This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

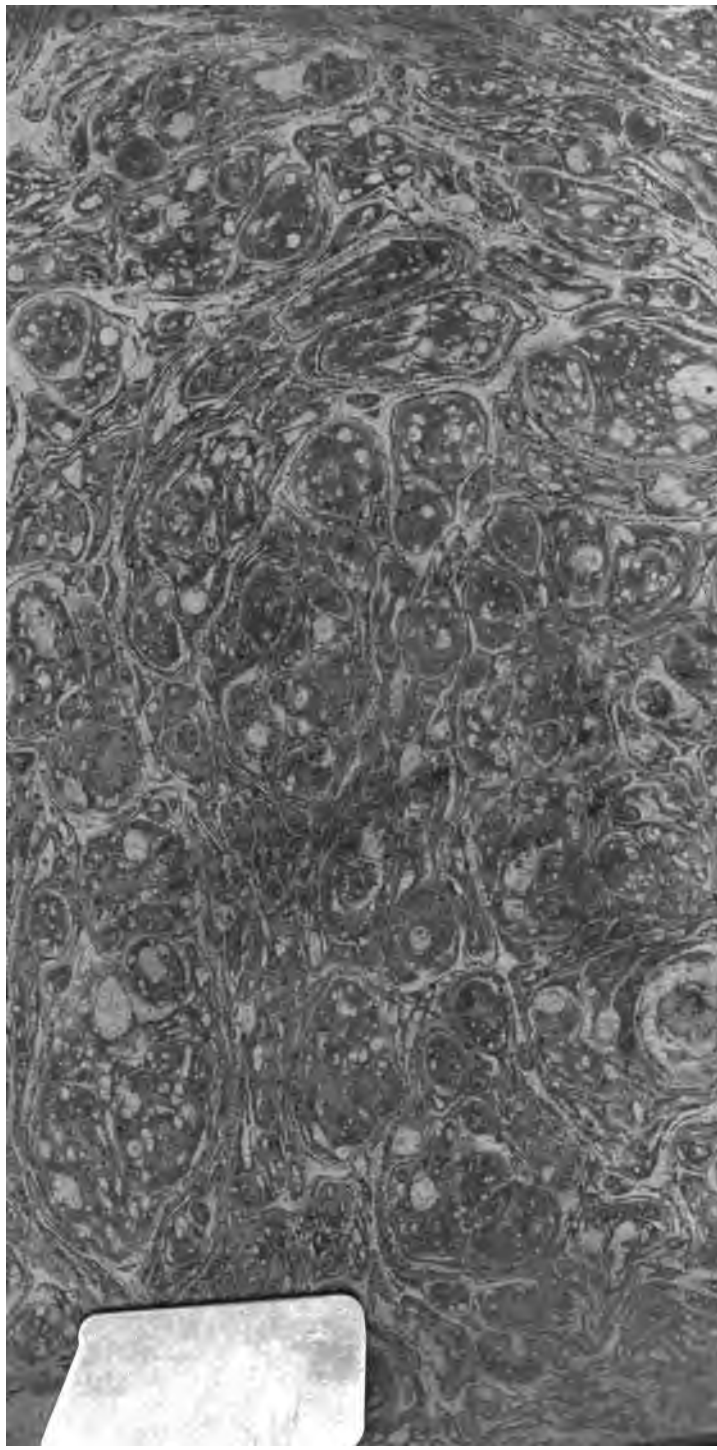
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

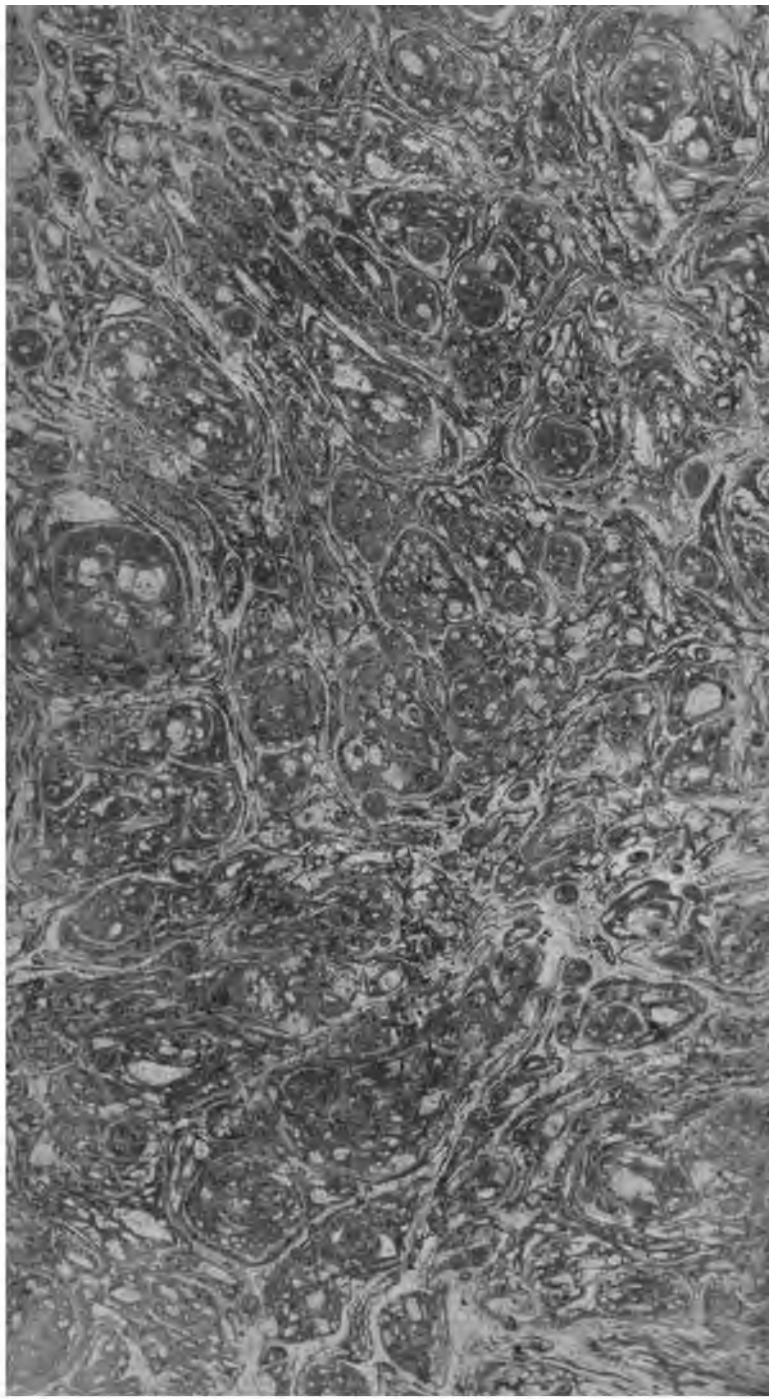
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 121 177 328





Lafayette de Beaumont

1854

LE

LIBRE ARBITRE.

LE

LIBRE ARBITRE.

PAR STANISLAS BOUFFLERS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

NOSCE TE IPSUM.

A PARIS,

CHEZ F. BUISSON, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10.

1808.

TABLE.

Pages.

AVERTISSEMENT ..... xj

Sommaires des Chapitres.

Chapitre premier. — *Motifs du travail...* 1
Chap. II. — *De la nature de l'Esprit.....* 10
Chap. III. — *De la Liberté.....* 24
Chap. IV. — *Objection tirée de la parité que cette doctrine établirait entre la condition de l'Homme et celle des Animaux.* 29
Chap. V. — *Jusqu'où s'étend notre Liberté.* 35
Chap. VI. — *Théorie de la Volonté.....* 44
Chap. VII. — *Théorie de la Raison.—De la Raison en elle-même.....* 50
Chap. VIII.—*Manière dont la Raison opère en dedans de nous.....* 56
Chap. IX. — *La Raison considérée dans toute la perfection dont on peut la croire susceptible.....* 60

Page.

Chap. X. — *Continuation du précédent...* 68
Chap. XI. — *Suite du précédent.....* 74
Chap. XII. — *Théorie de la Sensibilité....* 82
Chap. XIII. — *Éloquence des Passions...* 91
Chap. XIV. — *Moyens de défense de la Raison contre les Passions.....* 95
Chap. XV. — *L'Homme a-t'il vraiment sujet d'être jaloux de son Libre Arbitre ?.....* 103
Chap. XVI. — *L'Homme a incontestablement le sentiment de sa Liberté.....* 112
Chap. XVII. — *Objections de certains Philosophes contre le dogme de la Liberté.* 115
Chap. XVIII. — *Continuation du même argument.....* 122
Chap. XIX. — *Réfutation de quelques autres hypothèses en faveur du Libre arbitre.....* 126
Chap. XX. — *Réponse des Défenseurs du Libre Arbitre aux Objections ci-dessus.* 130
Chap. XXI. — *Réponse des Adversaires à l'induction exposée au Chap. précédent.* 137
Chap. XXII. — *Vrais Motifs de l'Homme pour croire à sa Liberté.....* 143

Pages.

Chap. XXIII.— *Incertitude des rapports de nos sens* 148

Chap. XXIV. — *Si les erreurs avérées de nos sens, nous autorisent à douter aussi des rapports de notre sens intime* 154

Chap. XXV.—*Digression nécessaire. Coup-d'œil sur la Nature* 164

Chap. XXVI. — *Coup-d'œil sur l'Homme.* 170

Chap. XXVII. — *L'accord de l'Homme et de l'Univers entraîne le sentiment de la Liberté* 174

Chap. XXVIII. — *Nouvelles preuves que c'est la confiance dans ses moyens qui attache l'Homme à l'existence* 180

Chap. XXIX. — *Objection contre le système du Consentement de l'Homme à sa Destinée* 188

Chap. XXX. — *Réponse à l'objection tirée du malheur des êtres sensibles* 193

Chap. XXXI.—*Peut-il exister un bonheur parfait ?* 200

Chap. XXXII. — *L'Homme a toujours une mesure de bonheur qui suffit* 213

Chap. XXXIII. — *Préférence que tout*

Pages.

homme donne implicitement à sa condition. 217

Chap. XXXIV.—*Le dernier degré de malheur ne détruit point absolument, au fond de notre ame, l'acceptation de notre destinée*. 225

Chap. XXXV. — *Récapitulation et Conclusion* 235

Chap. XXXVI et dernier. —*La discussion du Libre Arbitre peut-elle avoir quelque danger?* 239

FIN DE LA TABLE.

Fautes d'impression à corriger dans l'Ouvrage; et Changemens faits par l'Auteur, après l'impression.

Page 17, ligne 21, après le mot *serait*, ajoutez ceux-ci : *pour nous.*

Page 27, dernière ligne, après le mot *mouvoir*, ajoutez ceux-ci : *en conséquence de ce qu'ils sentent.*

Page 36, seizième ligne, après les mots *au contraire*, ajoutez ceux-ci : *à moins que d'être plus qu'humain.*

Page 61, ligne première, au lieu de *raisonnemens*, lisez *philosophes.*

Page 63, ligne 13, au lieu de *coursiers*, lisez *courriers.*

Page 64, ligne 14, au lieu de *altérés*, lisez *atterrés.*

Page 66, ligne 17, au lieu de *car*, lisez *en effet.*

Page 93, ligne pénultième, après le mot *fond*, ajoutez ceux-ci : *du cœur.*

Page 111, cinquième ligne, au lieu du mot *et*, lisez *combien.*

Page 115, ligne 5, aux deux mots *de réalité*, substituez ceux-ci : *de la réalité de ce qui se passe au dedans de nous.*

Page 175, les lignes 16 et 17 doivent être ponctuées ainsi qu'il suit : *mais en même-temps il nous est démontré également impossible à connaître et à méconnaître, il.*

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'OUVRAGE que je présente au public, a été tout à-la-fois le fruit et l'adoucissement de mes malheurs. J'écrivais dans la solitude, au milieu des plus sauvages forêts, loin de tout secours, de toute distraction, regrettant ma patrie, comme faisaient alors beaucoup de bons Français obligés à la fuir. Pour surcroît d'infortune, les livres me

manquaient; pas une bibliothèque à vingt lieues à la ronde; en sorte que privé à-la-fois des consolations que j'aurais pu trouver dans la société et dans la lecture, je me suis vu réduit à converser avec moi, et forcé de borner mes lectures à lire au fond de ma pensée; encore, souvent les nuages qui l'obscurcissaient m'ont-ils empêché d'y voir aussi clair que je l'aurais voulu. J'y ai au moins gagné de m'assurer, par ma propre expérience, que l'étude est le plus sûr contre-poison du chagrin, et que ce contre-poison là est toujours à notre portée : en effet, il restera toujours à l'homme le plus dénué de tout moyen de s'instruire, la ressource de s'étudier lui-même, et d'étudier l'homme en soi : le champ est immense; en vain dirait-on qu'il a été moissonné par bien d'autres;

ils ne nous ont pas ôté le droit d'y moissonner aussi. Quand nous n'y trouverions que ce qu'on aurait trouvé avant nous, cela nous appartiendrait toujours, comme des productions de notre sol; et ce que nous en rapporterions, si nous en rapportions quelque chose, aurait, du moins à nos yeux, le mérite d'avoir été cueilli par nous.

J'aurais peut-être mieux fait, pour l'intérêt de mon travail, de consulter, depuis mon retour en France, tout ce que les anciens et les modernes peuvent avoir écrit sur la question que j'ai traitée; j'aurais sûrement reconnu leur supériorité sur moi en beaucoup de points, mais ensuite mes idées même n'auraient plus été à moi; les autorités auraient souvent, et presqu'à mon insu, pris chez moi la place de la

raison; et il en aurait été comme d'une voix plus faible qui se met sans qu'on s'en apperçoive à l'unisson des voix plus fortes. De même, au milieu d'une foule d'auteurs recommandables, chacun dans leur genre, un esprit qui n'aurait pas la prétention, même de les égaler, se laisserait insensiblement gagner par leurs opinions; bientôt après, croyant parler d'après lui, il parlerait d'après eux, et se méprendrait entre sa pensée et la leur.

On ne verra peut-être que trop clairement que je ne me suis laissé guider par personne; et ceux dont je puis être connu se persuaderont sans peine que je n'ai point passé ma vie à lire des controversistes. Si donc on me reprochait de m'être rencontré avec quelques-uns d'entre eux, au lieu d'en être humilié, j'en serais fier,

pourvu que ce fussent de bons esprits; mais je n'en serais pas étonné, parce que je suppose que la plupart se seront, ainsi que moi, consultés eux-mêmes, et qu'ils auront, ainsi que moi, étudié long-tems et tâché d'expliquer des phénomènes intérieurs communs à tous les individus.

Je ne prétends point ici prévenir le jugement de mes lecteurs; il serait inutile de le solliciter : je l'attends; et quand je me serais abusé sur tous les points, si mes erreurs avaient le bonheur d'être combattues par autant de vérités, elles seraient encore utiles, et je m'en applaudirais.

LE

LIBRE ARBITRE.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs du Travail.

Il existe, en métaphysique, une foule de questions encore plus oiseuses, peut-être, qu'elles ne seraient curieuses; vers lesquelles, néanmoins, la réflexion se sent entraînée, quoiqu'elle soit avertie d'avance, ou qu'elles sont insolubles, ou que leur solution, si l'on y parvenait, ne servirait à rien. Mais, le doute fatigue, l'ignorance humilie; l'esprit a besoin de la vérité : sa volupté, c'est la science; toute connaissance est pour lui un plaisir, et ce n'est que dans une certitude entière qu'il peut trouver une entière satisfaction. La raison nous prédit, il est vrai, que nous ne pourrons y

parvenir : prophétie affligeante ! mais on voudrait se persuader que la raison n'est pas notre seule lumière, et qu'il y a plus en nous que nous n'y appercevons nous-mêmes. Nous savons, d'ailleurs, que de son propre aveu cette raison n'est point infaillible; et, comme nous n'avons pas lieu d'en être toujours contens, parce que, tantôt elle contrarie le vœu de notre cœur, tantôt elle satisfait mal au vœu de notre esprit, nous cherchons, en secret, si la nature n'aurait point ajouté à cette foible raison quelque supplément qui puisse nous guider à son défaut. C'est pourquoi nous aimons, quelquefois, à nous prévaloir d'inspirations, de pressentimens, d'impulsions soudaines, ou plutôt d'une sorte d'instinct aussi indéfinissable pour nous que pour les animaux, dont il est l'attribut. Nous ne cherchons point à l'analyser, mais nous supposons que ses apperçus, plus prompts que ceux du raisonnement, doivent être en même tems plus sûrs. Nous nous le figurons comme l'effet de je ne sais quelle sympathie mystérieuse, de je ne sais quelle conformité entre les choses et nous; et alors ce

n'est plus, à ce que l'on croit, l'homme qui cherche la vérité, mais plutôt, c'est la vérité qui cherche l'homme et qui lui apparaît.

Telle est l'illusion qu'on aime quelquefois à se faire, à propos d'une curiosité, j'ai pensé dire d'une certaine vocation en matière d'étude, qui nous indique, ou pour mieux dire qui nous commande notre tâche: attrait vague, et en même temps impérieux, que je serais tenté d'appeler l'instinct de l'esprit, et dont notre raison s'étonne en lui obéissant. Elle ne se permet, il est vrai, ni de le juger, ni de le définir, ni même de l'examiner; mais elle le sent, elle lui cède, et c'en est assez pour se persuader qu'il existe, entre nous et les idées qui nous occupent, un rapport caché dont nous pourrions nous promettre quelque utilité, comme les appétits bizarres de quelques malades ont, plus d'une fois, indiqué à un médecin embarrassé, des moyens de guérison.

La liberté de l'homme m'a toujours paru, de toutes les questions métaphysiques, celle qui attire le plus fortement la curiosité humaine, et qui promet le moins de la satisfaire. On au-

rait beau creuser, il paraît qu'on ne trouverait rien; on aurait beau trouver, il paraît qu'on ne gagnerait rien. On ferait donc mieux de n'y point penser; et cependant on y pense toujours. L'homme serait honteux d'avouer franchement que plus il s'étudie, moins il se connaît, et qu'il n'en sait guères plus sur sa nature, en sortant de la vie, qu'en y entrant. Il trouve en lui une force dont il est maître, et une sensibilité dont il est esclave: ses affections ne dépendent pas de lui, mais ses mouvemens en dépendent: s'il réfléchit à son état, s'il cherche quel est son véritable apanage, il hésite entre la liberté et la servitude; mais un penchant victorieux le décide pour la liberté, sans laquelle il ne se croirait point homme. Une fois décidé, d'après je ne sais quel sentiment de sa dignité native, il continue à chercher si cette liberté, qu'il regarde comme le pivôt de sa constitution morale, est réelle ou seulement apparente; si elle s'étend à tout, ou si sa sphère d'activité se borne à un certain nombre d'objets au-delà desquels règne pour nous l'immuable nécessité. Sommes-nous

comme l'aigle aux ailes étendues, qui semble prêt à s'élancer de l'espace dans l'immensité, ou comme des captifs auxquels il serait accordé de se promener de temps en temps dans le préau de leur prison, mais qui, au bout de quelques pas, trouveraient de tous côtés des murs, des barreaux et d'énormes verrous. Comparaison attristante, sans doute; et cependant on serait encore bien heureux, peut-être, qu'elle fût exacte; car, enfin, il n'est prison si forte qui ne puisse être forcée, il n'est verrous ni barreaux à l'épreuve de la lime ou de l'acide; il n'est si épaisse muraille que la persévérance et l'industrie, conseillées par le malheur, encouragées par les progrès, ne viennent à bout de miner ou de percer. Enfin, on a vu plus d'une fois toutes les précautions de la tyrannie la plus vigilante, déjouées par le courage et la ruse; et, alors, il resterait toujours à l'intelligence captive la douceur qui reste à tous les captifs, l'espérance.

Qui résoudra ce problème, dont toute la vie est l'exposition, dont toutes les pensées sont la recherche? Essayons, à tout hasard, ce

que tant d'autres ont inutilement tenté. Peut-être n'a-t-il manqué au succès qu'un dernier effort ; peut-être la barrière que mille coups n'ont pu renverser, doit-elle tomber au mille et unième, et que le travail est assez préparé pour que la main la plus foible puisse le finir.

Qu'est-ce que l'intelligence ? qu'est-ce que la puissance ? qu'est-ce que la sensibilité ? qu'est-ce que la sensation ? qu'est-ce que la mémoire ? qu'est-ce que l'imagination ? qu'est-ce que la raison ? qu'est-ce que la volonté ? qu'est-ce que la liberté ?

Dans quel rapport la sensibilité de l'homme est-elle avec sa raison ?

De quelle manière l'une et l'autre agissent-t-elles sur sa volonté ?

Comment la volonté influe-t-elle sur la puissance ?

La volonté obéit-elle, ou commande-t-elle ?

Qu'est-ce que la nécessité ?

Et encore une fois, qu'est-ce que la liberté ?

Telles sont les questions que je prévois, con-

fusément, devoir entrer dans la suite de cet ouvrage, sans pouvoir m'annoncer à moi-même, ni comment je les exposerai, ni dans quel ordre je les placerai.

Le cours de mes réflexions ne dépendra pas de moi; je marche dans un pays inconnu, vers un but invisible, et je prendrai conseil de tout ce qui s'offrira sur ma route. Je demanderai: l'homme est-il libre en effet, ou croit-il seulement l'être? S'il est réellement libre, jusqu'où s'étend cette liberté? S'il ne l'est qu'en apparence, quelles sont les causes, quelles sont les preuves de cette illusion? Enfin, si la liberté de l'homme, soit apparente, soit réelle, était plus ou moins limitée, en résulterait-il, pour lui, une plus grande somme de biens ou de maux?

C'est sur cet océan sans fond, sans limites et sans astres, qu'il plaît à ma pensée de se lancer.

Tant de ténèbres ne cachent peut-être que de vains fantômes; mais je les préfère, en ce moment, à ces riantes images qui m'ont si long-temps caché de si tristes réalités. Il faut

l'avouer, la carrière de la vie se défleurit à chaque pas qu'on y fait ; tout se dessèche, et même notre cœur : les choses sont bien différentes, vues de l'œil de la jeunesse, ou de celui de l'expérience : le meilleur moyen alors de les supporter, c'est de s'en distraire ; et contre presque tous les chagrins attachés à nous poursuivre, la plus profonde méditation devient le plus sûr asile. Alors, le travail de l'esprit repose le cœur ; le travail du corps même n'y est pas inutile, et la peine qu'on se donne prend la place des peines qu'on éprouve. Ainsi, l'on a vu quelquefois des misanthropes, exilés ou s'exilant eux-mêmes d'un monde où tout avait trompé leur desir, et trahi leur espoir, fuir vers des lieux inhabités, éviter jusqu'à la clarté qui pourrait encore leur montrer des humains, se cacher dans l'épaisseur des forêts sauvages, et trouver une sorte de volupté à se traîner au bruit des torrens, entre les anfractuosités des rochers, et sous les voûtes tortueuses des plus sombres cavernes.

J'aurais peut-être, comme eux, le droit de haïr mes semblables : mais je hais la haine :

Heureux, mille fois heureux, si, en cherchant dans la méditation une distraction à mes chagrins, je pouvais en tirer quelqu'utilité pour ceux même qui les causent; et si quelqu'un du moins apprenait de mes recherches à connaître sa nature, à mesurer ses moyens, à modérer ses craintes, à borner ses desirs, à dissiper ses illusions, à ne vouloir que l'utile, à ne tenter que le possible, à mettre les choses qu'il croit qui dépendent de lui en harmonie avec les choses dont il sent qu'il dépend; à se soumettre à la nécessité, à consentir à sa destinée; en un mot, à se tranquilliser sur tout, et à s'avancer moins péniblement vers le terme commun, en se contentant d'écarter quelques-unes des épines qui embarrassent le sentier de la vie.

CHAPITRE II.

De la nature de l'Esprit.

AVANT de raisonner de l'attribut, il serait à propos de connaître la substance; et quelques réflexions sur la nature de l'esprit humain doivent nécessairement précéder la discussion du libre arbitre. Mais à quoi mèneraient-elles ces réflexions? L'esprit a-t-il des yeux pour se voir, et un miroir pour se contempler. Les anatomistes ne cessent de se plaindre de ce que leurs organes d'une part, et leurs instrumens de l'autre, ne peuvent, à beaucoup près, être portés au degré de délicatesse et de raffinement nécessaires pour appercevoir et démontrer ces différences, infiniment petites, qui, dans les objets de leur science, entraînent les plus importans résultats; à combien plus forte raison, l'anatomie

de l'ame, je veux dire la métaphysique, ne doit-elle pas être arrêtée dans sa marche, par l'impossibilité presqu'absolue de discerner et de détailler tant de choses invisibles, impalpables, inaccessibles, et si intimement combinées entr'elles, qu'elles n'existent que par leur mélange? La pensée et l'expression sont, pour le métaphysicien, ce que l'œil et le scalpel sont pour l'anatomie. Ainsi, quand même, dans un de ces momens lucides, où la matière semble le moins offusquer l'esprit, certaines idées métaphysiques paraitraient se présenter clairement à notre intelligence, il resterait encore l'insurmontable difficulté de les exprimer d'une manière assez nette, assez juste pour arrêter et déterminer les formes fugitives qu'on n'avait fait qu'entrevoir. Or, comment espérer que le langage ordinaire, dont les conventions se rapportent, pour la plupart, aux affaires, aux amusemens de la société, fournisse des termes appropriés à la représentation d'objets dont la pensée s'approche si rarement, et que la méditation peut seule essayer de connaître? et l'homme qui

entreprendrait ce travail presqu'insensé, ne ressemblerait-il pas à l'ouvrier qui essaierait de creuser un camée avec les outils d'un tailleur de pierres? Cependant, dira-t-on, l'univers est un grand livre, où la nature a tout écrit. Oui, mais avec des caractères que peu de gens connaissent; et tel qui croirait en avoir déchiffré quelques pages, ne serait pas encore bien sûr de pouvoir les traduire. Et quelle espérance oserait-on concevoir d'une telle entreprise, lorsque le sujet qui doit être le plus familier à l'homme, celui qui est continuellement présent à tous ses sens, lorsque le propre foyer de son existence, le seul objet pour l'étude duquel il puisse rectifier son raisonnement par son sens intime, et son sens intime par son raisonnement, lorsque lui-même, en un mot, est incompréhensible à lui-même, et qu'il est incertain non seulement sur les attributs dont il est doué, mais aussi sur les élémens qui le composent. C'est en vain qu'il se vanterait de la double faculté de sentir et de comprendre, il n'en est que plus embarrassé pour cela; car souvent il ne comprend pas ce

qu'il sent, et il ne sent pas ce qu'il comprend. Soit qu'il réfléchisse sur cet esprit moteur qui imprime son action au corps, soit qu'il observe ce corps passible qui transmet à l'esprit ses affections, il marche dans d'égales ténèbres; et s'il osait, il conviendrait que son esprit et son corps ne sont pas plus avancés l'un que l'autre dans la connaissance d'eux-mêmes. Essayons, s'il se peut, de nous expliquer cet esprit et ce corps l'un par l'autre, c'est-à-dire, la sensation par l'idée, et l'idée par la sensation. Ce n'est qu'au moyen de ce double secours que nous parviendrons à nous étudier avec un degré suffisant d'espérance de nous connaître, et à donner, sinon mathématiquement, au moins par approximation, la solution du grand problême de l'homme.

Nous sentons; donc nous sommes. Nous appercevons que nous sentons; donc nous pensons. Nous éprouvons diverses affections; donc nous avons diverses idées. Et ces idées existent en nous, marquées plus ou moins clairement de leur caractère distinctif; donc nous avons un entendement. Cet entendement

n'est que le rassemblement de nos idées; nos idées sont le résultat de nos perceptions; nos perceptions sont la représentation intérieure de nos affections extérieures; en sorte que nos idées viennent originairement de nos sens, et que nos organes sont autant de canaux par lesquels de nouvelles notions affluent sans cesse à notre entendement: il faut nécessairement en conclure, qu'il existe au-dedans de nous un centre quelconque, un rendez-vous commun où tout aboutit. Mais ce centre commun, ce point de convergence et de réaction de nos perceptions diverses, où est-il? quel est-il? Quelques-uns ont placé ce réservoir intellectuel, ce *sensorium commune*, dans la glande pinéale; ils essaient de nous en donner quelques raisons, tirées de l'anatomie; comme si, à les entendre, une glande était plus propre qu'autre chose à loger des idées. D'autres ont soutenu que les idées étant immatérielles, nulle matière ne pouvait les recevoir; elles n'auraient, dès-lors, point de place dans l'univers, et il s'ensuivrait qu'une chose pourrait à-la-fois être et n'être nulle part. Quelques-

uns, effrayés de cette difficulté, ont voulu que l'esprit fût une attribution, une émanation, une perfection, enfin une modification de la matière : mais si l'esprit n'était qu'une modification de la matière, comment expliquer cette discordance, cette opposition, ces combats si fréquens entre la matière et l'esprit? Une modification est inhérente au sujet modifié, et n'agit point sur lui par elle-même. Comme la rondeur, par exemple, est inhérente à un globe de marbre, c'est une modification du marbre dont on a fait ce globe; mais ce n'est pas elle qui arrondit le marbre, c'est le tourneur par qui le globe a été travaillé. Il en est ainsi dans la question dont il s'agit; une expérience de tous les instans nous prouve que l'esprit agit sur la matière; il n'en est donc pas la modification, mais plutôt le modificateur. Nous sentons que l'esprit meut, et que la matière est mue : ce sont donc des substances différentes. Mais quel rapport existe-t-il de l'une à l'autre? où est le point de contact entre le moteur et le mobile? Nous voici parvenus au nœud de la difficulté; nœud d'autant plus embarrassant,

même; et à regarder l'univers et son ensemble, et ses détails, et la nature et ses lois, et jusqu'à son auteur, et les hommes, et son propre corps, et ses organes divers, comme autant d'idées qui n'appartiennent qu'à son entendement, et qui cesseraient d'exister dès qu'il cesserait de les apercevoir. Ces sophismes, dont la raison s'indigne, contre lesquels la logique s'émousse, et que le sens intime peut seul entreprendre de réfuter, ne changent dans le fond rien à la thèse, et finissent par aboutir au même point que le matérialisme, c'est-à-dire à la mortalité de l'ame; avec cette différence, qu'au moins le matérialiste, en mourant, laisse quelqu'un et quelque chose après lui, mais que tout finit avec le spiritualiste; une tuile qui lui tombe sur la tête, est une idée qui l'écrase de son poids, et qui, en l'écrasant, anéantit l'univers. Que conclure de tout cela? C'est qu'il y a, dans la région des systêmes, certaines routes où l'on doit rebrousser chemin le plutôt qu'on peut, de peur d'accident; certaines élévations où la tête tourne, et d'où il faut descendre pour reprendre ses esprits.

Il résulte au moins de toutes ces observations, que l'esprit ne saurait être une substance assez étrangère à la matière, pour n'avoir avec elle aucune communication; car ce système, quelque défenseurs qu'il ait pu trouver, est évidemment renversé par le phénomène de l'animation; et cette plume, qui est matière, et qui se prête en ce moment à tracer mes pensées, quelles qu'elles soient, n'écrivît-elle que des absurdités, n'en prouverait pas moins démonstrativement une correspondance continuelle entre deux substances qu'on se fait un devoir d'isoler.

L'esprit n'est point matière dans la commune acception du terme, parce que l'inertie, la passivité de la matière, l'hétérogénéité de ses parties entr'elles, n'admettent aucunement les qualités constituantes de l'esprit. L'esprit n'est pas non plus une modification de la matière, parce qu'indépendamment des raisons avec lesquelles nous venons de combattre cette opinion, une modification n'est point un être par lui-même, mais un état accidentel résultant de telle ou telle circonstance, de tel ou tel

arrangement. Or, il n'y a point de circonstance, point d'arrangement concevable entre les parties de la matière, d'après l'idée que nous nous en faisons, qui puisse changer son essence au point de la faire passer de l'insensibilité au sentiment, de l'inertie à l'activité, de l'état brut à celui d'être pensant; autant vaudrait dire que le jour peut naître de la nuit sans que le soleil se lève. On aurait tort de croire qu'il suffise à la matière d'être organisée pour devenir pensante; il faut plus encore, et un œil ne verrait pas plus sans une ame qu'une lunette sans un œil. Nos organes, par leur nature, et même d'après l'étymologie du mot, sont des instrumens, et non des ouvriers; ainsi, dans l'organisation, quelqu'admirable qu'elle puisse être, on ne doit voir qu'un préparatif, qui annonce, qui attend l'objet auquel il doit servir. Les organes sont à la pensée ce que les chemins sont au commerce; ils transmettent, mais ils ne produisent point. On serait tenté d'en revenir au système de je ne sais quel philosophe qui regardait l'esprit comme un élément particulier, d'une ténuité, d'une

pureté, d'une subtilité, d'une activité inconcevables; un élément en comparaison duquel le feu serait lourd, l'éther grossier, l'électricité lente, la lumière obscure; un élément qui, attractif et attirable au suprême degré, serait éminemment propre à se lier avec d'autres élémens, à les imprégner de son essence, à les rendre, jusqu'à un certain point, participans de sa vertu, comme dans les objets soumis à nos sens grossiers on voit le feu communiquer sa chaleur aux substances dont il s'empare, sans que sa nature en soit jamais altérée. Alors, toutes les différences qu'on observe entre les hommes, naîtraient toujours de la différence des organisations; car de deux choses l'une: Ou bien chacun de nous aurait reçu son apanage avec les principes les plus secrets de son être, et cette dot serait une portion indivisible, *une monade léibnitzienne*, un atôme de l'élément vital, tiré du réservoir commun, qui, dans le temps aurait été départi à chaque individu; et dans cette hypothèse, il est évident que ce germe précieux, disposé par sa nature à un développement indéfini, pourrait offrir

des phénomènes différens, selon qu'il agirait sur une matière plus ou moins convenablement préparée, et qu'il rencontrerait au dehors des circonstances plus ou moins favorables à son activité; semblable à une première étincelle qui, selon la disposition des combustibles où elle s'attache, peut languir sans effet, ou produire la plus éclatante lumière, et quelquefois le plus vaste incendie : Ou bien tous les êtres pensans seraient indistinctement admis à partager dans le trésor commun à tous, ainsi qu'ils participent au commun bienfait de l'air, de la lumière; et chacun en recevrait une dose proportionnée à un système organique plus ou moins parfait, comme la respiration est en proportion du volume et de l'élasticité des poumons, ou comme le même jour montre plus ou moins d'objets sous des formes et des couleurs plus ou moins distinctes à des yeux diversement conformés.

Mais dans un tel système, la mortalité du corps n'entraînerait-elle pas la mortalité de l'esprit? Nullement; car la mort est une décomposition, et toute décomposition suppose

un mélange : or, nous avons reconnu que l'élément en question peut bien être admis dans les mélanges, mais qu'il n'en admet point. Qu'arriverait-il donc, à la mort? C'est que la matière animée, c'est-à-dire, suivant le langage de l'école, informée par l'esprit, perdrait, en se désorganisant, ce qu'elle avait reçu de l'esprit, et que l'esprit informateur, en se séparant d'elle, conserverait ce qu'il lui aurait communiqué : ainsi, le corps à la mort cesserait d'être sensible, et l'esprit pourrait ne point cesser d'être intelligent.

CHAPITRE III.

De la Liberté.

Au reste, quoiqu'il en soit de la nature de notre ame, du moment que nous en admettons une dans l'homme, il semble que nous devions reconnaître en même temps son libre arbitre ; il nous est absolument impossible de nous former l'idée d'un être animé sans y joindre celle d'un être sensible, et tout être sensible nous présente jusqu'à un certain point l'idée d'un être qui agit en conséquence de sa sensibilité : or, tout être ainsi agissant, paraît agir d'après lui-même; et qu'est ce que la liberté, si ce n'est la faculté d'agir d'après soi ? L'idée de sensibilité entraîne donc celle de liberté. En effet, à quoi servirait une faculté dont le possesseur ne pourrait disposer? la cause qui a produit les êtres animés, ne peut

rien faire d'inutile; et certes, en donnant à quelques-uns la sensibilité, elle montre assez clairement qu'elle avait l'intention de les employer à ses desseins, de les associer à ses travaux, de les co-intéresser, s'il est permis de parler ainsi, à sa vaste entreprise, et d'en faire non seulement des ouvrages qui devaient *manifester sa puissance*, mais aussi des instrumens qui devraient servir pour de nouvelles œuvres; non seulement des instrumens, mais aussi des ouvriers qui devraient mettre ces instrumens en action; car, sans cela, pourquoi leur aurait-elle imprimé l'instinct d'employer leur énergie et leur force à la conservation de leur vie, par l'attrait des biens que cette vie peut encore leur faire goûter, et d'éloigner autant qu'il est en eux leur destruction, par l'horreur du mal dont cette destruction semble devoir être accompagnée? N'est-ce pas une preuve qu'elle les confiait à eux-mêmes, et qu'elle les mettait sous leur propre garde? Mais comme à la guerre (et quest-ce que notre vie, sinon une guerre continuelle?), comme à la guerre, dis-je, on ne place point

une sentinelle désarmée, on est en droit de supposer que la nature a d'avance armé tout être sensible des moyens de remplir l'espèce de consigne qu'il en a reçue, celle de veiller à sa propre défense ; et pour peu qu'on y fasse attention, on verra que ces moyens étaient nécessairement compris dans la sensibilité, dont ils ne sont que le développement.

La sensibilité, proprement dite, ne saurait exister sans la notion d'elle-même, car que serait ce que sentir et ne pas s'en appercevoir? ce serait ne pas sentir qu'on sent. Tout être sensible est donc, jusqu'à un certain point, intelligent, puisqu'il a la faculté de remarquer ce qu'il éprouve : or, la faculté de remarquer suppose celle de distinguer, car une chose n'est remarquable que par sa différence d'avec ce qui n'est pas elle. Ces vérités une fois admises, il est aisé de démontrer que la faculté de se ressouvenir est essentiellement liée à celle de distinguer. Les affections se distinguent parce qu'elles se succèdent : or, entre les affections successives, si l'on a perdu la notion des premières, comment distinguer les autres?

La mémoire est donc un attribut de la sensibilité ; mais cette mémoire, à son tour, est inséparable de l'imagination, puisque le ressouvenir n'est que la représentation d'une affection éprouvée : or, qui peut se tracer l'impression qu'il a reçue d'une cause quelconque, peut de même se figurer l'impression qu'il recevra du retour de la même cause ; qui peut se ressouvenir, peut donc imaginer ; et qui peut imaginer, peut aussi prévoir. Il est impossible à la raison de nier cet enchaînement de facultés inséparables, celles de sentir, de connaître, de distinguer, de se souvenir, d'imaginer, de prévoir ; et ces facultés procédant ainsi nécessairement les unes des autres, entraînent infailliblement à leur suite d'autres facultés, qui seront liées par les mêmes rapports, je veux dire celles de comparer, de juger, de choisir et de vouloir. Tout vient originairement de cet élément vital, ressort primitif des êtres qu'il anime, et qui leur imprime le mouvement avec la sensibilité. Il ne peut les faire sentir par eux-mêmes, et mouvoir sans les faire en même temps vou-

loir et agir ; et puisqu'ils sont ainsi doués de volonté et d'action, leur action ne peut être que conforme à leur volonté. Voilà, dès-lors, le libre arbitre en plein exercice. Il est donc à peu près évident que tout ce qui est capable de sentir, est en même temps capable de distinguer; que tout ce qui est capable de distinguer, est capable de choisir ; que tout ce qui est capable de choisir est capable de se déterminer ; et qu'en dernière analyse, il suffirait d'être averti de son existence pour être assuré de sa liberté.

CHAPITRE IV.

Objection tirée de la parité que cette doctrine établirait entre la condition de l'Homme et celle des Animaux.

Vous ne vous apercevez pas, me dira-t-on, qu'en présentant ainsi la liberté comme l'apanage de tout être sensible, vous avilissez l'homme plus que vous ne l'élevez, puisque vous lui faites partager avec les animaux la plus belle prérogative de l'humanité. A cela nous répondrons qu'il n'est pas ici question d'autre chose que du libre arbitre de l'homme, et que nous serions dispensés de nous expliquer sur les animaux. Si cependant on m'y contraignait, je n'irai point chercher, pour ma défense et la leur, tous les prodiges qu'on se plaît à raconter de l'intelligence de certaines espèces que nous

admirons d'après quelques rapports imparfaits entre leur instinct et notre raisonnement. Je ne discuterai pas ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans tout ce que Pline, Plutarque, Montaigne, Bougeant, et Mallebranche même, ont écrit à leur sujet; il ne faut pas plus juger la nature d'après les prodiges, que mesurer les hommes d'après les géants Il me suffirait d'avoir aperçu dans le moindre animal un signe d'hésitation, pour ne point oser lui refuser le don du libre arbitre, dans un degré aussi inférieur qu'on voudra, mais enfin dans un degré quelconque, parce qu'hésiter c'est délibérer, et délibérer finit par choisir. Ils choisiront comme ils pourront, peu importe, ils choisiront, c'est assez; car le libre arbitre, comme on croit l'entendre, n'est pas précisément la faculté de bien choisir, mais celle de choisir bien ou mal. Ils n'ont pas de raison, direz-vous; et sur quelle preuve nous fondons-nous pour la leur refuser? est-ce parce que nous leur voyons presque toujours faire la même chose dans les mêmes occasions? Sont-ils donc en cela bien différens de nous autres hommes?

Ils suivent plus constamment leur instinct, j'en conviens, c'est-à-dire la nature; en cela valent-ils mieux ou moins ? Nous pourrions la suivre aussi cette nature; mais cette lumière vacillante, que nous appelons raison, nous en écarte, et la vraie sagesse nous y ramène. Les animaux, dira-t-on, sont bien loin d'avoir autant d'idées que l'homme; en seraient-ils moins sages pour cela? J'ai peine à le croire. Il suffirait que le peu d'idées qu'ils ont, fût juste; et alors ce serait à nous à leur porter envie. La sagesse ne consiste pas plus dans la science, que le bonheur dans la richesse. Un berger d'Arcadie, s'il en reste, est bien loin de manier autant d'or que l'esclave qui travaille aux mines du Pérou; lequel de l'esclave ou du berger est le plus heureux? Les animaux, tranquilles dans leur ignorance (surtout quand nous ne venons pas troubler la paix de leurs bocages), me représentent le berger qui ne connaît l'usage, ni le prix, et à peine la couleur de ces funestes métaux, et que sa pauvreté n'empêche pas de vivre content, *povera si ma contenta ;* et nous autres, si nous

y prenons garde, nous sommes cet esclave entouré de trésors, qui travaille toujours et jamais pour lui. Vous direz que les animaux n'ont point d'idées; et qu'en savez-vous? comment verriez-vous les idées qu'ils auraient? comment voyez-vous celles qu'ils n'ont point? Convenez donc que vous êtes bien près d'être injustes à leur égard, et que ce sont des étrangers que vous condamnez parce que vous n'entendez pas leur langage. Vous vous glorifiez de ce que votre sauvagerie naturelle a été changée par l'éducation; et le cheval, le chien, le bœuf, le chameau, l'éléphant....., ne sont-ils pas susceptibles aussi de quelque éducation? et tous ces animaux, dont vous êtes devenus les instituteurs, ont-ils plus que vous leur première nature? Au fait, les connaissez-vous mieux qu'ils ne vous connaissent? Voyez le maître et le chien; il serait difficile de dire lequel des deux a le mieux observé son compagnon. Osez comparer leur conduite réciproque; s'il y a des torts entre eux, de quel côté sont-ils? Je crois les voir, dans leur société intime, comme Oreste et Pilade, dont l'un, tourmenté

de mille furies infatigables, peut souvent, dans ses accès, méconnaître et même frapper son ami; tandis que l'autre, toujours attentif, toujours indulgent, toujours empressé, toujours secourable, semble ne point exister pour soi, et n'avoir d'autre ame que l'amitié. Peut-être cependant l'accusera-t-on de n'être qu'une machine aimante: ah! puisse la mécanique découvrir enfin un aussi beau secret! D'autres voudraient le ravaler encore plus bas, et diront que cet ami prétendu n'est qu'un flatteur; mais on dit qu'on a vu beaucoup de chiens combattre et mourir à côté de leur maître; en dit-on autant de beaucoup de flatteurs? Au reste, il n'est point question ici de défendre les chiens, mais, s'il se pouvait, d'éclairer les hommes: et bien que cette amitié si constante, si courageuse, si héroïque, si exemplaire, ne soit, si l'on veut, que de la flatterie, j'y consens; mais on conviendra, du moins, que la flatterie n'est pas, à beaucoup près, imbécile; et lequel des deux, je le demande, connaît mieux l'autre, du protecteur ou du flatteur? Au reste, quel intérêt met-on à ce que les ani-

maux soient libres, ou ne le soient pas ? Faut-il donc absolument qu'ils ne le soient pas, pour que nous le soyons ? et si par hasard ils l'étaient, refuserions-nous de l'être ?

CHAPITRE V.

Jusqu'où s'étend notre liberté.

Au reste, si notre sens intime nous assure la jouissance de notre liberté, notre raison nous en montre les bornes; mais elle nous les montre si rapprochées, si resserrées, que cet attribut, dont il semble au premier abord que nous pourrions être si glorieux, perd à l'examen tout son éclat et tout son prix, semblable à un météore brillant, qui dans un certain éloignement offre les formes et les couleurs les plus distinctes, mais promptes à s'évanouir si l'on essaie d'en approcher. Quelle est, en effet, l'idée qui se présente le plus ordinairement en prononçant le mot de liberté? c'est, dans le sens le plus étendu de ce mot, la faculté d'agir d'après sa volonté; et dans son sens le plus restreint, c'est la faculté de se dé-

cider d'après sa raison. Mais si c'est la faculté d'agir à son gré, par combien de causes, visibles et invisibles, cette vaste prérogative n'est-elle point limitée? Tout se presse, tout se pousse, tout se résiste mutuellement. La contrainte, sentie ou non sentie, est ici bas l'état habituel des choses et des hommes; rien n'en garantit : en sorte que le maître du monde, sur son trône, et le captif au fond de son cachot, seront là-dessus au même point; car celui-là manquerait encore plus d'expérience que de théorie, qui regarderait l'autorité comme une extension de la liberté. L'autorité peut bien porter atteinte à la liberté d'autrui, mais elle n'assure point, à beaucoup près, la nôtre; au contraire, plus on a de monde à ses ordres et moins on est son maître; et souvent l'autorité devient pour l'homme qui l'exerce, une entrave de plus. C'est un moyen de communication, qui ne fait que transmettre une impulsion reçue, et le marteau n'est pas plus libre que le clou. Le souverain en question paraîtra, sans doute, faire sa volonté, et qui plus est, la faire passer à des multitudes innombrables;

mais cette volonté est-elle vraiment la sienne, et pouvait-il en avoir une autre? Dans les grandes affaires, il est commandé par les grandes considérations; l'importance des objets maîtrise sa fantaisie; le jour sous lequel on les lui présente, prépare sa décision; tantôt des avis sagement motivés, tantôt des suggestions insidieuses, le déterminent souvent contre son propre avis; et quand il ordonne, il ne fait qu'obéir. Trouvera-t-il au moins dans sa vie privée l'indépendance qui lui manque sur le trône? j'en doute fort; un homme sur qui tant de regards, tant de pensées ne cessent pas un instant de s'attacher, voit malgré lui ses plus simples démarches prendre un caractère d'importance et de grandeur qui lui en impose à lui-même, et dont il peut d'autant moins se défendre, qu'il a plus de pouvoir. En effet, un pas du maître, à droite ou à gauche, va paraître, aux yeux de tout ce qui l'environne, entraîner de si grandes conséquences, que le maître lui-même se verra contraint de les peser mûrement avant de se décider. Je ne parle ici que des hommes

ordinaires, et l'on en a vu dans tous les rangs. Mille fois par jour une escorte importune, fondée sur les lois de l'étiquette, et sur des droits de charges, grossie encore par l'empressement tumultueux d'une tourbe de flatteurs, et par le vil orgueil d'une cohorte de valets, obsèdent le demi-dieu, et le garottent, pour ainsi dire, à force d'hommages : veut-il s'y dérober, mille réflexions, plus inquiétantes l'une que l'autre, l'en détournent; le *qu'en dira-t-on*, cet ennemi né des plus innocentes fantaisies, l'asservit aux caprices qu'il suppose à un public qu'il ne voit point, mais dont il sait qu'il est vu; c'est pour lui surtout que les murs ont des yeux; et souvent dans son ennuyeuse grandeur, il envie le sort de ces hommes obscurs dont il ne connaît point les embarras, mais qui peuvent, à ce qu'il croit, se livrer sans scrupule à leurs penchans innocens, et qui du moins ne gémissent point, comme lui, sous le despotisme d'une foule d'esclaves. Ne sont-ce point là des chaînes? et si cet homme est moins tourmenté en apparence que le captif, est-il plus libre en effet?

On conviendra donc, sans peine, que si la liberté était la faculté de faire tout ce qu'on veut, elle serait trop rare, ou plutôt qu'elle n'appartiendrait à personne. Il est d'ailleurs bien clair que l'idée d'un pouvoir extérieur n'est point essentiellement attachée à l'idée de liberté; ce qu'on entend communément par ce terme, est borné dans l'homme à l'exercice de son pouvoir intérieur, à son droit inaliénable de comparer ses idées, et de se décider, dans chaque circonstance, d'après ce qu'il croit son intérêt. Mais, diront quelques philosophes, on ne voit pas encore ici de libre arbitre; car, au fait, la faculté de vouloir n'est que la volonté, et il semble que pour être vraiment libre, il faudrait pouvoir maîtriser sa volonté même. Absurde proposition! C'est à peu près comme si on disait qu'un homme, pour être vraiment fort, devrait pouvoir se terrasser lui-même. La volonté, pour l'homme, est l'aperçu de son intérêt; que cet aperçu soit vrai ou faux, il faut qu'il soit fondé sur une raison quelconque, bonne ou mauvaise, mais qui a paru suffisante pour celui qui a voulu; sans

quoi il aurait voulu autre chose. Ici nous commençons à découvrir l'étendue et les limites de ce que nous appelons notre liberté; car il est clair, même par les rapports étymologiques des deux mots, que la liberté s'exerce par la délibération, et l'on sait que la délibération ne peut avoir lieu que dans l'incertitude. En effet, quand l'intérêt (car c'est toujours là ce qui nous meut); quand l'intérêt, dis-je, est évident, tout acte conforme, et même tout acte contraire à cet intérêt, ne peuvent être regardés comme des actes de liberté. Par exemple, vous vous promenez au sommet d'une tour élevée; sur une plate-forme sans parapet; est-ce un acte de liberté que de vous arrêter au bord de la plate-forme? non, il n'y a personne qui ne sente que c'est un acte absolument machinal, et qu'aucune délibération n'a précédé; ici la nature n'attend pas le parti que vous prendrez, et retient pour ainsi dire son enfant par la lisière: maintenant, serait-ce un acte de liberté, que de vous précipiter du haut de cette tour? non, ce serait un acte de délire; si quelqu'un le fait, c'est qu'il est

un fou, et un fou n'est pas un homme; la loi de la nature est suspendue pour lui; il est mû par une cause étrangère, et non par sa volonté.

On me citera ici l'exemple de Curtius, de Caton, et d'autres illustres ennemis d'eux-mêmes, dont l'histoire propose les noms à la vénération de tous les âges. A Dieu ne plaise que je blasphême les héros, dans un moment surtout où nous devons tant à l'héroïsme : mais j'oserais néanmoins dire aussi, qu'un héros n'est pas un homme; tout homme est soumis à son intérêt; cet intérêt c'est son bien-être; ce bien-être est inclus dans sa conservation; cette conservation est l'objet d'une sorte de pacte entre la sensibilité et la raison, entre le corps et l'ame, qui subsiste autant que l'homme est homme; il semble que le premier ait promis à l'autre de lui obéir, à condition que celle-là le protégerait; c'est un aveugle qui sert un clairvoyant, à condition d'être guidé : or le héros s'est affranchi du contrat; voyez comme son ame néglige son corps, comme elle l'oublie, comme elle l'expose à mille périls qu'il fuirait

sans elle, toujours prête à l'immoler pour je ne sais quel intérêt sublime qui la touche seule, et que l'autre ne saurait partager. Ce n'est plus vraiment, chez le héros, son ame qui l'anime; c'est la grande pensée qui s'est emparée de tout son être; et l'ame de Caton, c'est Rome.

Le Dante nous dit qu'au moment même d'une trahison, l'ame du traitre subit sa peine, et qu'un démon la remplace, pour faire achever à son corps la carrière de la vie. De même, ne croirait-on pas, que dis-je? ne voit-on pas qu'il y a quelque chose de plus grand que l'homme, qui remplace l'ame d'un héros, et qui, maître de toute son organisation, transporte ses pensées et ses vues loin de la sphère humaine : *Et udam spernit humum fugiente pennâ.* Concluons, du moins, que ni le héros, ni le fou, ne peuvent être comptés dans nos calculs, parce que l'instinct naturel et la raison vulgaire, ont également perdu leurs droits sur l'un et l'autre; ce sont deux extrêmes qui laissent entre eux tout le genre humain. L'un a pour moteur l'enthousiasme, l'autre la frénésie; ils sont tous les deux hors de

ligne; et le fou est aussi loin d'être un homme, que l'homme est loin d'être un héros.

Renfermons-nous donc ici dans l'enceinte de la règle générale, sans nous en laisser distraire par un petit nombre d'exceptions, qui nous donneraient trop bonne ou trop mauvaise opinion de notre nature; et quand nous parlons de l'homme en général, ne parlons que d'après la généralité.

CHAPITRE VI.

Théorie de la volonté.

CHACUN de nous sait, par lui-même, que le vœu de la nature, approuvé et secondé par la raison, c'est que les hommes se conservent de leur mieux. Cette conservation, dont notre sensibilité nous occupe sans cesse, et à laquelle notre intelligence ne cesse de veiller, s'offre incessamment à nous comme le but auquel tendent tous nos desirs (et il serait impossible de leur en proposer un autre); mais ces desirs, aveugles de leur nature, ont besoin d'être guidés par le jugement, qui, selon les circonstances, approuve leur direction ou la change; et c'est lui qui fait qu'après avoir desiré, nous voulons. Desir et jugement, voilà les deux élémens de la volonté; car la volonté, proprement dite, peut être considérée comme l'ébran-

lement spontané du principe actif vers ce qui lui paraît conforme à l'intérêt de l'individu : or comme ce principe, combiné avec la matière organisée, produit la sensibilité, et que la sensibilité, développée par l'usage des organes, produit l'intelligence ; et comme le premier acte de la sensibilité, c'est le desir, et que le premier acte de l'intelligence, c'est le jugement, il est clair que l'ébranlement du principe actif entraîne avec lui le desir et le jugement, et que c'est la réunion des deux qui constitue la volonté.

Le desir, proprement dit, est insuffisant ; il produit un vœu, mais non une décision ; il sollicite bien la faculté de vouloir, mais il ne la détermine point ; il est le sentiment d'un intérêt, il n'en est pas la connaissance. On peut avoir deux desirs contraires ; mais, au dedans de l'homme, la volonté ne souffre point de concurrent, parce qu'en apparence, comme en réalité, il peut y avoir plusieurs biens, mais que parmi ces biens il n'y a qu'un mieux : et, dans ces occasions, c'est le desir triomphant qui devient la volonté. Un chasseur placé dans

une forêt, à la croisée de plusieurs routes, voit au loin, sur chacune de ces routes, arriver du gibier : il aimerait fort à tirer en même temps de tous les côtés, mais il juge qu'il ne le peut pas; il choisit donc une allée, et il s'y tient; et après avoir desiré un moment de tirer sur toutes, il ne veut plus maintenant tirer que sur celle qu'il a choisie. Voilà plusieurs desirs excités par plusieurs objets; un seul de ces desirs est approuvé par le jugement, et celui-là seul s'est tourné en volonté. Le desir, en tant que desir, semble être une attraction sentie; la volonté semble être une impulsion donnée. On peut comparer l'un au courant qui entraîne la nef, l'autre, au coup d'aviron qui la meut dans tel ou tel sens, quelquefois même contre le courant : car où en seraient les plus sages d'entre nous, si le jugement n'avait pas, quelquefois du moins, opposé nos volontés à nos desirs? Ainsi donc, tous nos desirs, pour devenir des volontés, ont besoin de la sanction du jugement; sanction souvent accordée à l'aveugle, souvent donnée pour la forme, souvent extorquée, souvent surprise, mais enfin

que le jugement lui-même ne saurait entièrement méconnaître jusques dans les décisions les plus téméraires : car, encore une fois, toute volonté naît au-dedans de nous d'une décision, toute décision suit une délibération, toute délibération suppose une comparaison, et toute comparaison nécessite un jugement. Il en résulte que la volonté, proprement dite, est un premier acte de liberté intérieure, puisqu'elle émane uniquement de l'homme, et que c'est une impulsion qu'il se donne à lui-même. Voyons maintenant dans quelle circonstance cette faculté de vouloir trouve son exercice : ce n'est ni dans l'évidence, ni dans l'obscurité parfaite, car la volonté étant une décision, comme nous croyons l'avoir prouvé, elle n'a pas besoin de se produire, alors que la chose parle d'elle-même; elle ne peut pas, non plus, s'appliquer aux choses qu'il est impossible de connaître. L'homme ne balancera jamais entre le bien et le mal, quand il les connaîtra pour ce qu'ils sont en effet; il ne balancera pas, non plus, entre ce qu'il ne connaîtra pas du tout. Dans l'évidence parfaite, il n'y a pas de matière

à délibération ; dans l'obscurité impénétrable, il n'y a pas de moyen de comparaison. L'une, place l'homme sous l'empire de la nécessité ; l'autre, sous celui du hasard : c'est donc au demi-jour de l'indécision, c'est entre des apparences contraires, assez peu distinctes pour se montrer à peu près égales, que l'homme use de la faculté de se décider par lui-même, et de se prononcer intérieurement l'arrêt de sa volonté. S'il entrevoit les choses de manière à pouvoir imaginer qu'il apperçoit quelque mal dans le bien, et quelque bien dans le mal, il doute ; s'il doute, il hésite ; s'il hésite, il délibère ; et s'il délibère, il se décide. Et qu'on ne croye pas qu'il puisse ne point se décider, car ce serait encore prendre un parti que de n'en vouloir point prendre.

Nous croyons ces vérités assez clairement démontrées, pour oser en inférer que l'incertitude est le vrai champ de la liberté. Eh ! qu'il serait vaste, ce champ, pour qui oserait le mesurer, puisqu'il s'étend à toutes les vérités et à toutes les erreurs ! car il n'existe point pour l'homme de vérités sans quelques nuages, ni

d'erreur sans quelqu'apparence ; et pour s'en convaincre, il suffit à l'esprit de se replier un instant sur lui-même, et de chercher à bien connaître les traits caractéristiques et la marche habituelle de sa raison. Cette discussion importante, loin de nous éloigner de notre sujet principal, doit, au contraire, nous y ramener avec des lumières nouvelles, pour le considérer sous un nouveau point de vue.

CHAPITRE VII.

THÉORIE DE LA RAISON.

De la Raison en elle-même.

Il n'appartient qu'à la raison de se connaître; et pour la définir, c'est elle qu'il faut invoquer. De tout temps, le mot *raison*, en métaphysique, ainsi qu'en morale, a reçu plus d'une acception; quelquefois, c'est la somme et l'enchaînement de nos idées; quelquefois, c'est l'usage de notre intelligence; quelquefois, c'est la faculté d'employer nos connaissances, à nous en procurer de nouvelles; quelquefois, c'est la considération de notre intérêt, et de tout ce qui s'y rapporte; enfin, quelquefois le mot *raison* ne sert qu'à désigner la pensée en vertu de laquelle on a pris tel ou tel parti, c'est-à-dire le motif de la détermination..... Tous ces aperçus conviennent à la chose; l'un ex-

prime l'étendue de la raison humaine ; l'autre, l'usage auquel cette raison même nous invite à l'employer ; l'autre, son office habituel ; l'autre, ses applications particulières, etc. Mais on voit plutôt là des commentaires sur la raison, que sa définition ; et pour tout renfermer en deux paroles, ne suffirait-il point de dire que la raison, dans un être quelconque, est sa faculté délibérative..... En effet, tout homme est doué de cette faculté à un degré plus ou moins éminent, comme il est, ou plutôt parce qu'il est doué de celle de sentir. La raison, il est vrai, paraît plus lente à se manifester que la sensibilité, parce que la conséquence ne vient qu'après le principe, et que la plante se montre avant sa fleur. Suivons la marche de la raison ; nous la voyons imperceptible dans les premières années de la vie, se former par degré, et se développer avec l'organisation ; observant, calculant, mesurant, comparant, elle se fortifie journellement par son propre exercice, et continue sans relâche à s'approprier toutes les acquisitions de l'entendement, en sorte qu'elle peut être regardée comme le résultat toujours

croissant de l'expérience et de la logique, tellement combinées que la première serve de base à la seconde, et celle-ci de supplément à la première. La raison n'est pas la logique, mais la logique est l'instrument de la raison; la raison n'est pas la science, mais la science est une extension de la raison; la raison n'est pas la morale, mais la morale est un conseil de la raison; la raison n'est pas la philosophie, mais la philosophie est la perfection de la raison; enfin, la raison n'est pas la sagesse, mais la sagesse est l'union de la raison et de la vertu, élevées l'une par l'autre à leur dernier période. La base de la raison, c'est la connaissance qui est la somme des perceptions remarquées; son travail, c'est la comparaison, qui est l'observation des différences; son moyen, c'est l'attention, qui est le regard de l'esprit; son but, c'est l'utilité, qui est le vœu de tout ce qui respire.

La raison est-elle autre chose que l'instinct? ou n'en est-elle que le perfectionnement? Grande question, que la nature semble résoudre, en paraissant quelquefois élever la bête jusqu'à l'homme, et en abaissant plus souvent l'homme

jusqu'à la brute. La marche de l'instinct est généralement plus uniforme, en proportion de ce que les chances auxquelles il est applicable, sont moins nombreuses et plus constamment les mêmes ; mais s'il vient à se présenter de nouvelles conjonctures, on a cru voir plus d'une fois l'instinct s'amender lui-même, et donner à l'animal de nouveaux conseils. La fondation d'une colonie dans une contrée jusqu'alors déserte, y rend, au bout de quelque temps, le gibier plus sauvage. On a reconnu que depuis nos établissemens dans le Canada, les castors ont changé, pour leurs demeures, le choix de leurs positions, ainsi que les plans de leur architecture. L'invention de la poudre a, sans-doute, fait époque chez les animaux, puisque plusieurs d'entr'eux se laisseraient beaucoup plus approcher par le voyageur qui n'aurait qu'un bâton à la main, que par le chasseur qui porterait un fusil : l'instinct est donc susceptible de s'éclairer et de s'étendre ; le voilà bien près de la raison ; disons le mot, on est conduit à penser que la nature de l'un ou de l'autre est la même, et que toute la différence est dans les

mesures; mais ces mesures, comment les comparer? et ce qui paraît surpasser d'un côté qu'on voit, ne pourrait-il pas être surpassé d'un côté qu'on ne voit pas? Remarquons, en même temps, que les animaux n'ayant que de vrais besoins, ont ordinairement assez de leur instinct pour y satisfaire, et ils s'en tiennent là; au lieu que les besoins factices de l'homme exigeant une prévoyance beaucoup plus étendue, n'ont cessé de provoquer le développement indéfini de son intelligence; et il en est arrivé que cette intelligence, à son tour, en se développant, a fait naître d'instant en instant de nouveaux besoins, auxquels bientôt elle n'a pu suffire. D'une part, ce sont des êtres simples, qui, contens de ce qui est nécessaire à leur conservation, satisfaits de la vie telle que la nature la leur présente, suivent fidèlement leur loi, et n'en sont écartés que malgré eux. De l'autre part, ce sont des êtres ambitieux, qui ont étendu leurs rapports à tout l'univers, qui ont voulu créer à leur manière un nouvel ordre de choses, et qui, ennuyés de l'uniformité de la bonne nature, ont imaginé la ma-

chine compliquée de leur société; trop bornés pour pressentir qu'au lieu d'assurer et de faciliter leur bonheur, ils le rendent plus précaire et plus embarrassant. Ils ne pouvaient se soustraire à la nature (dont, quoi qu'on fasse, il faut reconnaître l'empire); mais ils se sont soumis à l'empire de l'homme, qu'on ne secoue pas non plus, et qui finit par peser, alors même qu'on l'exerce. Enfin, il paraît que la bête a toujours assez de son instinct, et que l'homme n'a jamais assez de sa raison. Comparez les deux lots; d'un côté, c'est l'opulence, si l'on veut, mais qui ne suffit pas au faste; de l'autre, c'est la médiocrité, qui satisfait à la modération.

CHAPITRE VIII.

Manière dont la Raison opère au-dedans de nous.

Quoiqu'il en soit, tout homme a une raison, comme tout marchand a une balance, comme tout orfévre a une pierre de touche; il ne s'agit plus que de l'usage qu'on en fait: or, le véritable, et pour mieux dire, le seul mais continuel usage de notre raison, doit être l'étude de notre véritable intérêt; car la raison ne se contente point d'observer seulement au déhors, elle regarde aussi au-dedans; ce serait peu de comparer les choses entr'elles, elle les compare encore avec nous, avec nos besoins, avec nos moyens, avec nos positions, et les évalue surtout d'après notre utilité: car l'utilité, ou du moins ce que nous prenons pour elle, est, en dernière analyse, le but visible ou caché, réel ou fantastique, auquel tendent, soit directe-

ment, soit indirectement, toutes les opérations de notre esprit et toutes les actions de notre corps. C'est sur cette base, tout à la fois immuable et variable, que le prix de tout est tariffé au dedans de nous; et la nature elle-même nous la montre sans cesse comme la mesure primitive à laquelle toutes les autres mesures morales doivent se rapporter.

On a souvent observé que le moyen d'établir parmi les hommes beaucoup plus de sûreté dans le commerce, d'égalité dans les échanges, et de perfection dans les travaux, serait la fixation, difficile, d'une mesure invariable, qui deviendrait la mesure de toutes les mesures; sous ce nom il faut comprendre ici, non seulement la détermination des grandeurs et des poids, mais aussi l'estimation sûre et précise des valeurs et des qualités, de la finesse ou de la grossièreté, de la pureté ou du mélange, de la rareté ou de l'abondance réelle des objets et des matières, ainsi que l'appréciation bien exacte du plus ou moins de difficulté, du plus ou moins de perfection du travail.....Une pareille découverte serait, sans doute, un bienfait universel, et que

la société ne saurait payer de trop de reconnaissance : mais que l'homme, dans tout ce qui tient à son économie morale, essaye aussi de parvenir à une connaissance précise de ses plus vrais intérêts, la difficulté sera moins grande ; et certes il aura trouvé mieux mille fois que cette mesure de toutes les mesures, cet archétype invariable, si desiré de l'industrie et du commerce, et dont la vaine recherche a si long temps fatigué les sciences et les arts.

Si quelque envoyé du ciel se présentait, tout-à-coup, sur la terre avec une table de proportion, un tarif exact, où le véritable prix que nous devons mettre à toutes les choses qui nous affectent fût déterminé pour toutes les circonstances possibles, certes il n'y aurait pas une ville, pas un hameau, pas un palais, pas une maison, pas une chaumière, où ce bon génie ne dût être invoqué, et la terre n'aurait point assez de place pour ses autels.

J'aime à me le représenter, ce bienfaiteur du monde, avec deux attributs que les poètes et les peintres sont convenus de donner, l'un à la justice, l'autre à la vérité. D'une main il tiendrait

une balance mystérieuse, où nous pourrions tous peser ce que la fortune promet contre ce qu'elle donne, et ce que valent ses dons contre ce qu'ils coûtent. Dans son autre main serait un miroir, qui, au lieu de répéter les apparences, montrerait les réalités; en sorte que les trésors, les rangs, les dignités, les honneurs, la gloire même, en un mot toutes les inventions des hommes pour primer leurs semblables; tout cela, dis-je, nous paraîtrait le peu qu'il est; on y verrait la fortune dépouillée de tous ses prestiges, et la vertu brillante de toute sa lumière; les faveurs de l'une changeantes comme les nuages, et la beauté de l'autre, immortelle comme les astres...Quelle consolation ce serait pour les uns, quelle instruction pour les autres; quelle paix, et, par conséquent, quelle félicité pour tous.

Eh bien! ce génie ami de l'homme, nous l'avons tous au dedans de nous, c'est notre raison. Tous les secours dont nous venons de parler, elle ne cesse de nous les offrir, pourvu que nous les acceptions, pourvu que nous l'écoutions, pourvu que nous la laissions apurer ses calculs, régler nos comptes et faire nos affaires.

CHAPITRE IX.

La Raison considérée dans toute la perfection dont on peut la croire susceptible.

PLATON et Swedembourg, qui seraient étonnés peut être de leur rapprochement, ont été tous deux également fondés à dire, l'un, que l'homme est un petit monde, l'autre, que le monde est un grand homme. Chacun a vu des deux côtés un assemblage harmonieux de parties constituantes, dont l'accord annonce un but, et qui leur semblaient disposées ou se disposant d'elles-mêmes, au gré d'une puissance administrative, d'un principe d'ordre, que pour le monde on appelle providence, et que pour l'homme on nomme raison. Heureux encore si cette providence humaine était, ainsi que l'autre, armée de toute l'autorité, de toute la puissance nécessaire pour assurer l'exécution

de ses décrets. Les deux raisonnemens dont j'ai parlé, ont vu le mouvement dans le monde; ils ont vu le mouvement dans l'homme; et de part ni d'autre ils n'ont vu le moteur, mais ils l'ont supposé : ils ont aperçu, l'un en petit, l'autre en grand, une organisation merveilleuse; ils ont pensé que cette organisation annonçait un rapport entre deux choses distinctes qui tendent à une sorte d'union, comme des chemins annoncent un commerce. Mais, quel est ce commerce? entre qui a-t-il lieu? comment s'exerce-t-il? quels en sont les agens? ce sont là de ces mystères de la nature, que des siècles d'observations n'ont point à beaucoup près éclaircis, ni pour le monde en général, ni pour l'homme en particulier : néanmoins, comme nous sommes plus près de nous que du reste, nous commencerons par exposer sur ce point ce que nous croyons appercevoir au dedans de nous, à travers les ténèbres qui nous cachent encore presque tout le dédale de notre organisation.

Les anatomistes, les physiciens, et même les plus ignorans des hommes, ainsi que les plus sa-

vans, paraissent croire, d'un commun accord, que toutes les opérations qui intéressent la sensibilité, soit physique, soit morale, s'exécutent au moyen de certaines portioncules extrêmement subtiles de notre individu, qu'on est convenu, sans trop bien les connaître, de nommer esprits animaux; ils paraît qu'ils ont chacun leur emploi, leur district, leurs fonctions plus ou moins nobles. Une incommensurable ténuité les dérobe, sans doute, à notre perception; et entre beaucoup de qualités dont ils doivent être doués, il y a lieu de croire que leur activité prodigieuse entretient le mouvement qui distingue la substance animée de la matière inerte.

Je ne sais quel philosophe de l'antiquité avait osé annoncer que toutes les parties élémentaires d'un individu quelconque, ressemblaient à la totalité de cet individu, dans une proportion convenable; ensorte, par exemple, qu'un homme tel que nous les voyons, était un assemblage d'hommes imperceptibles, et que chacun de ces hommes élémentaires était doué jusqu'à un certain point des attributs

constitutifs de l'homme, c'est-à-dire d'une sorte de sensibilité et d'une sorte d'intelligence. Ce système, bizarre au premier coup-d'œil, et que Lucrèce a combattu par une physique qui n'a pas eu plus de partisans, ne s'éloigne pas, autant qu'on pourrait le croire, de la théorie des esprits animaux; en effet, ou il faut absolument rejeter ces êtres indéfinissables, et alors que mettre à leur place? où il faut les admettre comme les élémens vivans de la vie, comme des compagnons assidus et nécessaires de notre existence, comme des intermédiaires invisibles, des coursiers agiles, des messagers intelligens qui ne cessent d'aller et de venir de nos affections physiques à nos affections morales; confidents à la fois de la sensation et de la pensée, et pour ainsi dire chargés de les instruire chacune tour à tour de ce qui se passe dans l'une et dans l'autre; quoiqu'il arrive, ils sont les premiers informés; quoique nous éprouvions, ils ont la première part à nos plaisirs, à nos douleurs, que dis-je? à nos joies, à nos émotions, à nos langueurs, à notre ennui, à notre sommeil, à nos occupations. Si les bornes de cet ouvrage me le permettaient,

les preuves ne me manqueraient pas à l'appui de ces assertions; mais deux exemples me suffisent : D'où vient que souvent dans le fort d'un combat, un guerrier ne s'aperçoit d'une blessure cruelle que long-temps après l'avoir reçue? n'est-ce point parce que les esprits animaux employés ordinairement dans la partie qui vient d'être offensée, occupés ailleurs comme le guerrier lui-même, ont tardé à faire leur rapport au siége de la sensibilité? D'où vient que plus d'une fois une nouvelle imprévue a fait l'effet d'un coup de foudre ? n'est-ce pas que les mêmes esprits animaux altérés les premiers, et mis en désordre par une révolution subite, ont oublié leurs fonctions ordinaires, qu'ils ont déserté leur poste, et abandonné à l'inertie naturelle de la matière l'individu qu'ils étaient chargés de mouvoir et de vivifier ?

Tels sont ces habitans inconnus de nous mêmes, que je serais tenté de regarder comme autant de molécules de l'élément vital, comme autant de ressorts secrets de toutes nos actions; voilà, du moins pour mon imagination,

les agens du commerce continuel entre l'esprit et la matière, et les ministres à qui la nature a confié le service intérieur du petit monde de Platon.

Swedembourg voyant le même service accompli en grand dans l'univers, a été induit à penser que tous les êtres animés que nous y voyons, et en même temps ceux que nous n'y voyons pas, pourraient bien être, proportion gardée, à ce grand corps ce que les esprits animaux seraient au nôtre; et en méditant sur tous les changemens visibles ou invisibles que ces êtres opèrent incessamment dans la somme totale des choses, il a pu se persuader de plus en plus que tous tant qu'ils sont, ils pourraient bien être appelés à y remplir, chacun suivant sa loi, les fonctions analogues à celles que nos agens secrets remplissent au dedans de chacun de nous. Et parce que ces agens toujours attentifs à notre volonté, en sont non seulement les premiers instruits, mais qu'ils semblent même la partager alors qu'ils l'exécutent, le philosophe Suédois a cru voir dans tous les êtres doués de volontés particulières, autant de ministres plus ou moins zélés de la volonté générale.

Entre Platon et Swedembourg je serais tenté de placer Hobbes, qui s'est fait connaître par une conception assez analogue à leurs idées. Ce n'est pas un homme dont il fait un monde, ce n'est point un monde dont il fait un homme; mais il nous présente une nation constituée en corps politique, sous l'image d'un grand individu dont les parties élémentaires sont tous les individus de cette nation; l'organisation de son *léviathan* (c'est, je crois, ainsi qu'il l'appelle), est en grand ce qu'est en petit celle de chacun des hommes dont il se compose; sa force est la somme de toutes leurs forces; sa vue, la somme de toutes leurs vues; son intelligence, la somme de toutes leurs intelligences; et son véritable intérêt, la somme de tous les intérêts véritables : car, d'après cette fiction, il est clair que tout l'intérêt véritable de chacun de ces hommes, si faibles en comparaison du colosse, est de s'accorder de leur mieux avec lui, car malheur à la foiblesse qui lutte contre la force. Du reste, ce géant fictif médite sur ce qui lui est utile ou nuisible, comme le ferait un homme ordinaire; il procède de même; il calcule

de même ; il délibère de même ; en se consultant, il consulte tout le monde, et ne se décide qu'après avoir tenu compte de toutes les opinions qui s'accordent ou qui se contrarient, précisément comme chacun de nous passe en revue chacune de ses pensées, relativement à un objet quelconque, avant que d'asseoir un jugement. Ceci nous ramène encore à l'oméomoérie d'Anaxagore, ou du moins il s'ensuivrait que l'homme ne serait que l'abrégé d'une multitude, et qu'une multitude ne serait que le développement d'un homme. Ce développement prétendu peut au moins servir à nous montrer plus distinctement beaucoup d'opérations ou de changemens qui ont souvent lieu dans notre intérieur sans que nous y prenions garde ; et il deviendra le tableau colossal d'une foule de petits détails qui échappent à notre examen.

CHAPITRE X.

Continuation du précédent.

Ainsi donc, l'esprit de l'homme est en quelque sorte une multitude. Je m'appelle *Légion*, disait un démon dans l'Évangile : espérons que toutes nos légions intérieures ne sont pas composées de démons; mais considérons au moins ces multitudes dans leurs rassemblemens, dans leurs débats, dans leurs décisions; et voyons si depuis le majestueux aréopage, jusqu'au plus tumultueuses cohues, toutes les délibérations dont chacun de nous peut être le témoin, ne nous offrent pas l'image en grand de celles dont nous sommes le théâtre.

Si l'assemblée pouvait n'être composée que de vrais sages, toutes les opinions mûries d'avance au moyen de la méditation, conçues dans la paix de l'ame, dans la sincérité du

cœur, dans la sécurité de l'esprit, épurées du ferment des passions, comme du levain de l'intérêt, énoncées avec dignité, franchise et précision, recueillies avec ordre, retenues avec fidélité, comparées avec soin, fourniraient un foyer de lumières, dont notre faible imagination elle-même est forcée de détourner ses regards. Tous les avis, cependant, auraient pu sembler différens au premier aperçu, mais seulement comme autant de manières différentes d'envisager la vérité, qui finissent par se concilier dans la vérité même. Il semble voir une foule d'excellens peintres, copiant à la fois le même modèle autour duquel ils sont rangés; toutes ces copies sont exactes; toutes néanmoins diffèrent entr'elles, et cela par leur conformité même au modèle commun, que chaque peintre a saisi sous un point de vue différent : maintenant, qu'un sculpteur aussi habile que ces peintres, entreprenne de faire une statue d'après tous leurs dessins, et qu'il y réusisse comme eux, la statue représentera, sous toutes les faces, le premier modèle qu'ils avaient copié. Les opinions de nos sages

étaient les dessins, et le decret de l'assemblée est la statue.

C'est ainsi que des différences apparentes auraient caché, auraient même indiqué un rapport intime, qui finirait par se manifester entre toutes les pensées particulières de ces rares législateurs; et que de toutes ces pensées particulières, aisément accordées, naîtrait la pensée publique, c'est-à-dire la justice, dont toutes les sociétés ont besoin comme tous les édifices ont besoin de ciment, et qui n'est pas seulement une imitation de la vérité, mais la vérité même en action.

Cependant, comme le sage n'est nulle part, comme rien n'est parfait chez les hommes, comme chacun de nous porte en lui le principe de l'erreur, et comme, par conséquent, beaucoup de nos pensées ne sauraient s'accorder avec la réalité, on est presque toujours obligé, en y réfléchissant plus mûrement, d'en régler soi-même une grande partie, et de n'admettre que celles qui, par un accord apparent, semblent du moins se prêter les unes aux autres une sorte d'appui; et ce que des hommes

ordinaires font dans leur particulier, se répétera dans une assemblée d'hommes ordinaires.

Ce ne sont donc plus des Appelles rangés en cercle autour du modèle dont j'ai parlé ; ils ont été remplacés par des artistes comme il y en a beaucoup, et qui ont dessiné, chacun du mieux qu'il a pu. Quel parti prendra le sculpteur, qui d'après ce premier travail se propose de faire une statue? que cet homme soit ou non de la première force, il suffira qu'il ait les premiers élémens de son art, pour ne point s'arrêter aux fautes grossières, aux incorrections frappantes, que des écoliers ignorans ou distraits auraient pu laisser dans leur travail; et cet artiste ne consultera que les dessins qui, par un certain ensemble dans les traits, une certaine correspondance dans l'indication des formes, lui présenteront l'idée de l'objet offert à l'imitation. De même dans une assemblée délibérant de bonne foi, les avis incohérens dont le premier énoncé manifeste ou une ignorance absolue, ou une démence profonde, sont rejetés, et ceux qui se rapportent mieux avec d'autres,

sont rapprochés; alors, il s'en forme des masses distinctes, qui se grossissent de tout ce qui s'éloigne le moins de l'avis dominant dans chacune. A mesure que chacune de ces masses augmente, le nombre en diminue, et la discussion finit tôt ou tard par se concentrer entre deux propositions contradictoires : alors, chaque opinion étant comptée pour une force égale dans l'action de ces raisons collectives, le nombre supérieur l'emporte, puisque l'équilibre a été rompu, moins promptement si l'on veut, mais aussi évidemment qu'il le serait par une combinaison où tout aurait été mis d'un côté et rien de l'autre. Voilà notre marche à tous tant que nous sommes; toutes nos idées ne peuvent, à beaucoup près, nous servir; beaucoup d'entr'elles ne sont pas exactement conformes à notre avis, il y a partout du pour et du contre. Ce n'est pas l'homme tout entier qui veut, c'est d'ordinaire la plus forte partie de lui-même qui entraîne la plus faible, avec plus ou moins d'efforts, malgré plus ou moins de réclamations, et pour plus ou moins de temps.

On voit donc clairement dans cette seconde esquisse d'assemblée, que ce ne sont plus des sages qui siégent; hélas! ce ne sont que des hommes, mais au moins des hommes de bonne foi, qui ne voient pas clairement le bien, mais qui l'entrevoient; qui ne le trouvent pas, mais qui le cherchent; qui n'y arrivent point, mais qui s'en approchent; des hommes entraînés par leurs mouvemens, retenus par leurs réflexions, trompés par leurs passions, détrompés par leur expérience, errans à l'aventure dans le labyrinthe de la vie, au faible crépuscule de leur lumière naturelle, mais observant tout du mieux qu'ils peuvent, et se montrant entr'eux les indices faux ou vrais qui peuvent leur marquer la bonne route.

de menaces, de vociférations insensées, s'élève de toute part, et le déchaînement remplace la liberté; alors, la raison foulée aux pieds de la violence, est, non seulement privée de ses armes, mais forcée de les tourner contre elle-même, d'inventer à toute heure de nouveaux sophismes, et de revêtir le crime et l'absurdité des formes de la sagesse et de la justice; alors, tout se désorganise, tout se corrompt, tout change d'objet, tout change de nature; les noms restent, les choses ne sont plus, la richesse publique n'est plus qu'une proie, le peuple qu'une arme, la nation qu'une victime, et le bien que le prétexte du mal; alors, l'honnête homme pleure d'être né, le philosophe rougit d'être homme, et le témoin le plus impassible de ces vastes orgies, s'épouvante à l'aspect des calamités que doit produire la folie humaine, ainsi multipliée par elle-même, et comme élevée à sa millionième puissance.

Mais, après avoir essayé de décrire combien la raison peut annoblir l'homme, et combien à son tour l'homme peut avilir la raison, après l'avoir pour ainsi dire montrée dans les deux

fortunes, reine chez le sage, esclave chez l'insensé, il faut toujours en revenir à son essence première, et nous en faire en même temps une idée par sa destination. Pourquoi nous a-t-elle été donnée? elle a été donnée à l'homme comme une lumière dans les ténèbres; hélas! c'était pour nous conduire, pour assurer notre conservation, pour être le supplément, et comme le prolongement de notre instinct, pressentir nos besoins, juger de notre intérêt, mesurer nos moyens, apercevoir nos ressources, pacifier nos passions, et nous enseigner l'art du bonheur. Elle est, dans notre entendement, ce que le jour est pour les choses, et ce que la vue est pour le jour; c'est à la fois l'astre et l'œil de l'esprit. Mais pourquoi cet astre éclaire-t-il si mal? pourquoi cet œil se ferme-t-il si souvent? C'est que la raison n'exerce sur l'homme que l'autorité que l'homme lui accorde; elle a toujours le droit de lui parler, mais il exerce de son côté le droit, ou pour mieux dire le pouvoir de ne pas l'écouter: et c'est là, malheureux que nous sommes, ce que la plupart de nous entendent par le *libre*

arbitre. Les latins, dont la langue atteste une philosophie profonde, bien antérieure à l'époque de leur gloire, avaient appelé la raison, *consilium;* dénomination qui s'accorde parfaitement avec notre première pensée, quand nous l'avons définie faculté délibérative. Remarquez, en effet, que la raison n'ordonne pas, elle ne fait que conseiller; c'est là malheureusement tout son emploi; elle exhorte à telle ou telle action, elle détourne de telle ou telle autre, elle discute, elle propose, elle montre les avantages ou les inconvéniens de tel ou tel parti, et ne fait que diriger de son mieux nos desirs, lorsqu'ils veulent bien la prendre pour arbitre; car il ne faut pas nous persuader qu'elle soit leur ennemie, au contraire elle les écoute tous, elle s'intéresse à tous; elle prend même part à la joie des uns, et à la peine des autres; si quelquefois elle les combat, c'est lorsqu'ils se combattent entr'eux; et quand elle les contrarie, c'est pour les accorder. Nous entendons ici par desir, tout élan spontané du principe actif vers un état meilleur; nous comprenons, sous cette dénomination, tout ce qui peut se rapporter au

souhait ou à la crainte, comme fantaisie, caprice, appétit, répugnance, aversion, effroi..., qui sont autant d'émanations du souhait et de la crainte; et ces deux premières affections contraires, ne sont elles-mêmes en effet que le desir excité en nous par des objets différens. Le souhait est un desir déterminé d'avoir ce qu'on croit un bien; la crainte est le desir d'être garanti de ce qu'on croit un mal. Le premier est le desir positif; la seconde est le desir négatif. Or, le desir, quel qu'il soit, parle toujours le premier dans notre for intérieur. Il semble voir un faible enfant qui souhaite ou qui craint, et qui s'adresse à plus sage que lui pour obtenir ou pour être préservé. Mais cet enfant n'est pas seul; la famille, au contraire, est très-nombreuse, et souvent bien turbulente; ils parlent tous à la fois, c'est à qui criera le plus fort; souveut ils se fâchent, ils se querellent, ils se poussent, ils s'écartent, ils reviennent à la charge; chacun a des charmes qui n'appartiennent qu'à lui, et qui vus de plus près que ceux des autres, les effacent. Vous en verriez, dans la petite troupe, qui rient, qui

pleurent, qui folâtrent, qui tourmentent, qui se fâchent, et tous veulent être écoutés, et tous s'indignent de n'être pas servis les premiers, et tous font à l'envi les plus belles promesses; la malheureuse gouvernante ne sait auquel entendre, elle les aime tous, et comment les haïr? mais sa tendresse même l'oblige à les contrarier, c'est-à-dire à être juste; car, aux yeux des enfans comme aux nôtres, peut-être, l'équité paraît toujours sévère. Que fera donc la raison au milieu de ce petit tumulte? au lieu de les caresser ou de les rebuter tous, ce qui lui serait également impossible, elle se contentera de les opposer habilement les uns aux autres, pour qu'ils s'embarassent entr'eux, toujours sûre d'être plus forte à mesure qu'ils seront plus faibles. *Divide ut imperes.* Tant que les choses en restent là, tout va bien, car on a toujours bon marché de l'enfance; mais malheureusement les êtres moraux, ainsi que les autres, ont leur accroissement; et comme on voit les enfans se changer en hommes, on voit les desirs se tourner en passions; et ces passions deviennent tôt ou tard, pour la raison, des

rivales plus ou moins redoutables, qui, formées à son école, empruntent quelquefois de leur maîtresse même, les moyens de la subjuguer.

CHAPITRE XII.

Théorie de la sensibilité.

Pour essayer de nous faire une juste idée du pouvoir des passions humaines, et calculer, s'il se peut, leur impulsion, il faut remonter à leur source, au risque de revenir sur nos pas, et nous interroger nous-mêmes sur la nature de la sensibilité. Nous nous sommes contentés jusqu'ici d'établir l'existence de la sensibilité, et de faire connaître quelques-uns des attributs qui la caractérisent; nous n'avons point prouvé en forme qu'elle existe, parce qu'elle se sert de preuve à elle-même; nous ne l'avons point définie, parce que nous la croyons indéfinissable, et que ce qui est toujours présent n'a pas besoin d'être peint. Nous allons cependant entreprendre d'exposer de notre mieux le mystère de la sensibilité, d'analyser s'il se peut sa nature, et de pénétrer, autant

qu'il nous est permis, dans son essence, afin de montrer avec plus de clarté jusqu'à quel point, dans tout ce qui tient au Libre Arbitre, elle maîtrise l'homme, et jusqu'à quel point l'homme peut la maîtriser.

L'effet le plus incontestable de l'action de l'élément vital sur tout atôme de matière auparavant inerte, dont il s'empare, c'est de faire passer cet atôme de l'inertie à l'irritabilité. Ce phénomène impossible à nier, impossible à décrire, tient à des objets dont l'imperceptibilité les dérobe à notre observation; et nous en voyons unexemple, grossier à la vérité, dans plusieurs matières qui, privées de tout mouvement dans leur état ordinaire, éprouvent un état contraire lorsqu'elles sont pénétrées par des molécules ignées, et dans lesquelles on remarque alors des crispations, des tortions, des soubresauts, qui sont autant d'indices de l'irritabilité: or, l'élément vital est un feu aussi, mais un feu plus ami des substances qu'il échauffe; et sans doute il opère, à sa manière, ce premier effet sur la matière dont notre corps se compose; la sensation en est la suite

naturelle, puisqu'elle est la réaction de cette irritabilité sur son principe, et que c'est par là que ce principe essentiellement intelligent est averti de ce qui se passe dans la portion de substance qui lui sert d'enveloppe. Cette participation continuelle de l'intelligence à l'irritabilité qu'elle a communiquée, est ce que nous appelons sensibilité; et cette sensibilité est, comme nous l'avons observé plus haut, le moyen dont la nature s'est servie pour intéresser les êtres animés à son œuvre, en leur donnant à chacun une tâche particulière dans le travail universel.

Ce moyen est simple en lui-même, comme tous ceux que la nature emploie, puisque ce n'est autre chose que la faculté de sentir; mais il devait nous paraître double, à cause des deux affections, en apparence contraires, qu'il produit en nous; en effet, il y a une partie de la sensation qui vaut mieux pour nous, et une autre qui vaut moins que ne vaudrait une insensibilité absolue. Ces deux opposés sont *le bien* et *le mal*; ou, pour parler un langage plus approprié à un être qui fait la première épreuve de lui-même, c'est le *plaisir* et la

douleur, dont le premier naît de la sensation du *bien*, et l'autre de celle du *mal*. Encore une fois, la nature ne paraît pas avoir pris, sur elle seule, le soin de conserver les êtres sensibles, (et c'est là un des plus forts argumens en faveur de la liberté); elle a établi qu'ils y contribueraient eux-mêmes; voilà pourquoi elle leur a secrètement indiqué ce qu'ils devaient chercher, et ce qu'ils devaient fuir, en leur imprimant un attrait constant et irrésistible pour leur conservation, avec une horreur égale pour leur destruction. *Conservation* et *destruction*, attrait pour l'une, horreur pour l'autre, voilà les deux pivots sur qui roule tout le système de l'animation; on peut les regarder comme les deux pôles de la sensibilité, et correspondans, suivant leur nature, à ce que nous appelons *attraction* et *répulsion* dans les êtres que nous supposons inanimés. Ici, le sentiment précède la pensée, et la pensée ne fait qu'essayer d'expliquer le sentiment. De là, tant de mots si répétés d'après des notions à la fois si communes, si vagues et si abstraites du *bien et du mal*. *Plaisir* et *douleur*, *bonheur* et *mal-*

heur, ne sont pour nous que des formes de ce *bien* et de ce *mal*. Les deux premiers en expriment l'impression présente; les deux autres, le sentiment durable. Le *desir* et l'*aversion* sont l'effet que la seule idée de ce *bien* et de ce *mal* dans leur absence, opère sur l'être sensible; l'*espérance* et la *crainte* en sont le sentiment anticipé; enfin, l'*amour* et la *haine* sont ce même attrait ou cette même répugnance que nous éprouvons pour d'autres êtres sensibles, de qui nous recevons ou nous attendons du *bien* ou du *mal*, c'est-à-dire un effet quelconque lié dans notre pensée à notre *conservation* ou à notre *destruction* : ainsi, tendre à l'une et fuir l'autre, c'est à quoi peuvent se réduire toutes les affections, toutes les émotions, toutes les déterminations, toutes les actions des êtres sensibles.

Si ces premières notions, ces premiers avertissemens de notre nature, étaient assez clairs, assez justes, pour que nous ne pussions jamais nous y méprendre, on ne verrait que des sages, et par conséquent des heureux; mais, il faut malheureusement en convenir, notre in-

telligence n'est jamais proportionnée à notre sensibilité, et se trompe trop aisément aux indications qu'elle en reçoit. L'erreur, ce résultat trop nécessaire de la sensation, jointe à l'ignorance, sera toujours presqu'indissolublement attachée à la condition humaine; et la certitude de pouvoir nous abuser sur tout, faisait dire à Socrate : Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. En effet, nos sens eux-mêmes commencent par mentir; comment en nous conduisant d'après eux, parviendrions-nous à la vérité ? Ce n'est pas que la raison n'ait à sa disposition quelques moyens de reconnaître une partie des inexactitudes de ces premiers rapports, et même de les rectifier; mais ces moyens, voulons-nous, pouvons-nous toujours les employer ? Remarquons d'ailleurs qu'il n'en est pas de même de tous les genres de connaissances ; dans les sciences positives, par exemple, une recherche laborieuse de la vérité, promet à notre esprit des avantages qui l'invitent à s'y livrer; au lieu que dans tout ce qui tient à la morale, un examen approfondi de nos erreurs, présente un

travail au moins aussi nécessaire, mais plus rebutant. Peu d'entre nous, sans doute, oseraient se demander de bonne foi, à eux-mêmes, un compte de nos faiblesses, et qui sait peut-être, de nos vices ; non, tant de franchise n'est pas dans nous, même envers nous ; ce serait un miroir qui ne nous montrerait qu'imperfections, que difformités, et que nous serions tentés plus d'une fois de casser avant d'avoir achevé de le polir. En physique, la raison est le contrôle de la sensation ; en morale, c'est celui de la sensibilité : or, les erreurs de la sensibilité tiennent de plus près à l'homme que celles de la sensation ; les unes viennent des yeux, des oreilles, des autres organes ; les autres viennent du cœur ; elles sont nées d'affections ou d'impressions quelconques, agréables ou désagréables, qui, reçues dans un âge où rien n'en modérait l'atteinte, où rien n'en montrait le danger, ont déposé au dedans de nous des souvenirs toujours prompts à nous les représenter. Ces souvenirs, dont l'époque est souvent perdue, mais dont la trace demeure, ont toujours été accompagnés de plaisirs ou de peines,

de desirs ou de craintes, que l'on croit encore sentir; et ces plaisirs ou ces peines, ces desirs ou ces craintes, à chaque instant renouvellés, et diversement modifiés au gré de l'imagination, mère de tous les fantômes, sont comme identifiés avec l'homme tout entier; ils se sont emparés de son ame; ils ont agi jusques sur ses organes; enfin, tous les jours acquérant un plus grand pouvoir et des formes plus prononcées, ils deviennent, comme nous l'avons dit, des passions, c'est-à-dire autant de parties adverses de la raison, qui la contredisent, l'attaquent, l'accusent, et souvent la confondent à son propre tribunal. Et comment l'homme, juge à la fois imbécille et tout puissant dans son for intérieur; comment l'homme, dis je, pourra-t-il leur résister? c'est, à les entendre, sa propre cause qu'elles plaident, ce sont ses intérêts les plus chers qu'elles soutiennent, c'est au nom de la nature même qu'elles lui parlent, c'est l'invitation du plaisir, la menace de la douleur qu'elles lui font entendre; ce sont des biens goûtés, ce sont des maux soufferts qu'elles lui retracent, et qu'elles savent

lui offrir sous des couleurs, s'il est possible, encore plus aimables, ou des traits encore plus hideux : liées d'intérêt avec l'imagination, elles disposent de tout ce qui lui appartient ; elles lui empruntent continuellement, tantôt son prisme, pour embellir les objets, tantôt son microscope, pour les exagérer, et se servent d'elle comme d'une magicienne à leurs ordres.

CHAPITRE XIII.

Éloquence des Passions.

L'histoire des peuples divers nous apprend et nous montre que c'est particulièrement pendant les troubles civils, et au plus fort des tempêtes de l'anarchie, que les plus grands orateurs se font connaître; de même, c'est dans les désordres intérieurs, et pour ainsi dire dans les tumultes du cœur humain, que les passions montrent le plus d'éloquence; toutes ont leur adresse, toutes ont leurs sophismes, plus entraînans pour qui a le malheur de les écouter, que les plus solides raisonnemens.

Je crois entendre la volupté répéter en cent manières différentes à l'homme, et certes d'un ton bien persuasif: Ne savez-vous pas qu'on ne vit qu'autant qu'on jouit; hélas! et les bons momens sont si doux, et ils sont si rares, et le

reste est si peu de chose, pensez-y bien ; il y a tel ou tel quart d'heure qui vaut mieux qu'un siècle, comme un diamant vaut mieux qu'une pierre de taille.

Le lâche entend, jour et nuit, une voix secrette qui lui dit : Ne rougissez pas d'estimer la vie, et que pourriez-vous mettre en balance avec elle ? serait-ce l'honneur, que pour votre bonheur vous ne connaissez point, et qui ne fait que des dupes ou des victimes ? non, le vrai trésor de l'homme, c'est son existence ; et ce trésor, la crainte le défend mieux que le courage.

Deux mots suffisent à l'avare, amassez et conservez ; voilà tout l'art de bien vivre ; avoir, c'est être, et qui n'a rien, n'est rien. Qu'est-ce au fait que le monde ? un grand marché, où, pour votre or vous pourrez acheter tous les plaisirs ; mais voyez en même temps si, dans tous les plaisirs, il en est un qui vaille pour vous celui d'amasser de l'or.

L'éloquence de l'ambition n'est pas moins entraînante, pour qui l'écoute : Les premières places sont les meilleures, dit-elle, tâchez d'en avoir une ; vous en êtes loin peut-être,

n'importe, avancez ; n'y a-t-il donc pas quelque chose en vous qui vous dit que vous n'êtes pas condamné à rester dans la foule; voyez le commun des hommes, tous sont mécontens, c'est une preuve qu'il n'y a point en somme assez de bonheur pour tous tant qu'ils sont; la nature avait d'abord fait les parts trop courtes, la fortune les fait trop inégales, tachez de faire la votre vous-même, et la plus forte que vous pourrez.

L'envie, d'ordinaire, parle bas, mais tout le monde n'est pas sourd à sa voix : examinez-vous bien, dit-elle à certaines gens, vous êtes triste, vous n'êtes point heureux; et pourquoi n'êtes-vous point heureux? Je vais vous le dire, c'est que d'autres le sont; il faut remédier à cela par tout moyen; la force ouverte est trop dangereuse; croyez-moi, la ruse, la trahison, la calomnie sont plus sûres; servez-vous en discrètement, et nuisez à tout si vous pouvez, mais surtout au mérite.

L'atrocité même plaide aussi sa cause au fond d'un scélérat; et je suppose que voici comment : Tous les hommes vous haïssent, vous

pouvez en juger par ce que vous sentez pour eux, et votre aversion vous avertit de la leur; ne les épargnez donc point; traitez-les en ennemis irréconciliables; attaquez pour vous défendre; jouissez du mal que vous leur ferez, et regardez-le comme une douce représaille du mal qu'ils cherchent à vous faire.

Tel, et mille fois plus captieux sans doute, est le langage que les diverses passions ne cessent de nous tenir. J'oserais presque en appeler à la multitude qui leur cède, et au petit nombre qui leur résiste. C'est ainsi que les plus effrayans désordres en morale remontent tous à une première erreur. De faux aperçus entraînent de faux jugemens; de ces faux jugemens naissent de plus faux raisonnemens; le cœur s'égare bientôt à la suite de l'esprit, et le sophisme a perdu le monde.

CHAPITRE XIV.

Moyens de défense de la Raison contre les Passions.

Voyons maintenant les armes que la raison oppose aux passions, et comment elle parvient à nous garantir de leurs piéges. Elle essaie d'abord de nous mettre en garde contre nous-mêmes, en rappellant à notre pensée une foule d'illusions grossières dont l'expérience n'a pas tardé à nous détromper; tableau humiliant pour notre intelligence, qui nous montre combien l'erreur nous est facile en tout genre, et qui nous instruit à nous défier de nos premières impressions, ainsi que de nos premiers aperçus ; non qu'elle essaie de nous détacher de la nature, dont elle est plutôt l'apôtre que la rivale; au contraire, elle nous invite à la suivre, cette sage nature,

mais elle nous exhorte en même temps à tâcher de la bien connaître, pour ne pas nous méprendre à ses indications, et la présente à notre esprit comme une énigme dont la vérité est le mot. Le premier office de la raison est donc de nous faire entrevoir combien nous sommes intéressés à nous assurer de nos premières notions, à les vérifier les unes par les autres, et à ne croire qu'à celles qui se confirment réciproquement. Cette base fondamentale une fois posée, elle rassemble, elle conserve, elle ordonne tout ce qu'elle a cru reconnaître pour des vérités; elle en fait autant d'objets de comparaison, autant de mesures pour tout ce qu'elle ne connaît pas encore; elle tire ensuite des résultats, prévoit des conséquences, porte nos pensées dans l'avenir, et bientôt établit, plus ou moins utilement, au dedans de nous un nouveau système, un nouvel ordre de sensibilité, qui émane il est vrai de la première, mais qui paraît souvent la contredire. La sensibilité, telle que la nature nous la donne, et que je serais tenté d'appeler la sensibilité brute, se compose en entier des effets immédiats des

choses sur nous, au lieu que cette nouvelle sensibilité raffinée que nous devons à la raison, pressent d'autres effets ultérieurs, dont ces premiers effets immédiats doivent ou peuvent devenir les causes; lorsqu'une fois ces résultats futurs sont bien clairement, bien distinctement offerts à notre pensée, elle nous invite à les comparer avec les impressions présentes, et souvent nous engage à des réactions contre nous-mêmes, à des privations volontaires, à de pénibles sacrifices, dont elle nous démontre l'utilité: — voilà comme en plus d'une occasion elle élève, pour ainsi dire, sa voix contre la voix de la nature, et va jusqu'à nous faire donner la préférence à la douleur sur le plaisir, en nous montrant l'un comme un poison doux, et l'autre comme un remède amer. Précieuse leçon de l'emploi de notre autorité sur nous-mêmes, qui en maîtrisant notre nature impétueuse, nous apprend à renoncer à un moindre bien pour un plus grand, comme le cultivateur se prive de la semaille pour recueillir la moisson; sévérité bienfaisante, qui retranche il est vrai quelque chose de nos jouissances, mais encore

plus de nos chagrins, puisqu'en établissant l'équilibre dans notre ame, en nivelant pour ainsi dire nos affections, elle conjure toutes les tempêtes intérieures, elle nous délivre des haînes, des jalousies, des terreurs, des abattemens, des violences, des repentirs, qui sont les vrais fléaux de notre courte existence; en sorte que si elle contraint quelquefois les ris et les jeux, elle écarte aussi les furies.

A mesure que la raison sera plus mûrie par la méditation, on la verra donner des notions plus claires de la nécessité, de ce mur d'airain vers lequel tout marche, et contre lequel tout se brise; elle nous apprendra que plus nous serons aveugles et ardens, plus le choc sera rude; mais que nous pourrons, sinon l'éviter, du moins l'amortir, en éclaircissant notre vue, et en retardant notre impulsion. Elle nous tranquillise par deux moyens contraires en apparence, mais le même en effet, la fermeté et la résignation, la sagesse du fort et celle du faible. Ainsi, d'une part, la fermeté que la raison éclaire ne se laisse ébranler par rien de ce qu'elle peut surmonter ou soutenir; de l'autre, la faiblesse,

que la raison avertit, n'entreprend point de lutter contre la toute-puissance ; mais consentant d'avance à sa destinée, et prévenant la loi qu'il lui faudrait recevoir, elle persuade à l'homme, qu'elle console, que la liberté n'est pas incompatible avec la nécessité.

La raison nous éclaire ensuite sur les principes de la sociabilité, sur l'attrait naturel de l'homme vers son semblable, sur les inconvéniens de la solitude, sur les avantages de la réunion, sur la faiblesse d'un être isolé, sur le besoin que nous avons tous des autres ; enfin sur les obligations mutuelles que nos besoins communs et notre dépendance respective nous imposent. Tels sont les degrés par où notre raison s'élève d'elle-même aux premières notions de la justice, qui n'est autre chose que la raison sociale. Dès que l'homme aura pu s'approcher de cette noble idée, comme d'une source intarissable, il ne tardera pas à connaître, à goûter d'avance tous les biens qui en découlent. Il verra que la justice, même alors qu'elle paraît le plus difficile à exercer, vaut toujours plus à l'homme qu'elle ne lui coûte. Il

sentira qu'elle peut contrarier tel ou tel désir, mais qu'elle met tout le cœur à l'aise; et que la peine de remplir les devoirs les plus durs qu'elle puisse imposer, est plus que payée par la satisfaction de les avoir remplis. Voilà comme la raison féconde en nous le germe des vertus sociales, déposé par la nature même au fond de nos cœurs; voilà comme elle enlace nos intérêts avec ceux de nos semblables, comme elle initie l'homme par degrés à sa haute destination, et comme elle le prépare à l'honneur d'être utile au monde.

Après avoir entrevu, peut-être au-delà de notre sphère, le degré de perfection où la raison essaye d'élever l'homme, il faut malheureusement en revenir aux obstacles qu'elle rencontre, et la voir sans cesse en guerre avec des passions qui ne se laissent point enlever le domaine du cœur.

Comment, en y pensant de sang-froid, ne pas reconnaître visiblement deux hommes en nous, toujours aux prises l'un avec l'autre, et qui, à chaque instant, auraient besoin d'un tiers pour décider leurs différens; voyez, en

même temps, combien cette lutte interminable est en même temps inégale, car dans toutes les occasions, les passions ont l'initiative, et la raison n'a pas toujours le *veto*. Quels avantages n'ont-elles point encore sur leur rivale? La sensibilité, cette mère trop indulgente des passions, cette compagne inséparable de notre être, s'élance avec nous dans la carrière de la vie; la raison nous y attend à un long intervalle, et souvent, du plus loin qu'elle se montre, au lieu de la chercher, nous la fuyons. Implantées dans notre nature par la nature même, les passions ont jetté de profondes racines dans les cœurs, avant que la raison n'ait commencé à germer dans les esprits; elles ont préparé de loin leurs attaques, lorsque l'autre ne songeait pas encore à se défendre; elles ont souri à l'enfance, elles ont flatté l'adolescence, elles ont enivré la jeunesse; eh bien! elles agiteront aussi l'âge mur, et pourront bien, hélas! bercer encore la vieillesse. Souveraines sans partage de toutes nos facultés, elles ne cessent de se prévaloir auprès de nous du souvenir des plus vives im-

pressions que nous ayons reçues, et souvent d'appeler nos sens en témoignage; témoignage suspect, il est vrai, mais dont on apprend bien rarement et bien tard à se défier, tandis que la raison n'a d'autre caution que la réflexion, qui est donnée à si peu d'entre nous, encore en si petite dose, et qui souvent séduite elle-même à notre insu, trahit celle qui l'invoque, au lieu de la servir.

CHAPITRE XV.

L'Homme a-t-il vraiment sujet d'être jaloux de son Libre Arbitre ?

Nous venons de voir que les passions suivent l'homme depuis le berceau jusqu'au tombeau, tandis que la raison se montre à peine vers le milieu de la route, souvent pour disparaître avant le terme, et qu'elle n'a que de faibles contrepoids à opposer à des efforts toujours croissans. Elle reconnaît elle-même qu'elle parle trop tard, qu'elle parle trop bas, qu'elle ne sait pas toujours ce qu'il faut dire, qu'elle est mal écoutée ou mal entendue, et qu'elle a vis-à-vis de nous tout le désavantage d'un magistrat mal avisé, qui au milieu des désordres d'une cour licentieuse, oserait parler contre des favoris corrompus. Mais ce que nous remarquons ici dans les autres, si

nous voulons y prendre garde, nous le sentirons tous encore plus distinctement en nous; et c'est dans une position aussi critique, c'est avec des secours aussi douteux, des moyens aussi précaires, des instrumens aussi fragiles, que l'homme, sur sa responsabilité, oserait... que dis-je ? qu'il voudrait exercer son libre arbitre !

O vanas hominum mentes!

D'autant plus confiant dans ses propres forces qu'il devrait plus s'en défier, il est clair qu'il s'apprête à mettre à chaque instant sa raison en balance avec sa fantaisie, et à jouer en insensé son bonheur contre son plaisir. Je crois voir de jeunes écoliers réclamer l'administration de leur bien, un enfant essayer de rompre sa lisière sur le verglas, un aveugle refuser un guide sur le bord d'un précipice. Qu'est-ce, en effet, que ce libre arbitre dont on nous dit souvent que l'homme doit être à la fois si fier et si jaloux? C'est sans doute, ainsi que nous l'avons dit d'après le témoignage de tous les hommes, et surtout d'après le

notre, la faculté de délibérer et de se décider, de comparer et de choisir; mais si vous admettez dans l'esprit de l'homme, ou dans toute autre intelligence bornée, une délibération sur quelque sujet que ce puisse être, cette délibération ne peut exister que sous la forme d'un plaidoyer entre la sensibilité et la réflexion; plaidoyer bizarre, où les apparences seraient mises en cause avec les réalités, l'ignorance avec la connaissance, le faux avec le vrai, l'utile avec le nuisible, le juste avec l'injuste, le caprice avec la raison; tandis que l'homme, supposé en suspens tant que dure le débat, et pouvant également pencher de l'un ou de l'autre côté, serait tout au plus comme un enfant qui aurait à prononcer entre un fol et un sage; en sorte que le libre arbitre ainsi entendu, (et comment pourrait-on l'entendre autrement?) se réduit en dernière analyse au droit de se tromper. Et que l'homme ne se fasse point illusion à lui-même, en essayant de se persuader que la liberté ne lui est chère qu'autant que c'est pour lui le seul moyen d'avoir la conscience, et par con-

séquent l'assurance de son mérite ; au contraire, s'il s'examine avec soin, il reconnaîtra que ce prétendu motif tient plutôt à un sophisme de son orgueil qu'à un avis de sa raison : car premièrement, ce mérite dont on aimerait tant à se rendre compte à soi-même, ne peut jamais nous être démontré, puisque toute intelligence bornée est susceptible d'erreur, et par conséquent de faute, et que même en redoublant d'attention sur ce qui se passe en nous, il ne se peut pas qu'il n'y ait toujours quelque chose qui échappe à notre surveillance ; secondement, parce que l'homme n'a dans son intérieur d'autre juge que lui-même, et que s'il se connaît bien, il doit penser que ce juge n'est jamais parfaitement éclairé ni absolument impartial ; troisièmement enfin, parce que croyant toujours choisir ce qui nous convient le mieux, nous n'aurions en cela d'autre mérite que de nous aimer d'un amour mieux ou moins bien entendu, ce qui est inné, je ne dis pas dans tous les hommes, mais dans tous les animaux, et n'a dès lors rien de méritoire ; car nous avons reconnu que

cet amour inspiré par la nature à tous les êtres sensibles pour eux-mêmes, est un des soutiens de leur existence, et nous devons croire que cet attribut commun qu'ils exercent, chacun à leur manière, depuis l'éléphant jusqu'au ciron, leur a été donné plutôt pour veiller à leurs besoins que pour réhausser leur dignité: je dirai plus, ce libre arbitre, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, ne peut être qu'un apanage de l'imperfection, et un hazard de plus dans les choses humaines, où il y en a déjà tant; car si c'était un attribut aussi honorable que certains moralistes voudraient nous le dépeindre, celui de nous qui d'un commun accord en serait jugé le moins indigne, ce serait, sans doute, l'homme le moins imparfait. Cherchons-le cet homme, cherchons-en un parfait si nous pouvons le trouver; supposons-le du moins; prenons pour notre épreuve le sage des stoïciens, et conférons-lui la haute prérogative du libre arbitre dans toute son étendue; maintenant, qu'arrivera-t-il? notre sage verra toujours la vérité, qui est une, et il y tendra par la

voie la plus sûre, qui est une aussi : voilà donc une ligne, tracée de toute éternité, qu'il va suivre constamment sans pouvoir s'en écarter d'un pas : mais, direz-vous, il la suivra cette ligne, parce qu'il le voudra; mais nous disons, nous, qu'il ne peut pas vouloir autrement, sans quoi il ne serait pas sage, sans quoi, selon vous, il ne serait pas digne de la liberté; car, nous le répétons, qu'est-ce que la liberté, sinon la faculté de prendre un parti ou un autre, c'est-à-dire le meilleur ou le pire : or votre sage, indissolublement lié et comme identifié avec la perfection, ne pourra pas plus y déroger qu'il ne le voudra; il ne pourra pas le vouloir, parce que vous le reconnaissez pour sage; il ne voudra pas le pouvoir, parce qu'il se reconnaît pour homme, et qu'il se craint lui-même : ainsi, de fait, il ne sera pas libre et ne se souciera pas de l'être; de sorte que, tout bien considéré, si on méritait le libre arbitre, on ne le desirerait pas, et que si on le desirait, on ne le mériterait point.

Continuons cette discussion, et représentons-nous à présent le premier et le dernier

des hommes pour l'intelligence, ou même le sage, ou la brute, exerçant chacun à leur manière cette faculté, commune entre eux, de délibérer et de se décider; qu'arrivera-t-il? la bête suivra son instinct, le sage suivra sa raison : jusqu'ici tout est égal entre eux, puisque chacun marche derrière son guide; chacun va comme il peut à son bien être, *trahit sua quemque voluptas;* l'un y tend par la voie que la nature lui montre comme la plus directe, l'autre par le chemin que sa réflexion lui garantit comme le plus sûr; et peut-être est-il encore incertain qui des deux a pris le meilleur parti. N'importe, dira l'homme épris de l'honneur qu'il attache à l'exercice de sa liberté, c'est à moi seul que je veux devoir mon sort; idée bien séduisante en effet, mais pour l'orgueil plus que pour la prudence; entreprise qui semblerait annoncer un être au-dessus de la faiblesse et de la séduction, et dont le succès, si on pouvait s'en répondre, ajouterait un charme de plus à la félicité même; mais, dirais-je à cet audacieux, sujet comme vous l'êtes, comme nous le sommes

tous, à l'erreur, voyez à quoi vous vous exposez ; vous ne desirez sans doute votre libre arbitre que d'après une entière confiance dans vos forces et dans vos lumières, et vous êtes apparemment bien assuré d'échapper aux illusions de votre fantaisie, pour n'écouter que la loi de votre raison ; eh, bien ! ce desir-là seul n'est-il pas lui-même une fantaisie, et cette espérance une illusion ? s'il était possible que ce libre arbitre fût à prendre ou à laisser, votre raison s'en effrayerait, et vous avouerait, si vous l'interrogiez de bonne foi, qu'elle ne se croirait pas toujours sûre de vous éclairer. Eh, quoi ! répondra-t-on, la bonne intention ne suffit-elle pas, et cette bonne intention, en êtes-vous toujours assuré ? prenez-y garde, l'homme est si enclin à être dupe, qu'il est quelquefois la sienne ; on se prête soi-même plus aisément qu'on ne croit aux prétextes que l'on donne aux autres, et bien des gens rougiraient à leurs propres yeux de leurs véritables motifs ; combien d'ambitieux d'estime semblent faire gratuitement les plus pénibles sacrifices, et ne font que céder, pour ainsi

dire en cachette d'eux-mêmes, à un intérêt plus condamnable que celui auquel ils ont résisté! combien d'hommes rigides ne voient pas qu'ils n'ont ce qu'ils croient de la vertu, que pour s'en applaudir, et ne se refusent les jouissances les plus attrayantes que pour le plaisir, plus doux pour eux, de mépriser, de blâmer, de haïr le reste du monde! Les voilà, les hommes ; ils prennent quelquefois leur masque pour leur visage, afin de s'admirer.

CHAPITRE XVI.

L'Homme a incontestablement le sentiment de sa liberté.

Sous quelque point de vue qu'on puisse la considérer, cette liberté si chère et si dangereuse, soit qu'on la resserre ou qu'on l'étende, soit qu'on l'exalte ou qu'on la déprise, qu'on en fasse un attribut de la dignité humaine ou une marque de l'imperfection animale, son existence n'en est pas moins attestée et comme démontrée par la suite non interrompue de nos opérations intérieures; car nous ne faisons autre chose que sentir, penser, observer, comparer et choisir; et quand le raisonnement contredirait quelquefois cette opinion si naturelle, le sentiment serait toujours là prêt à la rétablir dans tout son pouvoir.

La liberté ne sera donc jamais ici présentée

comme une question à décider, mais comme un problême à résoudre; et nous la regardons simplement comme un mystère de notre nature, que notre raison (trop hardie peut-être) essaye de pénétrer. Nous appellons mystère une vérité jugée inexplicable; et ce qui la fait juger telle, c'est une répugnance apparente dans les termes qui servent à l'énoncer; et, convenons-en, la métaphysique est un tissu de ces vérités. L'immensité, par exemple, est un mystère, parce qu'elle s'offre à notre pensée comme une étendue sans mesure, tandis que la mesure est de l'essence de l'étendue. L'éternité est pour nous un mystère, parce que nous nous la représentons comme une durée sans terme, tandis que le terme est de l'essence de la durée. L'infini est pour nous un mystère, parce qu'il nous est exposé comme une quantité au dessus de tout nombre, tandis qu'il est de l'essence d'un nombre de répondre à une quantité. Tout mystère offre à notre esprit un combat de deux idées qui semblent s'exclure l'une l'autre, et qu'il est cependant obligé d'admettre. Il en est à peu près ainsi

de la liberté; l'homme en use et il la cherche. Il lui semble pouvoir se dire à lui-même, j'obéis à ma volonté; et tous les êtres de la création semblent lui répondre, tu marches avec nous, nous sommes tous entraînés, es-tu seul indépendant de ce qui nous entraîne? En un mot, l'homme sent sa liberté, et voit la nécessité: voilà des termes qui se contredisent, et nous voudrions essayer de les accorder. En vain essayerait-on de nous faire craindre que le cours de nos vagues pensées sur cette matière inquiétante, ne nous entraînât vers le fatalisme des mahométans; le premier retour sur nous-mêmes ferait sortir cette liberté des nuages passagers qu'une dialectique ténébreuse aurait amassés autour de son image, et notre sens intime nous prouverait que même des argumens contre la liberté sont des actes de liberté: ne craignons donc point de poursuivre notre travail, et descendons hardiment dans un labyrinthe dont le fil est tressé avec celui de notre existence.

CHAPITRE XVII.

Objections de certains Philosophes contre le dogme de la Liberté.

Quoique notre sentiment nous soit donné pour le plus sûr indice de réalité, puisqu'alors nous sommes à la fois pour nous-mêmes le témoignage, le témoin et le juge, une telle assurance est néanmoins bien loin de suffire à certains esprits difficiles, en qui la perception ne fait qu'éveiller le doute. Ces hommes pensent que le sentiment intérieur peut bien avertir d'une vérité, mais qu'il faut encore que la réflexion la cherche, et que le raisonnement la découvre, pour que l'intelligence la reconnaisse; aussi ne regardent-ils la perception la plus distincte que comme un objet de discussion; ils attendent la preuve, et se proposent de ne croire que quand ils se-

ront parvenus à se convaincre. Rien n'est plus propre, disent-ils, à nous marquer le degré de confiance que nous devons avoir dans notre sens intime, qu'un sérieux examen de ce que nous appellons notre libre arbitre, et de ce qui se passe en nous, et hors de nous, au moment où nous croyons exercer cette aussi noble attribution dans toute sa plénitude. Si ce privilége est, en effet, ce qu'il paraît, il faut admettre au dedans de nous une volonté souveraine d'elle-même, indépendante de toute influence, étrangère à nous, et qui, dans les choses de son ressort, agit sans la participation d'aucune autre cause; mais si, au contraire, ces choses, ainsi que toutes les autres choses de ce monde, étaient balancées si exactement avec tout le reste, et si invariablement co-ordonnées que rien ne pût en altérer la disposition ni l'enchaînement, que penser de ce sens intime qui nous montre à nous-mêmes comme les uniques auteurs des mouvemens qui nous paraissent dépendre de nous?

Pour peu que l'on médite sur les conditions

de l'existence du monde, on ne tarde pas à voir que toutes les parties qui composent ce vaste ensemble ont leurs natures, leurs différences, leur place, leur ordre, leur accord, leur destination, leur emploi. On sera frappé, tantôt de ce tumulte, tantôt de ce concert d'actions et de réactions, de combats et d'unions ; rien qui n'ait son essence, son genre, son espèce, sa forme, qui font que chaque chose est ce qu'elle est ; rien qui n'ait des qualités, des vertus, des influences qui mettent chaque être dans une relation et dans une dépendance réciproque avec les autres êtres. On doit observer encore que de ces variétés innombrables, combinées sans relâche de mille manières toujours nouvelles, doivent dériver des effets sans nombre, tous correspondans à leurs causes : enfin, on reconnaîtra que ces effets agissant ainsi les uns sur les autres suivant le genre et la mesure de force qui leur est transmise, forment à leur tour de nouvelles combinaisons, deviennent eux-mêmes de nouvelles causes, et doivent à jamais donner lieu à de nouveaux produits.

Quel entendement, quelle conception, tant qu'il lui restera des bornes, pourrait jamais suffire à distinguer ce tissu de rapports directs ou indirects, mais nécessaires entre tous les phénomènes de l'espace et de la durée? Tout se lie entre soi; il existe comme une parenté, plus ou moins éloignée, entre les choses; et il n'y a pas un être, pas un événement qui n'ait en quelque façon son arbre généalogique, dont les racines tiennent à tout le passé, et dont les rameaux s'étendent à tout l'avenir: et comment soumettre un aussi vaste tableau, à cette lumière d'un point et d'un moment que nous appelons notre esprit? Mais ces choses incalculables pour nous, n'en sont pas moins de la nature de celles que nous calculons; il ne nous manque que de pouvoir les assigner; elles nous échappent, sans doute, mais c'est seulement par la complication des rapports et par la multiplicité des objets. Du reste, elles sont, comme tout ce que nous connaissons, ce qu'elles doivent et ce qu'elles peuvent être d'après les données; et pour l'intelligence qui saurait les discerner, elles deviendraient au-

tant de termes d'un grand calcul où les moindres valeurs seraient toujours nécessaires au complément de la somme.

Examinons maintenant, dans ce mélange immense d'élémens indéfinissables, dans ce flux et reflux d'actions et de réactions, de pressions et de résistances, dans cette confusion apparente, où toutes les causes sont effets, où tous les effets sont causes, et où l'ordre lui-même semble redevenir un chaos pour l'esprit qui s'aveugle en essayant de le contempler; examinons, dis-je, au milieu de cette vaste combinaison de combinaisons, ce que devient notre Libre Arbitre : car, ou la grande assemblée des êtres suit invariablement sa marche auguste, et alors nos volontés rangées parmi les causes de quelques effets, le sont aussi parmi les effets de quelques causes; et alors notre soi-disant Libre Arbitre, au lieu de nous appartenir, appartiendrait à ses causes; et alors nous ne serions pas plus libres dans nos décisions que le flûteur de Vaucanson ne le serait dans le choix de ses airs..... : ou bien ce Libre Arbitre, dans les choses de son

ressort, agit comme il a été dit plus haut, indépendamment de la connexion du reste des choses; et alors il devient une cause sans cause, dont les effets n'appartiennent qu'à elle seule, exception glorieuse pour l'homme qui sort ainsi de la classe des causes secondes, et qui devient pour un moment cause première. Mais qu'arrive-t-il? voilà que la chaîne des êtres est rompue; voilà ce magnifique système d'actions et de réactions, de pressions et de résistances, de poids et de contrepoids, qui s'écroule; voilà cette belle organisation de l'univers, cette constante filiation des causes et des effets; voilà, dis-je, la plus sublime des conceptions tout à coup évanouie...; et qui aurait produit ce désordre inopiné dans la création, qui aurait substitué de nouveaux rouages à cette inconcevable méchanique? Ce serait l'homme! l'homme! Et il le croirait! ô vanité des vanités!

Non, non, ne l'imaginez pas, continueront ces antagonistes, avec une indignation toujours croissante; atôme révolté, poussière énorgueillie d'une lueur de pensées, n'imaginez pas

que la puissance éminemment calculatrice, qui veille à tout ce qui est, à tout ce qui doit être, abdique aussi facilement son emploi, ou qu'elle vous permette ainsi de la troubler dans l'exercice des immenses devoirs qu'elle s'est imposés, et dont elle est comptable envers sa propre sagesse.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même argument.

Mais peut-être vous flaterez-vous, diront encore les partisans de la nécessité à ceux de la liberté, peut-être vous flaterez-vous que dans le vaste domaine de la nature il doit se trouver un district plus ou moins considérable, quelle ne verrait aucun inconvénient à vous abandonner pour faire l'essai de vos moyens, ou (que sait-on) pour s'amuser de vos bévues; et que là, sans aucune influence sur l'administration principale, dont la grande œconome ne s'est point départie, votre Libre Arbitre cerné de toutes parts, ne s'exerce que sur des objets indifférens à l'ordre général. Et où sont-ils ces objets? Il suffit d'y penser pour ne les point trouver. Pressez une loupe, et

voyez la nature redoubler, pour ainsi dire, de soins à mesure que ses ouvrages diminuent de volume; voyez l'or, la pourpre, l'azur, la nacre, et tous les émaux dont elle embellit quelquefois la cuirasse du plus vil insecte; voyez le réseau chatoyant dont elle tapisse l'aile du ciron; voyez cette multitude d'yeux, ce diadême clairvoyant dont elle s'est plu à ceindre la tête de la mouche; il semble à qui contemple la création sous tous ses rapports, que la délicatesse essaye partout de l'emporter sur la magnificence; l'œil de la Baleine ou de l'Eléphant présente à l'examen des détails que leur petitesse dérobe à l'œil de l'observateur; et ces détails ne sont pas, à beaucoup près, les derniers où le travail s'arrête; et ces mêmes parties, et celles dont elles se composent, se retrouvent dans la rétine, dans la cornée du moucheron, que dis-je? de l'animalcule, dont avant les inventions de l'optique on n'avait pas soupçonné l'existence !

A mesure que le microscope s'est perfectionné, on a vu la vie poindre de toutes parts; les moindres atômes sont devenus des

mondes habités; et les moindres goûtes de liqueur, des mers poissonneuses; et tous ces êtres imprévus ont des organes dont les moindres pièces sont à leurs masses totales dans les mêmes proportions que chez les animaux les plus gigantesques : car enfin, ils ont leurs besoins, leurs intérêts, leur instinct, leurs mœurs, leurs amours, leurs guerres; ils s'agitent, ils se nourrissent, ils se conservent, ils se reproduisent. C'est un monde aussi réel que le nôtre; aussi ancien que le nôtre; un monde qui a peut-être au-dessous de lui d'autres mondes, qui lui sont ce qu'il est pour nous. Oserez-vous croire, après cela, que la nature néglige quelque chose? Non, elle est la même en tout; et un tourbillon d'atômes confusément agités au gré du moindre souffle, n'est pas plus indifférent, pour la puissance qui les régit, que tout un tourbillon solaire; un grain de poussière est pesé aussi rigoureusement dans le devis de la création que l'astre qui roule dans les cieux; il presse, il cède, il résiste, il influe sur ce qui l'entoure; il exerce, en raison de sa masse, tous les attributs qui

appartiennent à la masse totale de la matière; la nature ne l'abandonnera pas plus au hasard que le globe de Jupiter ou de Saturne. En effet, supposez le, ce grain, de plus ou de moins dans la somme totale des choses, tout s'en ressent, tout est changé, et l'univers cesse d'être ce qu'il est.

CHAPITRE XIX.

Réfutation de quelques autres hypothèses en faveur du Libre Arbitre.

Direz-vous peut-être, ajouteront les infatigables adversaires du Libre Arbitre, que chaque nouvelle détermination de l'homme offre à la nature une chance imprévue, d'après laquelle celle-ci prend de nouvelles mesures? Ajouterez-vous que ces nouvelles mesures, à leur tour, présentent à l'homme d'autres chances, en conséquence desquelles il prendra de son côté de nouvelles déterminations qui influeront après, de même que les premières, sur les plans ultérieurs de la nature, ainsi de suite? et comptez-vous, de bonne foi, établir ce commerce, ou pour mieux dire ce jeu ridicule entre la faiblesse et la toute puissance, entre la sagesse et la témérité, entre la nature, qui atout

donné à l'homme, et qui doit tout lui reprendre, et l'homme qui ne sait hélas! ni ce qu'il a reçu, ni ce qu'il en doit faire? ou bien, nous direz-vous, que dans la multitude innombrable de combinaisons de tout genre, dont l'univers est à la fois le théâtre et le résultat, il doit s'en trouver quelques-unes où la volonté particulière de l'homme s'accorderait avec la loi générale, et où par conséquent le Libre Arbitre pourrait s'exercer sans entraîner aucun dérangement dans la marche constante des choses? Alors, nous vous demanderons si c'est le hasard qui amenera cette rencontre, ou si elle serait préparée; mais ce ne peut pas être le hasard, car au fait il n'y a point de hasard pour le clairvoyant; nous sommes convenus de donner ce nom à une cause inconnue; mais une cause inconnue n'en est pas moins une cause; et, bien qu'elle échappe à notre esprit borné ou à nos sens grossiers, elle n'en sera pas moins toujours claire pour l'intelligence infinie, à qui tous les effets révèlent leurs causes, et toutes les causes leurs effets. Ce n'est donc point le hasard à qui nous la devons, cette rencontre, ou

cette conjoncture dans laquelle l'ordre des choses doit, selon vous, se trouver en conformité avec le vœu libre de l'homme. Mais si la coïncidence en question n'est pas fortuite, il faut, de toute nécessité, qu'elle ait été préparée sans que nous en ayons rien su; et cela posé, voici deux causes conformes qui doivent produire absolument le même effet, le vœu de l'homme, et le cours de la nature. Maintenant, répondez. Qui est-ce qui agit dans cette occasion? est-ce le cours de la nature, est-ce le vœu de l'homme? Si c'est le vœu de l'homme, la nature est oisive; si c'est le cours de la nature, le vœu de l'homme est inutile.

Cessez donc enfin, diront-ils, avec une sorte de dédain pour eux-mêmes, cessez de réclamer pour l'homme celui de tous les prétendus honneurs dont il se montre le moins digne, et de lui assigner une tâche qui embarrasserait toutes les intelligences célestes. Faible, aveugle, téméraire, capricieux comme il est, je le verrais plus déplacé à ce grand travail, que le singe dans l'atelier d'Appelle, ou dans le laboratoire d'Hypocrate;

il dérangerait tout, il gâterait tout, il bouleverserait tout, il amenerait la confusion à la place de l'ordre; et au lieu de concourir, comme vous l'en flattez, aux desseins de l'ordonnateur suprême, il ne ferait que rétablir le cahos.

CHAPITRE XX.

Réponse des Défenseurs du Libre Arbitre, aux objections ci-dessus.

Nous avons jusqu'ici laissé librement parler le partisan de la nécessité; la justice veut que nous écoutions de même le défenseur du Libre Arbitre. Il serait trop aisé, dirait-il à sa partie adverse, d'en appeler à votre propre conscience, et de vous faire convenir que, lors même que vous combattiez le Libre Arbitre de l'homme, vous l'exerciez; oui, vous l'exerciez ! ne fut-ce qu'en préférant un système à un autre, en prenant la parole au lieu de garder le silence, et en choisissant, à votre gré, les raisonnemens qui vous paraissaient les plus propres à la défense de votre opinion : mais comme toutes vos opinions ont porté sur la nécessité de comprendre les actes de la volonté

humaine, comme tout le reste des phénomènes de la nature, dans ces grands calculs, d'après lesquels, selon vous, le monde est gouverné, c'est sur le même terrain que nous voulons combattre, et ce sont vos propres armes que nous prétendons vous opposer.

N'avez-vous pas été quelquefois à portée de contempler, d'un rivage élevé, le magnifique spectacle d'un grand nombre de vaisseaux réunis sous un seul commandement, et croisant ensemble dans les mêmes parages? Vous les avez vus couverts de voiles, ornés de pavillons, de flammes, de banderoles; beaux de leur masse, de leur forme, de leur légéreté, de leur nombre, de leur ordre, s'avancer avec majesté comme les dieux de l'Océan; vous les suiviez des yeux, voguant ensemble, tous orientés au même bord, réglant leur marche les uns sur les autres, forçant ou diminuant de voiles, prenant ou refusant le vent, poursuivant ou changeant leur route, présentant la proue, la poupe ou le travers; quelquefois, vous voyez la flotte entière changer sa manœuvre, se séparer, se doubler, se déployer de

nouveau, puis se resserrer, s'écarter, se former, tantôt en file, tantôt en ligne, tantôt en divisions, tantôt en échiquier; tous les vaisseaux s'observent, s'entendent, se devinent, se répondent, s'accordent, se jalousent entre eux. Merveille tous les jours plus admirable aux yeux du philosophe ! Elle montre jusqu'où peut aller le génie de l'homme, aidé constamment des leçons de la science, des travaux de l'industrie et des conseils des siècles; elle nous énorgueillit à nos propres yeux, et permettrait de douter, à la première vue, si l'art n'aurait pas, aussi bien que la nature, produit des êtres intelligens.

Cependant, vous n'aurez pas tardé à savoir que ces imposantes machines ont, avec une organisation particulière à chacune, un régulateur commun; et que toutes ces belles manœuvres s'exécutent à l'ordre d'un chef, souvent invisible pour la plus grande partie de son escadre, mais qui, par des signaux convenus, lui transmet ses volontés. Ne retrouvez-vous pas là, quoiqu'imparfaitement, ce qui se passe en grand dans l'univers? Ici, la mer est vraiment

à nos yeux le miroir du ciel; et ces vaisseaux, qu'un amiral, du fond de son cabinet, fait évoluer avec tant de régularité, ont une sorte d'analogie avec ces corps célestes qui, dirigés par un ordonnateur inapperçu, exécutent fidèlement tous les mouvemens qui leur ont été commandés.

Portons actuellement le regard de la pensée sur un autre ordre de choses; et comme si, tout à coup, ces vaisseaux devenaient transparens à notre vue, considérons ce qui se passe dans leur intérieur, dans ces enceintes, bornées il est vrai, mais impossibles à franchir, et qui deviennent en quelque sorte, pour la population qu'elles renferment, ce que le globe de la terre est pour ses habitans.

Vous verrez d'abord l'agitation confuse de beaucoup d'hommes qui se meuvent en mille sens divers, sans accord, sans plan, sans ordre apparent, chacun suivant son besoin, son intérêt, sa fantaisie et même son caprice; car y'a t-il une situation assez gênée pour que le caprice n'y trouve point de place? Regardez-les se promener, s'asseoir, se coucher, ranger

leurs meubles, suspendre leur linge, réparer leurs vêtemens; et mille choses de ce genre. On pétrit le pain, on fait la cuisine, on travaille à divers ouvrages; tailleurs, cordonniers, armuriers, menuisiers, tourneurs, dessinateurs, ceux dont les talens ou les métiers peuvent s'accommoder d'un espace aussi étroit, s'occupent chacun de leur côté; quelques-uns préparent des filets, d'autres garnissent des hameçons, et ajustent des lignes qu'ils vont jetter à un banc de poissons qu'ils voient arriver, tandis que de la dunette on s'apprête à lancer le harpon sur des souffleurs ou des requins que l'approche du gros temps attire à la surface de la mer; un peu plus loin, ce sont des groupes de gens qui mangent, qui boivent, qui se réjouissent à leur manière, qui rient, qui chantent, qui dansent, qui font toutes sortes de bouffonneries; près de là on converse, on pérore, on badine, on se raille, on se querelle, ou bien on se boude, on bien on cabale; ailleurs, on lit, on étudie, on raconte ce qu'on a vu, ce qu'on n'a pas vu, ce qu'on a fait, ce qu'on n'a pas fait; on se parle des terres, des peuples qu'on a laissés ou

qu'on va trouver; un passager, assis sur son coffre, essaye de rendre le brillant à des armes, ou à des bijoux que l'air de la mer avait ternis; un autre, examine et replie, avec soin, un vêtement plus propre, qu'il se propose de mettre en descendant à terre; un autre, moins frivole, s'est retiré à l'écart, pour écrire tranquillement à des parens, à des amis, à une personne adorée, dont la main l'attend à son retour... (à son retour, hélas! et il dépend des vents et des flots!). Il croit lui parler, il croit l'entendre, il lui peint ses transports au moment où il la reverra; mais des larmes involontaires (présage sinistre!) tombent sur sa lettre, et en effacent peut-être les dernières lignes.

Cependant, la flotte avance et remplit son objet, sans que l'ordre et la suite de ses grands mouvemens aient été en rien dérangés par cette variété de petites actions particulières, que nous venons d'observer, comme on regarde quelquefois le travail d'un essaim d'abeilles renfermées dans une ruche de cristal. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'univers? et pourquoi cet accord de l'entraînement géné-

ral et de la liberté particulière, que nous présente une simple conception, une pure combinaison de l'esprit humain; pourquoi, dis-je, un pareil phénomène ne se montrerait-il pas aussi, et d'une manière encore plus frappante, dans ces combinaisons sublimes qui passent la portée de tout être fini? Certes, si un tel problême a été résolu par le génie de l'homme, quelle difficulté peut-elle offrir au génie de la nature?

CHAPITRE XXI.

Réponse des Adversaires, à l'induction exposée au chapitre précédent.

Le parti contraire, forcé de reconnaître, jusqu'à un certain point, la justesse de cette comparaison, essayera néanmoins encore de détourner les conséquences qui paraissent en dériver. Les hommes, diront ces philosophes obstinés, ne voient que suffisamment pour leurs besoins, encore tout au plus; mais le plus pénétrant de tous tant que nous sommes, voit superficiellement et grossièrement. La pensée, il est vrai, porte plus loin que la vue; cependant elle a ses bornes aussi, et si elle y prend garde, il lui est aisé de reconnaître combien elle est cernée de tous côtés; car parmi les objets de sa contemplation, partie lui échappe par leur ténuité, partie, par leur étendue;

d'autres, par leur complication; d'autres, seulement par leur nombre. Quelle est la force imaginative qui peut se représenter avec précision un globule d'un centième de ligne de circonférence, ou une montagne de deux mille toises de hauteur perpendiculaire, ou les tours et retours des fils d'une toile d'araignée, ou une phalange de dix mille guerriers, de manière à pouvoir la distinguer d'une autre où il y aurait un homme de plus ou de moins? Ces exemples suffisent, du reste, pour nous prouver que notre esprit est réduit, ainsi que nos yeux, à n'appercevoir qu'imparfaitement l'ensemble, les détails et les rapports des choses. Mais, sans aller plus loin, diront ces raisonneurs à leur partie adverse, si quelque chose peut vous prouver clairement les ténèbres de votre intelligence, c'est cette même flotte, que vous nous montrez comme obéissant à une seule volonté, tandis qu'en même temps, dans chaque navire, une foule de volontés particulières s'exercent, à toute minute, sans aucun dérangement dans l'ordre général; vous y voyez l'image de ce qui se passe sur la terre, où vous supposez que

dans l'immensité des choses qu'un pouvoir unique soumet à une marche invariable, chacun trouve un champ particulier pour l'exercice de son Libre Arbitre; idée séduisante au premier apperçu, et qui ressemble à la vérité comme la dorure à l'or ! Mais encore un moment de réflexion, et vous serez détrompé. Nous avouerons volontiers, avec vous, que rien n'agrandit l'homme à ses propres yeux, comme la navigation; vainqueur par la pensée de la plus redoutable moitié du monde, il a fait des astres ses guides, des flots ses appuis, des vents ses coursiers, et de l'obstacle son moyen. Il s'énorgueillit, surtout, à l'aspect d'un grand nombre de vaisseaux rassemblés; il admire la marche mesurée, l'action calculée, le concert majestueux de ces planètes dociles que son génie puissant a lancé sur l'abîme; et, après avoir applaudi à ces nouveaux individus de sa création, il aime à les observer dans leur état de société. Cependant, lorsque vous nous vantez cette admirable régularité extérieure, à laquelle il vous paraît que l'agitation intérieure ne porte aucun préjudice, sachez qu'elle n'existe

qu'en raison de la grossièreté de vos organes, qui vous empêche d'appercevoir à quel point les mouvemens particuliers, je ne dis pas de chaque homme, mais du moindre insecte renfermé dans ces villes flottantes, influe sur les mouvemens de chacune d'entr'elles. Les mathématiciens vous expliqueront comment la pesanteur spécifique, la quantité, le volume, la répartition du lest, contribuent à la marche du navire; ils vous prouveront, ensuite, que la disposition du reste de la charge y contribue encore; et le raisonnement le plus simple finira par vous démontrer que rien n'y est absolument indifférent; que s'il résulte un effet sensible du déplacement d'un poids de cent quintaux, le déplacement de la moitié de ce poids opérera la moitié de cet effet, et qu'il en sera de même dans une mesure toujours décroissante du déplacement d'un quintal, d'une livre, d'une once, d'un grain: la chose est évidente pour l'intelligence la moins exercée, mais elle échappe à la perception la plus délicate, parce que, pour nous, passé certaines limites, les différences disparaissent, et que la

lumière intérieure de l'homme n'a qu'une sphère d'activité plus ou moins étendue, au-delà de laquelle il fait nuit. Mais, ce que vous ne voyez pas, direz-vous qu'il n'existe point? Non, sans doute; ce serait dire que vous voyez tout, et prouver que vous ne voyez rien. Ces légers changemens dont nous parlions, sont insensibles, et dès-lors ils deviennent indifférens: pourquoi? c'est que dans les choses qui tombent sous les sens, l'homme peut supposer l'exactitude, mais jamais l'obtenir; et, lorsque d'après les rapports tels quels de ses organes, il lui semble que les choses dont il peut disposer, s'arrangent conformément à ses desirs ou à ses desseins, il n'a rien de plus à demander. C'est donc assez, pour le commandant de la flotte, que ses vaisseaux puissent conserver entr'eux un ordre apparent, une marche à peu près égale, et répondre à ses signaux avec une précision apparente; le reste il le néglige.

De minimis non curat prætor.

Adage à double sens, et dans lequel notre

esprit reconnaît en effet ses bornes, en essayant de se cacher à lui-même sa petitesse, sous le voile de la grandeur. Gardons-nous d'appliquer une pareille maxime aux mystérieux calculs d'après lesquels le monde est gouverné. C'est pour nous que peu est comme point; pour la nature, au contraire, peu est comme beaucoup. Elle n'omet rien, elle ne néglige rien, elle ne se contente point de l'à peu près; les plus grand objets ne la distraient point des moindres, mais elle pourvoit à tout, elle se sert de tout, elle suffit à tout.

CHAPITRE XXII.

Vrais motifs de l'Homme pour croire à sa liberté.

Qu'est-ce donc, enfin, que ce mystère, où peut-être, hélas! ce prestige d'une liberté qu'on cherche en soi et qu'on n'y trouve pas, qui s'offre d'abord à la pensée et qui à la réflexion s'évanouit, qui remplit notre esprit, et qui lui échappe? *Mentem nostram implet, et effugit.* Est-ce une illusion, est-ce une réalité? Si c'est une illusion, pourquoi nous est-elle constamment attestée par l'expérience? Si c'est une réalité, pourquoi n'est-elle pas démontrée par le raisonnement? A cela je réponds: entendez-vous par réalité une chose existante? nous oserons dire qu'il n'y a point de réalité plus démontrée à l'homme que la conscience de son libre arbitre; mais n'ad-

mettez-vous pour des réalités que les choses clairement reconnues pour ce qu'elles sont en effet, alors vous en trouverez ici moins que vous ne vous y attendez; et nous sommes forcés de convenir que s'il existe pour l'homme des connaissances de ce genre, celle du libre arbitre n'y est pas comprise. Osons le dire franchement, la liberté métaphysique n'est ni absolument une réalité, ni absolument une illusion; elle est pour l'homme, ainsi que le reste des attributs dont il se croit doué, une apparence; c'est peu, sans doute, pour un intérêt aussi important, mais nous en sommes tous réduits là, et l'apparence est le lot de l'esprit humain. Nous ne connaissons, nous ne jugeons, nous ne croyons que d'après des apparences; ce sont des apparences plus ou moins distinctes, plus ou moins frappantes, plus ou moins d'accord entre elles, qui deviennent les sujets de tous nos examens, de toutes nos discussions, de toutes nos recherches, de toutes nos comparaisons. Le système entier de nos sensations ne nous présente que les apparences des objets extérieurs; et notre sens intime, qui

est le système de nos affections intérieures, ne nous présente à son tour que l'apparence de ce qui se passe au dedans de nous, en sorte que nous ne sommes réellement pour nous que notre apparence. Mais cette apparence intérieure est-elle moins équivoque, moins énigmatique pour qui la consulte, que l'apparence extérieure; ou, en d'autres termes, le sens intime est-il plus digne de notre confiance que nos autres sens? c'est une question délicate: les uns sont comme une glace au travers de laquelle nous appercevrions les objets extérieurs; l'autre, comme un miroir où nous nous verrions nous-mêmes; et qui de nous saura bien positivement si cette glace ou ce miroir ne peuvent pas être également infidèles? Toute apparence, de quelque nature qu'elle soit, annonce une réalité qui lui correspond; mais elle ne l'explique point. Lorsque je suis frappé d'un son, d'un goût, d'une couleur, d'une odeur, d'une pression quelconque, je suis averti, je me tiens même pour assuré de l'existence d'un corps qui a produit en moi quelqu'une de ces sensations; l'apparence est donc

nécessairement liée à la réalité ; ou bien ce serait un effet sans cause, un mode sans substance : mais les sensations que j'éprouve m'instruisent-elles complettement de la nature de l'objet qui les produit ? rien ne m'en donne l'assurance ; c'est un simple avertissement que reçoit ma faculté sensitive, qu'elle transmet à ma pensée, et que celle-ci soumet à ma raison, lui laissant à décider si, et comment, et à quel point je dois pour mon intérêt procéder à l'examen de l'objet en question. Or, ce que nous disons des sens extérieurs, nous sommes fondés à le dire aussi de notre sens intime. Il nous annonce, comme les autres, des réalités; mais il ne les explique point. Y a-t-il rien en effet que nous connaissions plus superficiellement que nous-mêmes? Notre pensée s'abîme dans notre pensée : eh! combien nous serions différens si nous savions une fois ce que nous sommes ! Mais tout est problême hors de nous, tout est mystère au dedans ; et il est plus aisé de résoudre un problême, que d'éclaircir un mystère. Je crois même que le sauvage le plus ignorant aurait plutôt trouvé le principe de la

pendule à équation, que le philosophe, le plus exercé à méditer, ne découvrirait en lui la raison de ses affections et le secret de son existence.... N'importe, quelques difficultés que nous présente l'étude de nous-mêmes, un attrait invincible nous y rappelle à chaque instant de la vie; et dans la question du libre arbitre, on se sent, de plus, aiguillonné par un intérêt que nul autre ne saurait balancer. Nous sommes bien loin assurément de mettre en doute si ce libre arbitre existe ou non; mais en reconnaissant cette vérité par le sentiment, nous voudrions pouvoir la reconnaître aussi par l'entendement; nous sommes étonnés que ces deux parties intégrantes de notre constitution morale se contrarient aussi visiblement sur un point aussi essentiel; et pour savoir, s'il est possible, à quoi nous en tenir, nous continuerons à rechercher d'où peut venir et jusqu'où peut aller cette discordance effrayante, dont notre esprit semble être le jouet à chaque tentative qu'il fait pour se rendre compte à lui-même de ses propres opérations.

CHAPITRE XXIII.

Incertitude des rapports de nos sens.

De tous nos organes, celui qui sans contredit fournit le plus de perceptions à notre entendement, c'est notre œil. Tous les autres, comparés à celui-là, présentent je ne sais quoi de grossier : leurs fonctions semblent plus serviles, leur sphère d'activité plus circonscrite; et l'homme ne paraît pas plus élevé en dignité au-dessus du reste des animaux que notre œil au-dessus du reste de nos sens; aussi est-il en rapport plus intime avec notre pensée, et en commerce continuel avec tout l'univers. L'œil est comme associé aux fonctions de l'esprit, puisque les idées ne sont que des représentations d'objets; et sous ce rapport, l'œil aurait l'avantage d'appercevoir les objets eux-mêmes, tandis que l'esprit n'en apperçoit que

les images? du reste, leurs opérations sont communes; l'un et l'autre voient, l'un et l'autre mesurent, l'un et l'autre comparent, et l'œil ne laisse à l'esprit d'autre supériorité que la faculté de juger. La mémoire n'est, en grande partie, que l'empreinte des images, transmises par l'œil à l'esprit. L'imagination n'est que la faculté de composer sans cesse de nouveaux tableaux d'après ces images. Enfin, on serait tenté de croire que l'œil est plus qu'un organe; et que l'intelligence n'est qu'un œil intérieur, chargé de la révision de la vue.

Si donc l'œil se trompe, s'il nous trompe, on peut, on doit le craindre de tous les sens inférieurs : *ab uno disce omnes.* Examinons, maintenant, comment cet indicateur si prompt, si utile, si actif, s'acquitte de ses fonctions; car il ne suffit pas qu'il nous montre les choses comme il les voit; il faudrait encore qu'il les vît comme elles sont, sans quoi nous marcherions, du berceau jusqu'au tombeau, entourés de fantômes : mais la nature ne présente à notre œil qu'une perspective continuelle et continuellement changeante, en sorte

qu'il ne s'exerce que sur un monde vraiment magique, où tout ment; où rien n'a, ni sa vraie forme, ni sa vraie mesure, ni sa vraie couleur, ni sa vraie place; où tous les objets se nuisent et s'éclipsent entre eux; où, suivant les positions, un moucheron peut cacher un éléphant, un grain de poussière une planète.... Lorsque j'entre sous un vaste portique, toutes les colonnes au premier coup d'œil me paraissent inégales entre elles; à mesure que ma vue s'étend de l'une à l'autre, les mesures changent, l'écartement se resserre, les chapitaux s'abaissent, les socles s'élèvent, les fûts s'amincissent et se raccourcissent; et quand la colonnade est prolongée à un certain point, l'extrême rapetissement des objets finit par les soustraire à mes regards. Si je n'étais pas accoutumé à ces effets d'optique, l'architecte aurait beau, dans le premier moment, me dérouler ses dessins, ses profils, ses élévations, pour me prouver que la plus éloignée de ces colonnes, qui me paraît si petite, est parfaitement égale à la plus voisine dont j'admire la hauteur, il me a permis au premier instant de douter de ce

qu'il me dit, et d'hésiter entre ce qu'il me prouve et ce que j'éprouve. Voilà peut-être comme les sens, et j'y comprends le sens intime, ne seront jamais parfaitement d'accord avec la raison; c'est que les uns montrent la perspective, et que l'autre cherche le plan. Voulez-vous une expérience plus appropriée à la pensée qui nous occupe, et qui nous fasse mieux voir l'affinité de notre esprit avec l'illusion? choisissez un enfant en qui rien encore n'ait pu éveiller aucune idée relative à la navigation; transportez-le profondément endormi dans la chambre d'un navire qui suit doucement le cours d'une rivière, et disposez tout de façon qu'à son reveil, sans s'apercevoir qu'il est sur l'eau, il puisse voir, des fenêtres de la cabane, avancer et fuir le stertres, les bâtimens, les arbres, les buissons qui bordent le rivage; sa première pensée sera sans doute que ce sont ces objets qui s'approchent ou qui s'éloignent; vous aurez beau lui démontrer l'absurdité de sa méprise, et lui prouver par les meilleures raisons qu'il est impossible qu'un arbre, une tour, une montagne

changent de place ; vous l'étonnerez, mais vous ne le convaincrez pas : il verra toujours le mouvement dans les objets, il ne le sentira pas en lui, et il persistera dans sa première pensée, jusqu'à ce qu'à force de leçons répétées, vous lui ayez fait reconnaître que c'est le courant de l'eau par qui la barque, avec tout ce qu'elle renferme, est entraînée près ou loin de ce qui paraît avancer ou reculer. Peut-être même faudra-t-il beaucoup d'expériences diverses pour mettre la chose à la portée de votre petit élève, et lui ôter toute tentation de retomber dans sa première erreur ; et pourquoi céderait-il plus facilement sur ce point à son maître, que les partisans de Ptolémée à ceux de Copernik ?

Reprenez, si vous voulez, ce même enfant encore sans expérience, et placez-le dans un navire arrêté par une ancre au milieu d'une eau courante ; dites-lui après de pousser de toutes ses forces du côté où le courant l'entraîne, et levez en même-temps l'ancre à son insu ; il ne doutera pas que c'est lui qui, à force de pousser, fait avancer le navire. Hélas !

qui que nous soyons, jeunes et vieux, ignorans ou savans, nous sommes cet enfant, le temps est le fleuve, la vie est la navigation, nos sens sont les fenêtres du bateau ; nous ne sentons pas le courant, nous ne le voyons pas; quand nous croyons pousser le navire, il est possible qu'il soit entraîné par une force que nous ne soupçonnons pas; et sur tous ces points, l'enfance du genre humain a malheureusement encore bien des siècles à durer.

CHAPITRE XXIV.

Si les erreurs avérées de nos sens nous autorisent à douter aussi des rapports de notre sens intime.

Les défenseurs du libre arbitre sont encore bien loin de se rendre, et dans l'objection même ils trouvent la réponse : nous convenons, disent-ils à leurs antagonistes, que les rapports de nos sens extérieurs sont sujets à nous tromper au premier aperçu, et qu'il faut s'en défier ; mais êtes-vous en droit d'en inférer qu'il ne faut pas plus se fier aux rapports de notre sens intime ? Remarquez, ajoutent-ils, une différence bien frappante entre ces deux genres de perceptions : les unes vous entretiennent de ce qui se passe au dehors, et vous présentent ce que le hazard leur a pré-

senté; les autres vous attestent ce qui se passe en vous, et sont le jeu de vos propres ressorts; les sens externes sont vos espions, votre sens interne est vous. Il y a ici la même différence qu'entre s'en rapporter à autrui et voir par soi-même. Les sens extérieurs vous trompent; vous vous en appercevez, parce qu'ils s'accusent les uns les autres; et comme vous avez le moyen de reconnaître leurs erreurs, vous avez de même celui de les rectifier; mais vous n'avez pas ce moyen-là pour le sens intime, parce qu'il est seul de son espèce, et qu'il n'a point de contradicteur: or, c'est là dessus même que nous nous fondons pour soutenir qu'il ne saurait nous tromper. En effet, la nature est trop amie de l'homme pour qu'elle ait pu le laisser environné de périls, sans lui avoir donné au moins quelques secours dans sa perplexité, et sans avoir mis à sa disposition quelque moyen de s'en tirer. Nous avons tous reconnu, mille fois pour une, que cette bonne mère invisible semble s'être fait à elle-même une loi, qu'il n'y eût pas pour nous dans son empire un mal sans remède. Ce remède sera plus ou

moins efficace, plus ou moins souverain; mais enfin il existera; et si nous savons en user, nous le trouverons à peu près suffisant pour nos besoins. La question présente nous en offre un exemple: nos sens extérieurs nous trompent, voilà le mal; nous pouvons le reconnaître, voilà le remède. Mais il n'en serait pas de même si notre sens intime pouvait nous tromper, parce que nous ne pourrions pas le reconnaître; alors il n'existerait que le mal, et point de remède; eh! bien, précisément parce qu'il n'y aurait point de remède, nous soutenons que le mal n'existe point. La grande ordonnatrice n'a point pu faire, sans doute, que tout ce que nous rencontrerions dans ce monde fût du bien, elle a voulu encore moins que tout fût du mal : tout ici bas a son contraire; ainsi, point de bien auquel on ne puisse opposer un mal, point de mal auquel on ne puisse opposer un bien. Chez nous point de lumière qui ne cause une ombre, point d'ombre qui ne suppose une lumière : ne la blasphemez donc point la nature, en l'accusant de fermer à ses enfans tout chemin vers des

vérités dont ils ont tant de besoin; quand elle vous donne des avis que vous ne pouvez point vérifier, concluez-en qu'ils sont vrais, et fiez vous y, comme en géométrie on se fie aux axiomes qui ne sont pas susceptibles de démonstration, parce qu'ils se démontrent par eux-mêmes.

Les comparaisons ne sont pas des preuves, répondra le sceptique ennemi né de tout enthousiasme : quoi! la nature m'avait donné mes sens pour m'éclairer sur mes plus chers intérêts du dehors, et toutes les fois que le hasard m'a présenté quelque moyen de revenir sur mes premières sensations, j'ai reconnu, comme vous, que j'avais été plus ou moins induit en erreur; j'ai même toujours été plus sûr d'avoir été manifestement trompé d'abord, que parfaitement détrompé après : la défiance m'est donc toujours permise, et convaincu comme je le suis du plus ou moins de fausseté de toutes les indications qui me parviennent, certes je ne regarderai point l'impossibilité de m'éclaircir comme une raison de croire.

Supposons ici un homme absolument étran-

ger à tout système, qui écoute également les deux partis, qui les mette en quelque sorte aux prises, bien résolu d'observer entre eux la plus parfaite neutralité, jusqu'à ce que d'un côté ou de l'autre, on lui ait offert une raison suffisante pour le décider : cet homme ne sera-t-il pas tenté de se dire à lui-même : eh quoi ! la nature aussi nous tromperait ! mais au fait qui l'en empêche, et dans combien d'occasions ne nous trompe-t-elle point ? pourquoi ai-je appris si tard que je n'avais jamais vu une étoile à sa vraie place ? pourquoi, lorsqu'un malheureux implorait mon secours dans l'obscurité, un écho dont je ne me doutais point, m'a-t-il fait parvenir ses cris du côté opposé à celui d'où ils étaient partis ?... et suis-je mieux assuré de ce qui se passe au dedans de moi ? pourquoi le vrai siége de ma douleur m'est-il souvent inconnu ? pourquoi ce manchot continue-t-il à sentir les atteintes de la goutte à la main du bras qui lui manque ? pourquoi la fièvre, l'ivresse, le sommeil, la préoccupation même font ils disparaître les objets environnans, pour leur substituer mille fantômes bizarres ?

pourquoi tel rêve est-il souvent plus frappant, plus présent qu'une réalité? pourquoi l'amour, la haine, la terreur, la colère changent-ils pour nous la forme des objets? nos organes sont imparfaits, nos affections trompeuses, nos jugemens douteux. On peut appercevoir une partie des mécomptes qui en résultent, et par conséquent les réformer; mais comme tout le reste coule de la même source, je veux dire de l'imperfection de notre nature, il y a beaucoup d'erreurs en nous, ou que nous ne connaîtrons, ou que nous ne réformerons jamais. La nature avoue quelquefois qu'elle nous trompe, puisqu'elle nous aide à le reconnaître; mais si quelquefois elle nous disait la vérité, où seraient les garans?

Telle est malheureusement notre condition; nous pouvons avoir des notions suffisantes, mais la certitude pleine et entière n'est point faite pour nous. La loi générale n'a consenti à nous donner de la vérité que ce qu'il nous en faut, et la raison nous conseille de laisser le reste. Il n'en est pas moins vrai que toute ambition, même celle du savoir, est incurable; et

c'est là le supplice de l'intelligence, car elle se connaît trop ou trop peu pour espérer de rien connaître à fond : l'intelligence est sujette à regarder au-delà de ce qu'elle voit, elle-même nous avertit qu'elle est bornée; d'une part, elle est sûre que pour acquérir la notion complète d'une chose, quelle qu'elle soit, il faut avoir une connaissance exacte de tous ses rapports : d'un autre côté, elle entrevoit que tout se lie à tout dans l'espace et dans le temps; que les choses les plus éloignées entre elles se tiennent par les intermédiaires, et que non seulement elles se tiennent entre elles, mais qu'elles tiennent à toutes les choses passées et futures, en sorte que ce n'est pas seulement la famille existante des êtres que nous devrions observer, mais, pour ainsi dire, leur ligne ascendante et descendante. Or, il n'y a qu'un regard qui puisse embrasser cette immensité; et, certes, ce n'est pas celui de l'homme. La réflexion décourage la raison; aussi l'amante du vrai, condamnée à l'incertitude, s'attriste-t-elle souvent à l'aspect d'une lumière qui ne fait que lui montrer la faiblesse de sa vue, et qui ne

l'éclaire qu'autant qu'elle en a besoin pour déchiffrer l'arrêt humiliant de sa destinée.

On en reviendra toujours à dire : voilà donc ce sentiment profond, ou, s'il est permis de parler ainsi, la sensation intellectuelle de notre libre arbitre réduite selon vous-même à la seule apparence : autant vaudrait-il le nier absolument, tant l'apparence est voisine de l'illusion. Sans doute, répondrai-je, l'apparence est voisine de l'illusion, lorsqu'elle est mal interprétée ; bien interprétée, au contraire, elle est notre seul guide vers la vérité. Tenons-nous en donc à cette apparence mystérieuse, à ce voile des choses que peu de regards savent percer ; il cache, il est vrai, la réalité plutôt qu'il ne la montre, mais sans la réalité, il n'existerait point. Servons-nous de ce qui nous est donné ; et comme avant la découverte de la boussole, une faible étoile entrevue de temps en temps pendant une nuit orageuse, suffisait à un pilote pour ne point abandonner le gouvernail, servons-nous de cette lueur de liberté, comme de l'étoile qui doit nous guider entre les écueils de la vie, en attendant qu'on trouve la boussole de l'es-

prit humain. Ce n'est qu'une apparence, dira-on, mais tout n'est qu'apparence, mais l'homme, ainsi que nous l'avons dit, n'est pour lui-même qu'une apparence ; ce qu'il sent il le croit, et ce qu'il croit est pour lui ce qui est : il est donc libre puisqu'il croit l'être. Et comment ne sentirions-nous pas notre liberté? n'est-elle pas liée à notre existence, placée entre nos passions et notre raison, mêlée à toutes nos facultés, et vivante de notre vie? n'est-ce pas elle qui nous avertit sans cesse que nos pouvoirs viennent de nous, que nous tenons une place dans la grande assemblée des êtres, que nous y sommes consultés en quelque façon par la nature même sur nos intérêts, et que du moins dans les choses de notre ressort, nous avons le droit de voter? En vain dirait-on que lorsque notre vœu contrarie le cours des choses, nous sentons la toute puissante nécessité qui passe outre, et qui compte notre vœu pour rien. En vain ajouterait-on que lorsque nous nous flattons de vouloir par nous-mêmes, nous n'apercevons pas la cause qui nous fait vouloir, et que toujours maîtrisés

par une force amie ou contraire, que tantôt nous reconnaissons et tantôt nous ne reconnaissons point, ce que nous appelons notre liberté, n'est qu'une contrainte inaperçue; nous répéterons toujours qu'il n'existe en effet pour l'homme que ce qu'il peut apercevoir par les sens ou par la pensée. Cela posé, que serait-ce qu'une contrainte insensible pour l'être sur qui elle s'exercerait? fût-elle réelle en elle-même, cette contrainte, elle serait nulle pour lui. On peut d'ailleurs ajouter que comme deux contraires ne peuvent exister dans un même sujet, il en résulte que l'existence des choses qui se passent en nous est prouvée à notre raison par la négation de celle de leur contraire. Les ténèbres pour les yeux sont la négation de la lumière, et la lumière à son tour est la négation des ténèbres. Il en sera de même de la contrainte et de la liberté; l'une est pour nous la négation de l'autre: ainsi, ne pas jouir de la liberté, c'est sentir la contrainte; et ne pas sentir la contrainte, c'est jouir de la liberté.

CHAPITRE XXV.

DIGRESSION NÉCESSAIRE.

Coup d'œil sur la Nature.

Essayons de sortir une fois des brouillards épais et malsains qui jusqu'ici ont couvert notre route. L'esprit humain est-il donc condamné à se traîner timidement dans l'obscurité? ne peut-il, comme l'oiseau de Minerve, percer les ténèbres de ses regards? ne peut-il, comme l'aigle de Jupiter, s'élancer dans les splendides régions du firmament, et planant de là sur les mondes, étudier la loi qui les régit?.... Oh! qu'il serait heureux le philosophe qui, oubliant un moment du moins toute autre pensée, pourrait contempler dans la paix de son cœur, et à la lumière de son génie, ce spectacle immense, auguste, éternellement renaissant, éternellement varié, éter-

nellement le même, que la création ne cesse de nous présenter, mais sur lequel une apathique habitude et de frivoles distractions semblent étendre un voile qui en dérobe les beautés. Promenons-nous dans ces espaces dont la limite fuit notre pensée, où des cieux par dessus des cieux, chacun suivant sa loi, tournent solemnellement au-dessus de nos têtes, au-dessous de nos pieds, et donnent à tout ce qui les considère le premier exemple de l'accord et de la régularité. Suivons, s'il se peut, dans leurs mouvemens rapides, ces grands instrumens du temps, dont les retours comparés nous rendent la durée visible, marquent la succession des choses, allument des phares sur la route des êtres, et distribuent aux hommes les siècles, les ans, les mois et les jours. Voyons-les, ces prodigieuses masses, appuyées sur leur seul équilibre, conduites par l'attraction, détournées par la répulsion, se chercher sans relâche, et s'éviter dans les régions lumineuses de l'éther. Abaissons de là nos regards vers notre globe natal, vers ce vaisseau insubmersible, où l'homme navigue tranquille à tra-

vers les abîmes célestes. Observons ces terres variées dans leur substance et dans leur configuration, tantôt élargies en vastes plaines, tantôt resserrées en vallées profondes, tantôt entassées en amas effrayans qu'on prendrait pour des restes informes du chaos, ou pour d'autres planètes attachées à celle que nous habitons. Arrêtez-vous sur la froide neige qui depuis tant de siècles tapisse leurs sommets sourcilleux, et remarquez dans la confuse étendue qui s'offre d'abord à vos regards, les traces sinueuses et resplendissantes des fleuves qui la divisent ; suivez-les dans leurs détours, et voyez comment, d'après une commune loi, ils vont se rendre d'un cours inégal, dans un vaste et mobile réservoir, où le ciel semble contempler son image ; mais leurs ondes ne s'y arrêteront point, le génie du feu ne cessera de les y pomper, pour qu'elles s'élèvent épurées en tourbillons de vapeurs, et que reportées ensuite par les vents aux différentes sources d'où elles découlent, elles fournissent incessamment à de nouveaux tributs.

Descendez maintenant, et rapprochez-vous

d'un spectacle enchanteur que l'éloignement cachait à vos regards ; laissez-les parcourir à loisir ces forêts antiques, ces fertiles coteaux, ces vallées ombreuses, ces riches guérets, ces limpides ruisseaux, ces riants bocages, ces prairies peintes de mille couleurs, enfin tous ces préparatifs ingénieux faits avec tant de soin pour la félicité des habitans de ce séjour ; admirez ces trésors toujours changeans, toujours renaissans de la végétation de cette ravissante décoration du globe, de ce règne à la fois actif et tranquille, où tout a sa forme, sa grace, sa vertu, sa vie, et peut-être sa joie.

Un ordre de choses plus noble vous offre encore de nouveaux prodiges ; ici tout respire, tout s'anime, tout s'agite dans un règne que la liberté vivifie ; l'espace est parcouru ; l'air, la terre et les eaux sont habités ; la lumière, les formes, les couleurs, les sons, les saveurs, les odeurs et tant d'autres émanations du premier amour, ne sont point prodiguées en pure perte ; un peuple d'êtres continuellement renouvelés, sont appelés à en jouir chacun à leur tour, et la nature entière devient le pa-

trimoine d'un nombre innombrable de familles diverses, toutes réunies par le commun bienfait de la vie, et chacune distinguée par un type qui n'appartient à nulle autre. Ceux-là du moins savent qu'ils sont. Le besoin les meut, le plaisir les attire, la sensation les avertit, la mémoire les instruit, l'expérience les conseille : enfans chéris par-dessus tous les autres, de la mère des êtres, elle ne s'est point contentée de leur étaler ses trésors ; elle les invite à en jouir, et leur présente à tous le bonheur sous des formes qu'elle varie suivant la variété des organisations dont elle les a doués.

Natura dedala rerum.

O nature ! nature ! ouvrière incompréhensible, inépuisable bienfaitrice ! rien n'est oublié dans les vastes calculs de ta prévoyance, depuis l'éléphant jusqu'au ciron, jusqu'à la créature inaperçue pendant tant de siècles, près de qui le ciron devient un éléphant ; mais au milieu de tant de profusions, il est du moins permis à l'homme de se croire le mieux partagé : comblé, ainsi que tout ce qui vit, de tes bienfaits,

le nuage qui t'environne a pour lui je ne sais quoi de transparent. Il peut jouir de toi comme les autres, mais les autres peuvent-ils comme lui l'admirer ?.....Qu'en sait-il cependant ? est-il vraiment le confident de tes secrets ? ce qu'il croit savoir, est-il sûr que les autres l'ignorent ? ..... et qui lui a dit que l'aigle qui fixe le soleil, que l'éléphant qui le salue, ne sont point appelés par toi à connaître comme à sentir ? qui m'a dit, ô nature ! que tu n'as pas mille manières incompréhensibles pour moi de te manifester en mille sens divers à toutes les créatures émanées de ton pouvoir et de ton amour ? qui m'a dit que la réflexion n'est que pour l'homme, et que la contemplation, l'intuition, l'extase même, ce tranquille et dernier essor de l'intelligence, ne sont point accordées par toi dans un plus haut degré à l'être dont je n'aperçois que l'immobilité ? Pourquoi juger si vite, quand la vie ne suffit pas pour observer ?

CHAPITRE XXVI.

Coup d'œil sur l'Homme.

Observons donc; ou du moins si en méditant sur la réunion de tant de prodiges, l'imagination s'effraye, si elle se trouble à la vue de cette échelle interminable de proportions diverses, où peut-être des séries sans nombre d'existences variées réalisent l'universalité des théories, où peut-être que toutes les possibilités sont démontrées par l'exécution...., arrêtons-nous, rassemblons nos pensées errantes dans l'immensité, et concentrons-les au-dedans de nous, pour nous expliquer, s'il se peut, celui de tous les phénomènes qui nous est le plus familier, et peut-être le moins connu : l'homme, *Magnum profundum est homo*, dit St. Augustin. Qu'est-ce, en effet, que cet argile échauffé par un feu qu'il sent, éclairé par une lumière qu'il voit,

mu par une action qu'il donne, conduit par un guide qu'il renferme ? Il ignore, cet homme, et les substances qui le composent, et le ferment qui agite ces substances, et l'amalgame qui les unit, et la loi qui les contient...; mais à l'instant même, quand il promenait ses regards sur l'universalité des choses, il a cru entrevoir, dans un ensemble sans bornes, un tout unique, où jusqu'aux moindres parcelles enchaînées l'une à l'autre par une commune ordonnance, sont dirigées vers un grand but. Quel est-il ce but ? la nécessité en est démontrée pour l'intelligence la plus bornée; la connaissance en est refusée au génie le plus sublime; toute action y tend, toute pensée s'y perd ....., voilà le premier résultat de la contemplation de l'univers. A présent que la pensée de l'homme se reporte vers son intérieur, et cet accord qu'il admirait au dehors de son être, il va le retrouver au dedans; il verra que cette faible partie du grand tout, qu'il appelle moi, est aussi un rassemblement de parties; il connaîtra que ces parties, ainsi que celles du grand tout, sont disposées pour s'accorder entre elles, et con-

courir de même à un but commun. Il apercevra, pour ainsi dire, un parallélisme constant entre lui et tout; il reconnaîtra que l'homme est non-seulement une partie, mais un abrégé du monde; l'un lui expliquera l'autre. Il jugera de l'univers par l'homme, et de l'homme par l'univers; il se convaincra que sans l'accord des parties, il n'y aurait ni homme ni univers, et il saura que toute existence est le produit de l'harmonie.

Nous voici au nœud, peut-être même au dénouement de la difficulté; car je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que le mot harmonie pourrait bien être celui de l'énigme. En effet, quest-ce que l'harmonie? L'harmonie en général, cette ineffable réunion, ce modèle abstrait, ce principe inépuisable de toutes les harmonies possibles, semble au premier abord être plus à la portée du sentiment qu'elle ravit, que de l'esprit qu'elle confond; et l'homme sans doute est plus fait pour en jouir que pour l'expliquer. Cependant, si nous examinons ce mot dans son sens le plus étendu et le plus conforme à son étymologie, nous verrons qu'il

exprime la tendance de la diversité à l'unité. L'harmonie est donc l'accord de tout ce qui existe, et le résultat de tout ce qui s'accorde; ainsi, les analogies, les affinités, les convenances, les dépendances, les influences, les participations réciproques des choses, leur similitude, leurs différences même, et jusqu'à leurs oppositions, entrent dans les élémens de l'harmonie: le monde physique, le monde moral, le monde idéal, ont besoin d'elle; c'est elle qui les entretient, qui les accorde, qui les combine et qui les concilie; tous les êtres lui répondent; de chacun d'eux elle fait un tout, de tous elle ne fait qu'un: son pouvoir, doux comme l'amour, et plus fort que la force, les tempère, les contient, les ordonne, les dispose, les dirige vers leur destination, et leur facilite les loix de la nécessité. Bannissez-la, tout cesse; plus d'ordre, plus de beauté, plus de mouvement, plus de vie: sans elle, enfin, rien ne serait, et rien ne serait possible; c'est la condition première de toute existence, la magie de la nature, l'amalgame des choses, le ciment de l'univers.

CHAPITRE XXVII.

L'accord de l'Homme et de l'Univers entraîne le sentiment de la Liberté.

L'HARMONIE sociale des choses, cette loi tutélaire du monde, et dont le fidèle accomplissement est constamment prouvé par la coexistence des êtres qu'elle protége, renferme en elle-même, jusqu'à une certaine mesure, ce qui convient à chacun d'entre eux, et se modifie diversement suivant la diversité de leurs essences : en accordant tout, elle s'accorde avec tout ; et comme elle se conforme à toute nature, elle dispose toute nature à se conformer avec elle ; sans quoi ce ne serait point l'harmonie. Ce n'est donc point assez que tout ce qui doit la subir, cette loi, la subisse ; il faut encore que tout ce qui peut connaître la connaisse, que tout ce qui peut jouir en jouisse,

que tout ce qui peut accepter l'accepte ; il faut que tout mouvement y concoure, que toute action y coopère, et, par une conséquence naturelle, que toute volonté y consente ; car le consentement est l'harmonie particulière de la volonté avec la nécessité ; et voilà, pour l'homme, en dernière analyse, le nœud auquel tient toute la théorie de son libre arbitre. Pourrait-il effectivement exister une harmonie quelconque entre la marche irrésistible de l'armée des choses, et chacun des êtres sensibles qui s'y trouvent compris, à moins d'une tendance plus ou moins marquée de cette sensibilité même au but indiscernable vers lequel tout s'achemine. Ce but nous est caché sans doute ; mais en même temps il nous est démontré également impossible à connaître et à méconnaître ; il faut que tous les pouvoirs, toutes les forces, toutes les actions, tous les ressorts physiques et moraux y concourent suivant leur nature ; et si la sensibilité n'y était point comprise, c'est qu'il n'y aurait pas de sensibilité ou point d'harmonie : or, elle existe cette sensibilité, car sans elle nous ne saurions pas que nous sommes ; elle existe

aussi cette harmonie, car sans elle il n'y aurait point d'univers ; mais l'harmonie par sa nature ne saurait être sans quelque charme pour la sensibilité, et la sensibilité par sa nature ne saurait être indifférente au charme de l'harmonie ; car où serait l'harmonie sans le charme ; et sans la sensibilité, à qui le charme serait-il connu ? à quoi servirait la lumière sans l'œil, ou l'œil sans la lumière ? Il en résulte donc évidemment, dans l'être sensible, un consentement volontaire à sa condition et à sa destinée, à ce que nous éprouvons et à ce qui nous attend ; consentement qui devient le secret lien de notre existence individuelle avec l'ordre général, et la base d'un accord particulier entre nous et la nature. Mais ce consentement nécessaire, souvent inaperçu, et néanmoins toujours suffisant, que la nature obtient de nous, malgré toutes les considérations qui sembleraient devoir nous en détourner, a, selon toute apparence, quelque motif ; et quoique ce motif ne soit pas évident, il n'est pas non plus impossible à découvrir.

Il est question, comme nous l'avons dit, d'un

accord fait entre l'homme et la nature : or, il ne peut se faire de véritable accord sans un gage quelconque. Au fait, l'homme est un ouvrier que la nature engage à son service, et à qui, sans-doute, elle a donné des arrhes. Quelles sont-elles, ces arrhes? les voici : c'est le sentiment de cette portion de force départie à chacun de nous, et dont nous pouvons user, soit au gré de notre sensibilité, soit d'après les conseils de notre raison; c'est cette autorité sans appel que nous exerçons bien ou mal sur nous même, et qui nous donne une idée plus haute de notre dignité; c'est cette subordination de nos organes envers nos désirs, qui, mettant les instrumens de notre puissance à notre disposition, nous laisse entrevoir, confusément, que nous repousserons ce qui pourra nous contrarier, et que nous atteindrons ce qui pourra nous convenir; c'est particulièrement cette faculté de mouvoir, non seulement quelques parties de nous, mais tout leur ensemble, qui, sauf les bornes que notre foiblesse rencontre, ou que notre raison nous prescrit, nous montre que nous pouvons toujours choi-

sir notre place, et qui, nous faisant correspondre en pensée, à tous les points de l'espace, étend en quelque sorte notre existence jusqu'aux limites du monde: c'est quelque chose, du moins, que de pouvoir s'approcher de ce ce qu'on desire, et fuir ce qu'on craint. Voilà, pour l'homme, le premier avantage de cette faculté motrice que la nature a si ingénieusement soumise à notre volonté. Il lui semble, dans ses vagues conceptions, qu'il va s'emparer de tout ce qu'il aime, et qu'il ne tient qu'à lui de repousser, ou du moins d'éviter tout ce qu'il hait. Le voilà maître du monde, sauf quelques modifications que les circonstances pourront apporter à son pouvoir. Il suppose bien que ses forces ne suffiront point à tout ce qu'il desirera d'entreprendre; mais l'adresse, l'expérience, les secours étrangers qui s'y joindront, égaleront ses forces à ses projets. Il sait aussi qu'il n'est pas le seul roi de l'univers, qu'il en existe autant que d'hommes, et que tous sont prêts à lui disputer l'empire; mais il aime à croire que s'il ne peut les vaincre, il pourra du moins s'accommoder avec eux; et

comme il n'a jamais existé de roi sans flatteurs, qui lui exagèrent sa puissance, il est son flatteur à lui-même, et s'ingénie pour se cacher sa faiblesse. Mais, quelle que soit son illusion, cette force, bien ou mal mesurée, n'en est pas moins le don le plus cher qu'il ait reçu de la nature, et d'autant plus cher qu'il y attache le prix qui lui convient. Encore une fois, voilà les arrhes qui nous ont été distribuées à tous, en nous engageant dans la carrière de la vie; voilà le germe fécond de toutes les espérances, et l'espérance est un à-compte sur tous les biens.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelles preuves que c'est la confiance dans ses moyens qui attache l'Homme à l'existence.

Sans cette force inhérente à notre être, sans ce point d'appui que tout homme a sur lui-même, que serait-ce que la sensibilité? que serait-ce que la vie? que serait-ce qu'une pensée toujours sans influence, un vœu toujours sans effet? que serait-ce qu'un être desirant, un être nécessiteux, et en même temps intelligent, qui n'appercevrait en soi aucune manière, aucun espoir, aucune possibilité de contribuer, par ses propres moyens, à se satisfaire en quoi que ce soit; et qui se verrait lancé dans la carrière effrayante de l'existence, comme un aéronaute à travers les nues, sans moyen de direction? Essayons de nous en faire une idée,

et demandons à notre imagination de nous représenter, s'il lui est possible, un être à son choix, doué d'une sensibilité pareille en tout à la nôtre, avec une pareille mesure d'intelligence, qui soit susceptible des mêmes affections, capable des mêmes idées, mais en même temps condamné à une paralysie absolue; figurons nous-la, cette ame sensible et pensante, comprimée, par exemple, sous l'écorce d'un arbre, à qui tout mouvement volontaire, toute manifestation de ses affections intérieures, toute action sur le corps qui la renferme, toute influence sur les objets qui l'environnent, tout effort quelconque, tout essai même sont supposés interdits par les lois coërcitives du règne végétal.... Le voilà présent à ma pensée, cet arbre, ou plutôt cet homme! car, suivant l'expression d'un écrivain regrettable, un cœur palpite sous son écorce. Il sent donc, cet arbre, il pense, il comprend, il réfléchit, il désire comme nous le plaisir, il hait comme nous la douleur, il craint comme nous le danger; il peut, ainsi que nous, se rendre compte à lui-même de ce desir, de cette crainte, de cette

aversion : mais ici la ressemblance s'arrête, l'arbre pensant en demeure là, et son invincible immoblilité s'oppose à tout le reste. Il ne cherchera point, il ne tentera point de chercher ce qu'il souhaite, ni d'éviter ce qu'il redoute; il connaît sa loi, il sait qu'il n'a aucun droit sur lui. Le malheureux ! il ne peut ni se commander, ni s'obéir; et l'esclavage le rend, ainsi que tous les esclaves, étranger à son destin. Peut-être qu'il trouverait, à quelque distance du point fatal où la nature l'enchaine, une exposition plus riante, un air plus salubre, une terre plus végétale, où des principes mieux combinés, seconderaient plus efficacement sa force expansive, où des sucs plus analogues se mêleraient à sa sève; où des exhalaisons plus saines, où de plus abondantes rosées raffraichiraient ses feuilles, enfleraient ses boutons, épanouiraient ses fleurs, coloreraient ses fruits, et prépareraient, dans ses graines, le phénomène de sa reproduction. Peut-être est-il averti qu'il existe, dans ce lieu desiré, un être de son espèce, un arbre ami, dont les fleurs n'attendent que l'approche des

siennes pour les féconder, ou pour en être fécondées. Peut-être que de cet hymen végétal naîtrait bientôt une famille de nouveaux plans, qui, croissant autour de lui, cacheraient un jour son écorce ridée sous l'ombre de leur jeune feuillage. Ah ! pourquoi toute action lui est-elle refusée ? pourquoi la terre jalouse retient-elle ses racines ? pourquoi faut-il que ses rameaux attendent que le vent les agite ? pourquoi ses vœux n'ont-ils point la force des vents ? il serait si heureux dans cette autre place ! que ne ne peut-il s'y élancer avec son desir ? que ne peut-il seulement tenter un mouvement qui l'en approche, seulement y tourner une de ses branches ?...il espérerait du moins.....! Au lieu d'une destinée si douce, il reste en butte aux rigueurs du froid, aux ardeurs du midi, aux brouillards malfaisans du matin, aux fureurs des vents, à la voracité des insectes, à tous les fléaux qui le désespèrent ; mais c'est peu de tant de tourmens ; et les attaques redoublées des bestiaux contre sa tige, et les feux que les pasteurs allument à son pied, et la pétulance du passant qui brise ses

branches pour lui ravir ses fruits, et la serpe du jardinier, et la hache du bucheron, sont autant de dangers qu'il pressent, qu'il redoute; qui viennent à lui, sans qu'il puisse y opposer seulement, comme la sensitive, la contraction d'une de ses feuilles. Il a des sens, et il n'en a point l'usage; il a des affections, et son sort est confié à des êtres qui n'en sont point affectés; il sent qu'il est au pouvoir de tout, et qu'il ne peut rien; que tout agit sur lui, excepté lui; en un mot, il vit pour sentir qu'il est mort. Concevra-t-on jamais l'idée d'une plus grande misère? et, quoiqu'à trop peu de chose près, ce soit là notre condition, convenons pourtant que cette action, quelque foible, quelqu'insuffisante qu'elle soit, qu'il nous est permis d'exercer, à notre gré, sur nous même, donne à notre existence un tout autre aspect. Il est du moins consolant pour l'homme, d'appercevoir, au-dedans de lui, et des moyens pour ce qu'il desire, et des défenses contre ce qu'il craint. Il n'ignorera pas long-temps, il est vrai, que l'existence offre, à tout être qui peut s'en appercevoir, un mélange inquiétant de

biens et de maux; mais ces biens et ces maux, il s'en rapporte à sa raison pour en faire le triage. Ce n'est point ici la plante inactive qui attend, dans son impuissance, tout ce qui doit la favoriser ou la contrarier; ce n'est point le dénuement absolu de l'aéronaute, abandonné aux caprices des impétueux courans de l'atmosphère: non, c'est un voyageur muni, que dis-je? armé pour sa route. Il est vrai que le pays est inconnu, le chemin difficile, le voyage dangereux, la nuit épaisse, le ciel menaçant; notre avanturier rencontrera des obstacles, des pièges, des ennemis: mais...quoi! n'aura-t-il pas le jugement pour l'avertir, la force pour le défendre, l'audace pour le seconder, la prudence pour le garantir? Ce qu'il ne pourra franchir, il le tournera; dans les pas difficiles, il ne manquera pas de soutiens; que l'orage survienne, il trouvera des abris; si les chemins se croisent, la réflexion choisira; la nature, le hasard, le temps, l'usage, tout, jusqu'à ses erreurs, lui donneront sans cesse de nouvelles leçons; dans les ténèbres de son premier matin, il sera guidé par des êtres supérieurs, qu'un charme invin-

cible attache à sa conservation. Si ceux-là, contre tout espoir, lui manquaient, il s'en présenterait d'autres ; la faiblesse est un talisman qui opère sur les ames sensibles, et l'enfance invite tous les cœurs à la paternité. Les premières années une fois passées, le jour de l'expérience commence à poindre, il augmente par degré, et la carrière de la vie s'éclaircit à chaque pas. C'est beaucoup, sans-doute, pour la sécurité; mais n'est-ce pas aussi quelque chose pour l'orgueil, que le droit de penser que, tous foibles que nous sommes, nous avons néanmoins quelque part à la régie du monde, et que nos desirs, nos caprices même, ne sont pas absolument pour rien dans les raisons des choses? Nous savons très-bien, cependant, que ces choses s'arrangent presque toujours contre notre envie, et que nos efforts sont comptés pour bien peu dans la somme des forces motrices de l'univers : mais, enfin, il nous est permis de croire que nos efforts ne sont pas tout-à-fait nuls, et nous sentons que c'est toujours nous qui en disposons. C'en est assez pour motiver notre accep-

tation continuelle, et nous souscrivons implicitement aux arrêts du sort, comme à ceux d'un conseil où nous aurions notre voix.

Ce n'est donc point par une dépendance passive, mais par un concours actif et volontaire, que tout être sensible entre dans le système de l'harmonie générale. S'il éprouvait une contrainte continuelle, toute sa force ne suffirait pas à sa peine, et l'harmonie n'existerait point pour lui; il y participe en raison de ce qu'il y contribue. Vainement la main de la nature épuiserait-elle sur lui tous ses bienfaits; s'il ne peut se flatter de conduire, jusqu'à un certain point, cette main avec la sienne, il n'y prendra point de confiance, et s'il ne prend point de confiance, il ne donnera point de consentement.

CHAPITRE XXIX.

Objection contre le systême du consentement de l'Homme à sa destinée.

Ici s'élève une objection, et qu'elle est effrayante au premier abord! c'est le monde entier qui la présente, c'est le monde entier qui la fait, cette objection. Pas un cri, pas une larme, pas une plainte, pas un soupir, pas un desir, même, qui ne soit un argument triomphant contre cette harmonie, dont on voudrait étendre les douces lois jusqu'aux moindres parties, aux plus imperceptibles détails de ce tumultueux univers. Eh! quoi! s'écriera plus d'un philosophe en courroux, quand le malheur, comme un astre ennemi, plane sur tous les êtres sensibles, vous parlez d'harmonie! Quand la crainte, le besoin, l'inquiétude, la douleur,

prévalent sur toutes les sensations et sur toutes les pensées, vous parlez d'harmonie ! Quand l'ignorance, l'erreur, la violence, la contrainte, la faiblesse, la peur, sont partout les compagnes de la vie et les ministres de la mort, vous parlez d'harmonie ! Quand le plaisir, cette distraction frivole, et pourtant unique, est si rare, si vide, si troublé, si fugitif, si prompt à se changer en son contraire ; quand les maux de tout genre, suivant la belle expression d'Hésiode, voltigent invisibles autour de l'homme sans défense, vous parlez d'harmonie ! Mais ne voyez-vous pas que, parmi tout ce qui jouit du prétendu bienfait de la nature, la conservation des uns n'est fondée que sur la destruction des autres? Ne voyez-vous pas que, dans toutes les classes des habitans du globe, chaque instant de la durée est marqué par des millions de victimes expirantes? Ne voyez-vous pas que l'existence de tout ce qui respire n'est qu'une souffrance plus ou moins prolongée, plus ou moins insupportable, et que la vie n'est qu'une maladie mortelle? et, encore une fois, vous osez parler d'harmonie ! Néanmoins,

le tableau que nous vous montrons n'est encore qu'une faible esquisse : entrez dans les détails ; voyez combien de fléaux infestent notre passagère demeure! Au lieu d'accord, au lieu d'harmonie, c'est un commerce d'horreurs et de tourmens. Les airs sont peuplés de vautours et de colombes ; les mers, de requins et de dorades ; la terre, de tigres et de gazelles. Tout est opprimé, s'il n'opprime ; mais rien n'est heureux : les animaux dévorans, dévorés eux-mêmes d'une faim insatiable, succombent en poursuivant les animaux timides, pour qui exister c'est craindre ou fuir, respirer, c'est éprouver plus ou moins l'angoisse ou la fureur : une fièvre incurable agite le monde entier ; les forts en ressentent l'ardeur, et les foibles le frisson ; et encore la destinée des animaux n'offre-t-elle qu'une bien imparfaite image de la misère humaine. L'animal souffre par la sensation, l'homme souffre par la prévision, il souffre par la mémoire ; l'animal connaît la douleur du corps, l'homme connaît la douleur du cœur ; l'homme, en étendant son esprit, a étendu sa peine ; il

s'est appris lui-même à mieux peser son fardeau, sans apprendre à le mieux supporter. La brute est patiente par ignorance; mais ce que l'homme sait, ajoute à ce qu'il souffre; il s'est fait à lui-même je ne sais quel roman, je ne sais quel fantôme de bonheur, auquel il compare toujours sa condition, pour en être toujours plus attristé. Exposé comme tous les animaux, à tous les fléaux destructeurs, il en connaît encore qui ne sont que pour lui; ce que, dans les bois, chaque espèce éprouve d'une espèce ennemie, l'homme l'éprouve de l'homme, et la société la plus civilisée cache plus d'horreurs que les forêts. C'est là que le mauvais principe règne sans partage; c'est là que la faiblesse a tout à craindre de la force, qui, à son tour, craint tout de la ruse; c'est là que les plus tristes passions, comme autant de furies infatigables, semblent envier, et à ceux qu'elles animent, et à ceux qu'elles terrassent, un moment de repos. Guerre ouverte ou cachée, mais éternelle: la fourbe, la haine, l'envie, la calomnie, ne quittent point cette arène odieuse;

crime, vertu, rien n'est tranquille; et lorsque celle-ci gémit de ce qu'il n'y a point assez de bien dans le monde, l'autre rugit de n'y point faire assez de mal; enfin, quand les vices des hommes ne seraient pas d'un si grand poids dans la trompeuse balance de leurs destinées, un simple coup-d'œil sur tous les âges, sur tous les états, sur toutes les situations, suffirait pour faire évanouir ce beau rêve du consentement général. Depuis l'enfant qui vagit, jusqu'au vieillard qui achève de mourir; depuis le philosophe qui pèse les mondes, jusqu'au sauvage qui déchire sa proie; depuis Agamemnon jusqu'à Irus, vous n'entendrez que plaintes, vous ne verrez que peines. Tout languit, tout pâtit, tout souffre, tout craint, tout desire, tout s'inquiète : voilà la vie. Pas un enfant de la terre, pas un seul, qui soit comme il voudrait être; vous les voyez, aucun n'est content; et, où il n'y a point de contentement, il n'y a point de consentement.

CHAPITRE XXX.

Réponse à l'objection tirée du malheur des êtres sensibles.

PRESQUE tous ceux qui ont essayé d'atténuer la force de ces difficultés, n'ont point été entendus; et peut-être ont-ils fini par perdre, auprès d'eux-mêmes, tous les frais de leur éloquence. L'esprit peut opposer des raisonnemens à des raisonnemens; mais, que répondre à des argumens qui s'élèvent incessamment du fond du cœur, et comment réfuter ce qu'on sent? N'abandonnons pourtant point l'entreprise, et tâchons d'examiner, de sang-froid, si des êtres souffrants, si même la souffrance de tous les êtres, prouvent invinciblement qu'il n'existe point d'accord entre toutes les parties du grand tout; ou, en des

termes plus simples, si parce que la douleur existe l'harmonie n'existe point.

Les hommes sont accoutumés, de tous temps, à regarder le plaisir et la douleur comme deux natures contraires. On raisonne, en cela, d'après le sentiment; mais le sentiment mérite t-il pleinement notre confiance? En les examinant de plus près, ces deux objets, qui composent à eux seuls toute notre destinée, on finirait peut-être par trouver, comme nous l'avons indiqué plus haut, que le plaisir et la douleur sont une seule et même nature; que toute la différence est dans les doses, suivant l'organisation et la disposition de l'être sensible qui en est affecté, en sorte qu'il pourrait seulement rester en question si le plaisir est une moindre douleur, ou la douleur un moindre plaisir, comme on peut demander si la chaleur est un moindre froid, ou le froid une moindre chaleur. Tout ce qui éveille en nous le desir d'un état plus doux, pourrait sembler aux uns de la douleur; tout ce qui procure un degré quelconque de satisfaction momentanée, pourrait être reçu par d'autres comme un plaisir. Ainsi, la pression d'une feuille de rose, repliée

par hasard sous les membres délicats d'un Sibarite, lui paraît une douleur, tandis que le grand Socrate éprouve un sentiment de volupté au simple desserrement de la chaîne qui l'avait meurtri. Or, si un moindre plaisir devient une douleur, et si une moindre douleur devient un plaisir, il en résulte que ces deux prétendus contraires se confondent dans une même nature, et ne sont plus distingués que par la différence des intensités.

Maintenant, tout est-il plaisir, ou tout est-il douleur? La plus forte douleur n'est-elle que le moindre plaisir, ou le plaisir le plus vif n'est-il que la douleur la plus légère? question plus attrayante, en apparence, qu'intéressante en effet! Elle pourrait devenir la matière de beaucoup de volumes; mais à quoi serviraient-ils? il en serait comme de certains sols où l'on creuserait pendant des siècles sans jamais trouver l'eau. Quoiqu'il en soit, nous ne craignons pas ici de prononcer en faveur de la mère des hommes et des choses, qui ne peut pas nous avoir donné à tous la douleur pour unique patrimoine. J'aime mieux

croire, et tout nous l'atteste, qu'elle n'a voulu, qu'elle n'a pu nous offrir à tous que du plaisir, à la vérité dans une dose infiniment moindre que chacun ne la voudrait; mais enfin, du plaisir, et assez pour qu'aucune personne raisonnable ne renonce à sa part.

Rapportons-nous-en, sur ce point, à la plus commune, la plus continue, et en même temps la plus convaincante des expériences, la vie. C'est encore un mystère que la vie, ce présent toujours inattendu pour qui la reçoit; cette possession si chère, mais si calomniée par qui en jouit; cette succession non interrompue de plaisirs et de douleurs, où il n'y a pas un plaisir qui semble suffire à nos desirs, pas une douleur qui ne semble excéder nos facultés; tissu de variétés sans nombre, toujours trop imparfait à notre jugement, toujours trop grossier pour notre délicatesse, et dont, néanmoins, nous cherchons de tous nos efforts à étendre la trame. Interrogeons la nature, à qui nous la devons cette vie; demandons-lui si c'est un bien, si c'est un mal qu'elle a cru nous envoyer. Mais la nature ne

pourrait-elle pas répondre : homme ingrat et stupide ! si la vie est un mal, tu dois, à tout prix, t'en délivrer, et tu sens que tu le peux ; si au contraire tu ne t'occupes, malgré tes plaintes, que de la conserver à tout prix, c'est un bien; et quand tu feins d'en douter, tu ne la mérites pas. Mais cette vie misérable, diront quelques atrabilaires, nous n'y sommes attachés que par l'horreur de la mort; et cette mort ne nous effraye que par le cortège de douleurs dont elle se montre environnée. La vie est une prison où tous, tant que nous sommes, nous nous sentons retenus par des chaînes hérissées de pointes; et hors de la prison est un précipice. Quel état que celui où l'on n'est contenu que par la menace ! Examinez les choses avec plus de sang-froid, répondrons-nous à ces violens accusateurs de la nature, vous verrez que cet effroyable cortège de douleurs n'appartient pas à la mort, mais bien à la vie, et qu'il ne vous empêche pas de l'aimer : la mort, au contraire, vous délivrerait de vos craintes, et néanmoins vous la craignez. Ces chaînes poignantes, il ne tient d'ordinaire qu'à vous de

les rompre ; mais loin de-là vous vous attristez même de ce qu'elles s'usent. Au fond de ce que vous appelez un précipice, est un lit qui vous attend, et où l'on ne connaît point l'insomnie ; mais pour vous, l'heure du repos n'arrive jamais assez tard : ce n'est donc point forcément, mais bien volontairement que vous tenez à la vie. En effet, notre sort est dans nos mains : la nature a pu nous donner la vie sans notre participation, mais elle nous la conserve par nos soins ; elle ne nous force pas à la garder; et, depuis que nous nous connaissons nous-mêmes, notre vie ne dure qu'en vertu d'une acceptation continuelle : or, cette acceptation est un consentement; et ce consentement, un accord dans la grande harmonie. Il est trop vrai, néanmoins, que cet accord est aussi loin d'être parfait, que l'homme est loin du parfait bonheur; mais si cette combinaison, si difficile et si desirée, si cet état imaginaire, invoqué par tous les vœux des êtres sensibles, existait une fois pour quelques-uns d'entre eux, combien peu durerait-il ? Comment, dans cette succession de changemens, dans

cette variation de combinaisons, dans cette métamorphose continuelle de ce qui fut en ce qui est, de ce qui est en ce qui sera, comment supposer un état qui dure? et s'il n'en est point de durable, comment remplacer le meilleur de tous par un aussi bon?

CHAPITRE XXXI.

Peut-il exister un bonheur parfait?

Le parfait bonheur serait un état dont un être sensible serait parfaitement content. Si l'ame éprouve un regret, si elle forme un desir, si elle s'aperçoit d'une gêne, si elle conçoit une inquiétude, il n'y a point de parfait bonheur; si la mémoire peut retracer mieux, si l'imagination peut se figurer mieux que ce qu'on éprouve, il n'y a point de parfait bonheur; si tous les momens de l'existence n'étaient point également délicieux, il n'y aurait point de parfait bonheur. Maintenant, sans nous perdre en vaines suppositions, considérons l'homme tel qu'il est, et appliquons-lui cette première théorie du parfait bonheur. L'homme naît, il croît, il décline, il finit. Tout change inces-

samment autour de lui; et quand rien ne changerait au dehors, il n'en changerait pas moins au-dedans ; telle est la nature, et c'est à cette nature qu'il faut accommoder son bonheur, comme il faut ajuster son vêtement à sa taille. Il semble donc que ce qui lui conviendrait le mieux, ce serait de pouvoir toujours satisfaire à son desir; mais la seule idée du desir exclut celle du parfait bonheur. Rien ne doit manquer au bonheur; il manque au contraire nécessairement quelque chose au desir; sans quoi, ce ne serait pas le desir. Cependant, s'il se pouvait que l'homme ne desirât point, en serait-il plus heureux? J'en doute. Il n'aimerait point, car aimer c'est desirer; et non seulement il n'aimerait point, comme il est si triste de ne pas aimer, mais même il n'aimerait rien. Il mangerait sans faim, il boirait sans soif; et, faute de privations, il ne connaîtrait point de jouissances : certes, ce n'est point là le bonheur. Supposons-le, pourtant, au milieu de toutes les sortes de plaisirs, et dans une ivresse perpétuelle de tout ce qui peut charmer ses sens et son esprit; encore lui faudra-t-il des inter-

valles de relâche; et quand vous feriez couler pour lui un torrent de délice, il ne saurait *la* boire d'une haleine. Nous savons tous, d'ailleurs, que plus le plaisir est vif, moins il est durable, et que nos sens ni notre ame ne pourraient supporter une longue extase. Si donc c'est-là ce qu'on entend par le parfait bonheur, il faut devenir autre chose qu'un homme pour le goûter, et c'est à quoi l'homme ne consentira point. Ce n'est pas une autre nature qu'il demande, c'est un autre état. Mais je veux bien encore admettre qu'il soit doué de facultés à l'épreuve d'une extase continue; n'est-il pas homme? n'est-il pas mortel? n'est-il pas raisonnable? ne prévoit-il pas sa fin, et, par conséquent, celle de son bonheur? Or, plus le bonheur serait grand, plus cette pensée serait triste, et plus elle mêlerait d'absinthe à l'ambroisie. Proposerez-vous à l'arbitre des destinées, de lui ôter cette funeste prévision? mais vous proposeriez d'en faire un imbécille; et c'est encore à quoi l'homme sage, ou même insensé, ne souscrira jamais, car, ni la raison, ni la folie, ne sont tentées d'abdiquer. Il faut

en conclure qu'un bonheur parfait, dans toute l'étendue du terme, est absolument incompatible avec notre nature, et même avec nos desirs. Il deviendrait pour notre ame ce que serait, pour nos poulmons, un air vital parfaitement épuré, qui dès-lors n'est plus respirable.

Revenons, cependant, sur un sujet qu'il est si difficile de perdre de vue; cherchons de nouveau à rassembler, par la pensée, tous les élémens de ce qu'on nomme bonheur, et voyons ce qui en résultera.

Vous cherchez à réaliser l'idée d'un homme parfaitement heureux; soit. Dites à présent où vous placez le parfait bonheur ; est-ce dans la sensibilité, ou dans l'apathie? Certes, ce n'est point dans l'apathie, car la première condition pour être heureux, c'est de le sentir. C'est donc dans la sensibilité ; et qui plus est, pour que le parfait bonheur soit parfaitement senti, la sensibilité doit être portée dans tous les sens au plus haut degré d'exaltation dont elle soit susceptible. Il convient donc que celui que vous vous proposez d'élever, en idée, à

ce dernier période de la félicité, soit organisé de manière à correspondre aux vues que vous avez sur lui ; il faut qu'il surpasse tous les autres hommes par la finesse, la justesse, la vivacité, j'oserais presque dire la sagacité de ses perceptions ; il faut que de tous les yeux possibles, les siens soient les plus perçans, les plus clairvoyans, les plus propres à se laisser charmer par les beautés de l'ensemble et des détails, les plus attentifs à la correction, à l'élégance, à la grace des formes, ainsi qu'à la pureté, à l'éclat et à l'accord des couleurs ; il faut que son oreille soit insatiable des douceurs de l'harmonie musicale et poétique ; il faut que cette supérioté de goût se fasse remarquer dans le système complet de ses sensations, et s'étende à plus forte raison sur tout ce qui tient aux voluptés de l'intelligence, ensorte qu'aucun autre mortel n'égale votre prédestiné dans le sentiment exquis de tout ce qui est beau et bon ; car s'il n'était pas le premier des connaisseurs, et le plus infaillible des juges en tout genre, il ne discernerait point assez,

et par conséquent il ne savourerait qu'imparfaitement toute la félicité que vous lui préparez. Joignez maintenant à ces premières données les circonstances, les hasards même qui favoriseront le mieux votre projet; n'épargnez rien, mettez pour lui la fortune et la nature à contribution; supposez-le riche de tous leurs dons, et coulant des jours tranquilles sous le ciel le plus ami de l'homme, dans des contrées où la campagne offre un printemps perpétuel, et les villes, une variété constante d'amusemens et de plaisirs; enchérissez sur le vallon de Tempé, sur les bords du Taigette, sur Athènes, sur Sibaris; qu'il y vive à l'abri de toutes les contradictions, de toutes les craintes, de tous les troubles domestiques et politiques, entouré de la société la plus aimable, la plus choisie, où tout sera beauté pour ses yeux, mélodie pour son oreille, parfum pour son odorat, délices pour son goût, agrémens pour son esprit; que tout ce que la nature peut offrir de plus ravissant, se joigne à tout ce que l'art peut enfanter de plus merveilleux pour exciter en lui les plus

douces émotions; enfin, que tous les objets divers qui s'offrent à sa pensée ou à ses sens, rivalisent en quelque sorte de charme, et semblent se disputer ses préférences.....; eh, bien! vous le dirai-je? pour fruit de tant de méditations, de complaisances, de soins, de recherches, vous avez réussi peut-être à faire le plus malheureux des mortels; vous l'avez pétri à plaisir, mais il fallait aussi pétrir le monde entier à l'avenant. Tout ce qui exciterait l'enthousiasme du reste des hommes, ne sera pas même soutenable pour le vôtre. Tout ce qui, en fait de graces, de charmes, d'esprit, de force, de grandeur, d'élévation, passerait le plus la mesure commune, aurait peine à trouver grace devant lui, tandis que le plus imperceptible défaut va lui paraître monstrueux. Où trouver un ami pour un tel homme? où trouver une compagne, où trouver un amusement, où trouver un plaisir? Les conversations les plus aimables, les plus sublimes compositions, les traits les plus ingénieux, tous les chefs-d'œuvre dont l'esprit et les talens peuvent le plus se glorifier,

n'auront plus rien qui l'intéresse. Il porte en tout une mesure à laquelle rien ne s'arrange. A quoi daignera-t-il accorder une attention même passagère, à moins que ce ne soit pour s'amuser des efforts impuissans du talent, de l'esprit et du génie, comme l'on rit un moment des gambades d'un singe, des phrases d'un perroquet, et du bégaiement d'un enfant. Non, toutes les fleurs que vous avez semées sur sa route, se fanent à ses yeux; sa perfection même trouve un supplice dans le besoin de la perfection, et le dégoût reste assis à ses côtés au banquet de la vie.

Direz-vous que c'est assez, pour votre phénix, des témoignages à chaque instant renouvelés de l'admiration universelle? mais ce phénix est néanmoins un homme, et les dieux seuls vivent d'encens. Direz-vous qu'il pourra du moins se glorifier à juste titre, d'une prodigieuse supériorité, sur ses soi-disant semblables; et que tant et tant d'avantages, toujours présens à sa pensée, compenseront de reste le léger inconvénient de l'infériorité qu'il voit dans tout ce qui l'entoure? On dit,

en effet, que l'orgueil a ses jouissances; mais voyez pour qui. Vous direz peut-être qu'il aura le droit de se moquer de tout; mais s'il en a vraiment le droit, je doute qu'il y trouve du plaisir; et puis le plaisir de se moquer, est sot ou méchant; il ne peut donc pas entrer en ligne de compte pour le bonheur. Et quand même le sentiment continu de la supériorité pourrait exister dans le cœur d'un homme sans y être accompagné de mépris pour les inférieurs, il aurait peut-être encore quelque chose de triste que j'entrevois, mais que de si loin je ne saurais définir. Ce qu'il y a de certain, c'est que plus on est élevé, soit au propre, soit au figuré, plus on est isolé, et que tous les sommets sont froids.

Remercions donc la nature de ne pas écouter, quand elle en aurait le loisir, tant de vœux extravagans que nous formons quelquefois dans l'essor de nos pensées pour un prétendu parfait bonheur auquel nous ne résisterions pas plus que Semelé à la vue de Jupiter dans toute sa gloire.

Remercions-la, puisqu'il devait y avoir tant

d'imperfection dans l'univers, de nous avoir produits nous-mêmes assez imparfaits pour n'en être point trop offensés.

Remercions-la de nous avoir donné des organes assez peu délicats, pour trouver quelques plaisirs où des êtres d'un ordre supérieur au nôtre, ne trouveraient que des dégoûts.

Remercions-la d'avoir couvert notre vue intérieure d'un voile assez tranparent pour nous laisser démêler ce qu'il nous importe le plus de connaître, assez épais pour nous cacher le danger de notre marche, les bornes de notre horizon, et le terme de notre route.

Remercions-la de nous avoir faits tous à peu près les uns comme les autres, afin qu'il n'y eût jamais trop loin d'un homme à un homme.

Remercions-la de ce que nous pouvons nous communiquer entre nous la pensée, la joie, la consolation, les secours mutuels, et tout ce qui peut alléger le fardeau imposé à chacun.

Remercions-la surtout, d'avoir ouvert notre cœur à toutes les émotions douces, à toutes les affections tendres; à la compassion, à

l'indulgence, à la bienveillance, à l'amour, à l'amitié. Voilà le bonheur qui nous convient; il se présente à notre esprit comme dépendant presque en entier de nous, et n'en a que plus de charme pour des êtres jaloux d'influer sur leur destinée ; nous avons tous droit d'y prétendre, même en laissant les choses comme elles sont, et l'homme comme il est : il doit donc nous suffire, et c'est encore une jouissance de plus que de s'en contenter.

En effet, si l'on ne s'éloigne pas trop du réel, de peur de s'approcher trop de l'impossible, on verra que presque tout le bonheur dont nous sommes susceptibles, se réduit à celui dont nous sommes capables. Il consiste, non dans l'accord des choses avec l'homme, ce qui nous mettrait au pouvoir du hasard, le pire des maîtres; mais dans celui de l'homme avec les choses, et surtout avec lui-même. Le bonheur est dans la paix des passions, soit qu'elles soient modérées, soit qu'elles soient subjuguées; nous n'osons pas ajouter, soit qu'elles soient satisfaites, car celui qui entreprendrait de les satisfaire, reconnaîtrait, hélas !

trop tôt, qu'elles demandent plus à l'homme qu'il ne peut donner. Enfin, tout bien examiné, bien comparé, bien discuté, on trouvera que le bonheur n'est autre chose qu'une harmonie, car c'est la mère de tout bien. Il est l'harmonie de l'homme avec la nature, avec la société, avec la fortune, avec le destin; harmonie délicieuse en elle-même, mais plus difficile à soutenir au degré de perfection dont elle est susceptible à mesure que nos rapports sont plus multipliés; semblable à certains instrumens qui tiennent d'autant moins l'accord, qu'ils ont plus de cordes. A qui faut il nous en prendre? est-ce à la nature, est-ce à la société? La nature, il est vrai, nous avait donné des desirs (dangereux présent!); mais si nous l'avions suivie, elle se serait à peu près chargée d'y satisfaire. Ces desirs auraient été simples, innocens, fondés en raison suffisante, faciles à concilier entre eux, et à contenir dans les étroites limites du nécessaire, du réel et du possible. La société les a changés en passions; elle a fait ce qu'il fallait pour les exalter, les aiguiser, les irriter, les désordonner; elle les

a fortifiés de toutes les illusions de l'imagination séduite, et de tous les sophismes de la raison avilie. Notre sensibilité, dans le principe, était une chaleur vitale qui devait tenir nos facultés au degré d'activité nécessaire pour jouir de l'existence, et pour en faire, en quelque sorte, un plaisir continu; elle s'est changée en une ardeur fébrile qui consume l'homme au lieu de le soutenir, qui maîtrise la raison même, qui offusque la pensée, et qui met des fantômes à la place des réalités. Encore une fois, le parfait bonheur nous est refusé à tous tant que nous sommes; mais ce sera toujours le plus sage d'entre nous qui sera le plus heureux.

CHAPITRE XXXII.

L'homme a toujours une mesure de bonheur qui suffit.

Nous avons essayé de démontrer que l'homme, en le supposant même placé dans les circonstances les plus favorables, uniquement parce qu'il est homme, ne saurait jamais atteindre à un bonheur parfait. Essayons de lui prouver maintenant, pour sa consolation, qu'il n'atteindra pas non plus le dernier degré du malheur. Si notre foiblesse s'oppose à l'un, elle nous défend en même temps de l'autre: ce sont deux sources où l'on ne saurait puiser au-delà de ce que le vase peut contenir; et ceci se rattache encore à l'idée de l'harmonie universelle, que je me représente comme l'amour maternel de la nature pour tous les êtres qu'elle

a produits, et particulièrement pour les êtres qu'elle a voulu douer de sentiment. Je la vois, cette dispensatrice bienveillante, faisant d'avance les parts, nous distribuant à tous un peu plus, un peu moins de biens, nous mesurant à tous une latitude apparente, dans laquelle nous nous plaisons à exercer nos volontés diverses, et nous interdisant, souvent à notre insu, de passer les bornes où il lui a plu de les renfermer. La vraie manière de nous expliquer à nous-même ce triomphe inaperçu de la nature, c'est toujours par la comparaison de l'harmonie universelle avec l'harmonie musicale, qui seule peut en donner quelque idée, puisqu'elle en est une émanation, et comme un écho. Eh, bien! dans cette harmonie, dissonnance n'est point discordance; l'une varie les accords, l'autre rompt tout accord. C'est sous ce point de vue qu'il est à propos de considérer tout ce qui semble s'opposer à la perfection de l'accord entre l'homme et le monde. Il faut se souvenir que cette harmonie universelle, cette conception digne de la divinité, aussi parfaite sans doute dans la somme

totale de ses rapports, que la théorie peut nous la présenter, n'est pourtant que la symphonie qui doit résulter d'une quantité innombrable de musiciens et d'instrumens tous imparfaits; car, enfin, et ces musiciens et ces instrumens sont des êtres finis, et l'imperfection devient leur attribut nécessaire; mais ces imperfections, à leur tour, donnent lieu à mille variétés qui surprennent ceux même qui les produisent; et ces variétés, admises dans l'harmonie universelle, y introduisent la dissonnance, qui, sans fausser absolument les accords, ne cesse de les diversifier. Ajoutez à cela, que le majestueux concert du monde n'est point pour tel ou tel individu; aucun de nous n'est le roi de la fête: il suffit à la grande ordonnatrice, que chacun se sente intéressé à y faire sa partie de son mieux: d'ordinaire, l'insensé joue plus qu'il n'écoute, et le sage écoute plus qu'il ne joue; mais n'importe, chacun, en suivant son goût ou sa pensée, ne fait que suivre sa partition. Ainsi donc, si personne d'entre nous ne jouit autant qu'il le desirerait, si même beaucoup d'entre nous croient souffrir au-delà de leurs

forces, qu'on ne pense point, pour cela, que tout accord soit détruit. Cette contrariété passagère suppose seulement, dans qui l'éprouve, la notion, et par conséquent le desir d'un accord plus parfait, auquel tous les êtres sensibles ne cessent de tendre, par là même qu'ils sont sensibles. Le sentiment pénible de cette contrariété se borne donc à une dissonnance qui varie l'harmonie, qui la suspend, mais qui ne la rompt point, et qui, peut-être même, sans que nous nous en doutions, y ajoute une beauté. La seule discordance pourrait la rompre; mais la nature y a pourvu, et cette discordance ne saurait être aperçue par aucun être doué de sentiment : la mort la prévient, en faisant cesser à l'instant toute relation sentie entre cet être et la nature; la corde casse avant de rendre un faux ton : et c'est ainsi que la mort, devenue souvent, pour l'être souffrant, un bienfait, un besoin, quelquefois même un dernier acte de sa volonté, termine pour lui la scène, et le retire de la classe des êtres sensibles, pour livrer les élémens qui le composaient, à de nouvelles destinations.

CHAPITRE XXXIII.

Préférence que tout homme donne implicitement à sa condition.

On a pu déduire de ce qui a été dit plus haut, que les volontés humaines sont, ainsi que le reste des choses physiques ou morales, comprises dans le système de l'harmonie universelle. Toutes contrariées qu'on les voit dans leur exécution, ces volontés se sentent libres dans leur exercice, parce que l'harmonie étant en même temps la plus forte et la plus douce des lois, il s'ensuit qu'aucun être sensible ne peut y opposer de résistance ni en éprouver de contrainte : car, s'il y avait résistance, la loi ne serait pas assez forte; s'il y avait contrainte, elle ne serait pas assez douce. L'exemple que nous en avons donné, c'est la vie, qui, heureuse ou malheureuse, n'en tient pas moins, tant qu'elle dure, à la

volonté de la conserver; volonté qui renferme un consentement sous-entendu à toutes les chances de notre destinée: mais ce qui montre évidemment que, pour chacun de nous, ce consentement est volontaire, et qu'on est, en général, mieux ici bas qu'on ne le dit, ou même qu'on ne le croit; c'est que personne ne voudrait abandonner le sentiment de ce qu'il est, pour passer au sentiment intérieur de tout autre homme, en apparence plus heureux. Il n'y a pas d'homme qui ne desire, qui n'envie même quelquefois l'état d'un autre homme. Ah! dit-on souvent, si j'avais la richesse de celui-ci, ou la beauté de celui-là, ou la force d'un tel, ou la santé de tel autre! ainsi du reste. Les rois même, ne sont pas plus exempts de pareils souhaits que les bergers: cependant, s'il était question pour cela de n'être plus soi au-dedans de soi, de perdre la trace de toutes ses idées, de toutes ses affections, de ne plus rien garder de patrimonial, pour ainsi parler, au milieu de ces nouvelles acquisitions, le dernier des hommes ne consentirait pas à faire l'échange de son être avec le premier. On sent

ce qu'on éprouve, on ne sait pas ce qu'on trouverait. Interrogeons là-dessus notre propre nature, et demandons-lui l'explication d'un fait qui semble continuellement démenti par tous nos discours, toutes nos pensées, tous nos vœux.

Chaque homme, d'après la conscience de ses affections et de ses opérations intérieures, est autorisé à croire qu'il existe au-dedans de lui une réunion intime de deux personnes bien distinctes, dont l'une sent et l'autre agit. Ces deux portions de son être ont l'une de l'autre un besoin égal ; sans la seconde, la première ne serait que passive, et la seconde serait oisive sans la première. Sans la force, en effet, la sensibilité n'exercerait aucune influence ; et sans la sensibilité, la force n'aurait point de moteur : or, la vie, à proprement parler, n'est que l'assemblage de ces deux choses. De leur emploi naît l'action, premier symptôme de la vie ; et leur accord inaltérable, ou, pour mieux dire, leur constante sympathie, devient, pour l'être vivant qu'elles constituent, la première base de son bonheur : et, sans nous occuper ici des erreurs ni des crimes

de l'orgueil et de l'égoïsme, qui ne sont que des excès de l'amour personnel porté jusqu'à la démence, on peut avancer que s'aimer soi-même et se le prouver à toute heure, c'est à-la-fois pour l'homme une première loi et un premier plaisir. Il nous est doux d'entrevoir dans notre amour pour nous d'une part, et de l'autre dans notre action sur ce même *nous*, une sauvegarde contre tous les dangers, un soulagement à tous les maux, une assurance de mille jouissances connues de nous seuls, une garantie de mille biens dont nous goûtons les uns, dont nous attendons les autres, avec un projet vague de nous en procurer sans cesse de nouveaux, et de faire de notre existence un long enchaînement de jours heureux; le sort même, qui jusques parmi les plus heureux trouve tant d'accusateurs, ne reçoit, sur ce point, aucun reproche de personne; tout le monde, en ce genre, est content de son associé. On trouverait, si l'on osait se l'avouer, que les choses ne pouvaient pas être mieux arrangées, et que chacun de nous a rencontré précisément celui qu'il aurait choisi.

Quel est en effet le mortel, fût-ce celui de tous à qui la fortune aurait le moins souri; quel est, dis-je, celui à qui, dans le libre essor de ses pensées, il ne semble pas confusément qu'il n'a qu'à vouloir, qu'il y a toujours là comme un génie prêt à recevoir ses ordres, et pour qui ses moindres caprices deviennent des lois? Le pouvoir de ce génie a des bornes, il est vrai, souvent même bien resserrées; mais son zèle n'en a point, et on lui en sait gré : car où trouver quelque chose de comparable aux soins de cet agent bienveillant à qui la nature nous confie, et qu'elle a chargé d'acquitter envers nous la dette volontaire de son amour? quel autre serait aussi bien instruit de nos desirs, de nos fantaisies, de nos goûts, de nos vœux, de nos projets? quel autre serait aussi touché de nos faiblesses, de nos besoins, de nos craintes, de nos erreurs, de nos plus secrettes misères? de quel autre pouvons nous être aussi sûrs qu'il fera pour nous le possible, et qu'il tentera l'impossible? enfin, quel serviteur entendra jamais aussi bien notre ser-

vice ? car l'homme est à la fois son maître et son esclave, mais de tous les maîtres, le plus doux, de tous les esclaves, le plus fidèle; disons mieux, il est la société intime et constante de deux amis; et c'est, en dernière analyse, le charme de l'amitié dont tout homme jouit en éprouvant le sentiment de l'existence. Qu'est-ce qu'un ami, demandait-on à un philosophe ? Un autre moi, répondit-il; mais si un ami est un autre moi, le moi est donc un ami, et quel ami ? le premier que la nature ait donné à chacun, l'ami de tous les âges, l'ami qui aime toujours, l'ami qui sert de modèle à l'amitié même. Voilà celui auquel il faudrait renoncer pour devenir une autre personne; voilà le moi qu'il faudrait changer contre un autre moi ; voilà celui dont il faudrait se séparer, (que dis-je ?) qu'il faudrait immoler pour un inconnu. Est-il un prix, est-il une offre qui puisse nous y déterminer? et pour peu qu'on se fasse une idée de tout ce que renferme le seul mot amitié, qu'est-ce qui pourrait hésiter entre l'ami le plus pauvre et le plus riche bienfaiteur? Or, cette confiance,

cette reconnaissance de l'homme envers lui-même, ce concert imperturbable entre le moi qui sent et le moi qui agit, entre le moi qui délibère et le moi qui exécute ; cette fidelle subordination de l'action à la sensibilité, est un bien inaliénable, dont, à la vérité, l'habitude fait oublier le prix, comme on oublie celui de la santé, et que du moins on estimerait davantage si, comme la santé, on pouvait quelquefois le perdre et le retrouver. Mais ne méprisons pas toutefois cette jouissance primitive, dont toutes les autres jouissances éclosent comme les fleurs de leurs plantes, et qui n'a pour l'homme léger que le défaut de ne le point quitter. J'en appelle à tous tant que nous sommes : il n'est aucun de nous qui, rentrant dans son intérieur et plongeant pour ainsi dire sa pensée au fond de lui-même, n'y découvre au moins quelques faibles traces de ce doux sentiment de l'existence, qu'un grand philosophe de nos jours, M. de Saint-Lambert, dans des poésies aussi légères que profondes, a si bien nommé le plaisir d'être. Or, c'est ce sentiment, dont, si l'on veut, tout

où la sensibilité physique et morale puisse être précipitée.

Je choisis un exemple dont je frémis; et je force, pour ainsi dire, ma pensée, à se reporter, quoiqu'il lui en coûte, vers des horreurs trop long-temps autorisées pour l'honneur, ainsi que pour le repos du genre humain. Je veux parler de la question judiciaire, de ce long et honteux attentat des tribunaux envers la société; invention ténébreuse, née du doute et de la cruauté; exécrable moyen que les magistrats ont emprunté des brigands, pour trouver dans un accusé son propre accusateur, et dont le hideux appareil, et surtout l'usage abominable, proscrit de plusieurs états à la voix d'un homme à jamais cher au monde, continue cependant à souiller des nations qui osent se dire policées. Là, sous le nom de justice, c'est une curiosité féroce, qui, entourée de tout ce qui pourrait deshonorer la plus juste vengeance, et cherchant avidement le crime où il n'est pas, comme où il est, interroge stupidement les muscles au lieu des consciences, au risque

d'être également trompée, ou par la force qui nie, ou par la faiblesse qui avoue; et commence par punir un malheureux de ce qu'il est accusé. Jusqu'à quand souffrirez-vous, qui que vous soyez, peuples grossiers et dénaturés, qu'il reste sur un point du globe que vous habitez, un vestige d'une coutume qui atteste combien vous êtes loin d'être des hommes? Jusqu'à quand souffrirez-vous dans les mains de ce que vous nommez la justice, un fléau qui frappe au gré du soupçon, qui frappe souvent à faux; qui punit toujours trop tôt; qui désespère l'innocent, qui attire la pitié sur le coupable, qui tourne l'indignation vers le juge, et qui transforme Thémis en Euménide. Les poètes nous disent que le soleil s'est caché au repas d'Atrée; mais certes, c'est au moment où un magistrat ennemi fait appliquer un accusé à la question, c'est alors, ou jamais, que doit cesser l'harmonie de l'univers. Examinons cependant, et s'il se peut, d'un œil tranquille, ce qui doit se passer dans l'ame d'un malheureux livré à ces tortures, dont le seul aspect en deviendrait une intolérable pour

qui serait condamné à en être le témoin... ; les bourreaux sont là; les tenailles, les coins, les tourniquets, les charbons, les mêches, les souffres sont là; et ce qu'il y a de plus horrible, les juges sont là..... On amène la victime; je la vois; est-elle innocente ou coupable? on l'ignore jusqu'à présent, et peut-être ne le saura-t-on jamais. Mais innocente ou coupable, elle trouve encore des ressources contre l'excès de son malheur; ressources faibles, il est vrai, mais enfin elle en trouve : chacun des cris de ce malheureux, chaque effort, chaque frémissement, chaque contraction de muscles, chaque contorsion de membre, sont autant de conseils de son instinct, autant d'essais de moins souffrir; et au milieu des tourmens qu'on s'ingénie à lui rendre plus insupportables, il lui semble que s'il essayait de se contenir, il souffrirait encore davantage; il a donc, je ne sais quelle idée confuse, je ne sais quelle terreur machinale de quelque chose de plus affreux. Cependant (et je le tiens de ceux qui ont été jadis condamnés à être les témoins de ces horribles

scènes), la machine s'affaisse, les ressorts secrets de l'irritabilité se détendent ; c'est en vain que les supplices continuent, la douleur s'amortit, la défaillance, l'engourdissement, l'accablement, le sommeil, une léthargie bienfaisante semblent autant de consolateurs envoyés par la nature au secours de l'être qu'elle plaint. L'impassibilité de la victime trompe les bourreaux, et la cruauté s'étonne de perdre son empire sur la sensation.

Est-il vraiment innocent, celui sur qui tant d'horreurs sont exercées ? une surprise, un abasourdissement égal à sa peine, y apportent un contrepoids. La bizarrerie atroce de sa destinée ne cesse d'appeler sa réflexion. Une conjoncture aussi étrange est pour lui un problème, qu'au milieu des tourmens il cherche encore à résoudre ; et ce qu'il pense est autant de retranché de ce qu'il souffre : quelquefois il prend, à ses propres yeux, la dignité du malheur, il se mesure à son infortune, et certes il a droit de se trouver grand ; il se compare, au fond de sa pensée, avec tout ce qui l'entoure, juges, bourreaux, satellites ; et dans sa dé-

tresse, il s'applaudit encore de n'être aucun d'entre eux. Son esprit, que tantôt la douleur égare, et que tantôt elle exalte, se figure les hommes, tous intéressés dans sa cause, prêts à le plaindre s'ils l'entendaient, à le délivrer s'ils le voyaient, à le venger s'ils le connaissaient. Mille sentimens confus, qui ne sont pas de la douleur, peuvent devenir autant de distractions; tantôt l'indignation qui détourne vers l'injustice qu'on éprouve, une partie de l'attention qu'on donnerait toute entière aux maux qu'on ressent; tantôt l'abattement qui diminue la force de souffrir en même temps que le courage de supporter, ou la rage qui brave la souffrance, ou la haine qui la souhaite à ceux qui l'imposent, ou de vagues projets de vengeance qui sourient sombrement à une imagination enflammée....., ou bien encore, ce qui serait plus efficace, et qui n'est pas sans exemple dans les fastes de la vertu suppliciée, la patience qui supporte la douleur, le courage qui la surmonte, l'orgueil qui la méprise, et par-dessus tout l'héroisme qui la pardonne....., voilà déjà quelques secours au fort de cette

horrible crise : ajoutez à cela l'illusion où l'infortuné persiste, que ses prières, ses sanglots, ses gémissemens, ses hurlemens, feront quelqu'impression sur ses bourreaux, et même sur ses juges; trompé qu'il est par la ressemblance qu'il croit encore leur voir avec des hommes.

Voilà pour l'innocent; et fasse le ciel qu'il y en ait peu de soumis à une telle épreuve! Mais le hasard a-t-il voulu que ce fût en effet un coupable; son corps, sans doute, ne souffrira pas moins que celui de l'autre, et son ame n'aura pas les mêmes consolations; mais on a vu chez ces hommes une sorte d'orgueil infernal insulter à la cruauté même, et la férocité le disputer à la souffrance; on a vu ces malheureux au milieu des horreurs auxquelles ils étaient livrés, s'applaudir de celles qu'ils avaient commises, et défier jusqu'à leurs juges de les égaler: quelquefois aussi, une subite lueur d'équité vient éclairer leur ame étonnée; les notions innées du juste et de l'injuste, comme des empreintes effacées depuis le premier âge, reparaissent tout à coup; ils sentent l'horreur du crime dans l'horreur des supplices; indignés contre eux-

mêmes, ils confirment leur arrêt, et trouvent je ne sais quelle satisfaction à devenir leurs propres accusateurs. D'autres, touchés de pensées d'un autre ordre, regardent les douleurs qu'ils endurent comme une expiation qui leur ouvre les portes du ciel; car, sous quelque loi qu'on vive, de tous les points de la terre on voit le ciel, et c'est là surtout que l'imagination de l'homme a placé les plus sûres consolations, et les plus riches dédommagemens; c'est-là que sont en dépôt presque tous les contrepoids des fardeaux de la vie. Il en est pourtant aussi quelques uns sur la terre, et à qui les devons-nous? à l'ami du malheur, à l'espérance. Ne craignez point qu'elle quitte l'homme: non, toujours à ses côtés, prête à le suivre à l'échafaud, si l'échafaud l'attend, elle repose avec lui dans l'obscurité des cachots; et là, elle lui découvre, en quelque sorte, des issues inconnues à ses geoliers, et comme une porte de secours, par où il pourra communiquer avec un monde meilleur, un monde où il aperçoit du moins des fantômes consolans. Cette espérance elle-même n'est aussi, à la vérité, qu'un fan-

tôme; ses dons ne sont que des promesses, ses promesses ordinairement que des mensonges; et peut-être, néanmoins, sont-ce là nos plus vrais biens; elle trompe, mais elle plaît; et ceux qu'elle a mille fois trompés, elle sait les tromper encore, parce qu'elle plaît toujours;.....mais pourquoi l'accuser de tromper? elle se contente d'embellir. Décoratrice ingénieuse de l'avenir, de cette région sans limite, où l'homme habite de préférence, elle tire parti de tout; elle change l'apparence en réalité, la probabilité en certitude, la simple possibilité en probabilité; enfin, elle en vient à persuader à celui qui a besoin d'elle (et qui est-ce qui n'en a pas besoin? que les bornes du possible ne sont pas bien connues, que rien peut-être n'est impossible, et qu'au défaut de force, au défaut de moyens prévus, il reste encore le hasard, ce grand maître en fait de changemens; le hasard, avec qui le bonheur a tout à perdre, et le malheur tout à gagner: car ce ne sont pas tant les motifs d'espérance qui adoucissent la condition de l'homme souffrant, que la faculté d'espérer. Toutes ces consola-

tions ne sont, direz-vous, que des chimères; qu'importe, si elles suffisent, comme l'expérience nous l'atteste? et sont-ils donc bien réels des maux que des chimères peuvent balancer? Voilà comme cette fée, à la fois pauvre et libérale, impuissante et protectrice, remédie à tous les maux qu'elle ne saurait guérir; voilà comme elle nous éloigne de ce que nous souffrons, en nous transportant où nous ne sommes point. Voilà comme attentive à corriger le certain par l'incertain, le présent par le futur, elle ne cesse de nous faire entrevoir de faciles amendemens aux décrets immuables de la nécessité, et voilà comme ses flatteuses insinuations nous font continuellement souscrire aux dures conditions de la vie; enfin, pour faire un dernier emploi des termes de l'art de la musique, dont j'ai osé emprunter mes comparaisons, voilà comme, dans le grand concert des êtres, l'espérance prépare, au besoin, au-dedans du cœur de l'homme, un accord secret qui sauve pour lui les dissonnances, et qui entretient un reste d'harmonie entre le malheureux et l'univers.

CHAPITRE XXXV.

Récapitulation et Conclusion.

Concluons de tout ce que nous avons dit ou entendu de part et d'autre, qu'en fait de liberté l'homme a ce qu'il lui faut, mais non pas tout ce qu'il imagine. Le consentement implicite que nous donnons à notre destinée, n'est point forcé, car nous sentirions la force; il est seulement nécessaire et nous ne sentons pas même qu'il le soit, parce que c'est une nécessité qui engage, et non une nécessité qui contraint. Nous ne nous appercevons point que dans toutes nos déterminations, nous ne cessons d'accomplir cette puissante loi d'harmonie, qui entraîne tout ce qui est mû, qui attire tout ce qui se ment, et qui plie toutes les volontés à leur insu, pour les assortir au reste des causes, afin que le grand plan ne

rencontre point d'obstacle à sa fidèle exécution. Lorsque nous agissons, les raisons qui nous ont décidés sont en nous; mais la cause pour laquelle ce sont ces raisons-là qui nous ont décidé, n'y est pas. Lorsque nous nous interrogeons nous mêmes au sujet de notre Libre Arbitre, notre sens intime, qui ne s'exerce qu'au dedans de nous, nous rapporte ce qu'il sait, et nous croyons : notre raison, qui regarde au-dehors, nous dit autre chose, et nous doutons. Pour des intelligences bornées comme les nôtres, toute cause apperçue vient d'une cause inapperçue; ces motifs, ces arrière-pensées, derrière lesquels notre réflexion n'en découvre plus, ont eux-mêmes des mobiles qui resteront à jamais cachés pour nous au-delà de notre horison; et comme tout tient à tout, de près ou de loin, dans le temps ainsi que dans l'espace, les impulsions diverses de notre volonté, sont le produit d'une impulsion antérieure donnée aux premiers principes de notre être, lorsqu'il reposait encore au sein de la possibilité. Nous ne l'avons pas sentie, cette impulsion, et nous lui cédons. C'est notre

nature que nous suivons, et qui suit sa loi, L'homme agit comme cause et comme effet; sa volonté n'est que l'exécution d'une autre volonté; son autorité sur lui-même est une simple commission, en sorte qu'il cède, alors qu'il veut; et que lorsqu'il commande, il obéit.

D'un empire plus haut tout empire dépend.

Quoiqu'il en soit, les choses sont bien comme elles sont: l'homme étant un être sensible et actif, il serait trop malheureux s'il ne se croyait pas libre; mais comme il est en même temps un être ignorant et téméraire, il serait peut-être plus malheureux encore s'il était libre en effet. Ne nous plaignons donc point des prétendues illusions dont la nature nous entoure; bénissons-la au contraire de ce que, ne pouvant pas apparemment nous produire plus parfaits que nous ne sommes, elle a voulu que pour nous la vérité fût toujours couverte d'un voile, afin que chacun pût se la figurer à son gré. Admi-

rons, du moins, comme en nous circonscrivant, cette bienfaisante nature a pris soin de nous cacher nos bornes, et regardons notre existence ici bas comme une prison qu'elle aurait décorée des plus agréables tableaux. Heureux l'homme simple qui se contente de les regarder; et malheur, peut-être, au philosophe qui oserait y porter la main. Ces magiques peintures offrent un riant horison à qui les voit, et sont un mur pour qui les touche.

CHAPITRE XXXVI,

ET DERNIER.

La discussion du Libre Arbitre peut-elle avoir quelque danger?

On demandera peut-être à quoi bon exposer ainsi à découvert cette éternelle contradiction entre le raisonnement et le sens intime, qui ne fait que mettre l'homme en défiance contre toutes les deux, et nous montrer, entre nous et les vérités qui nous intéressent le plus, un abîme impossible à franchir, impossible à combler, impossible à tourner. Un abîme, dites-vous? eh! bien, si cela était, aimeriez-vous mieux y tomber qu'y regarder? Mais enfin, continuerait-on, que penser d'une méditation qui ne fait qu'amasser des nuages autour de ce qu'elle contemple? que penser d'une philosophie qu'on

voit rester, au premier pas, dans la plus vaste carrière qui lui soit ouverte? que penser de l'homme que sa nature appelle à s'étudier et condamne à s'ignorer?

O vanas hominum mentes! ô pectora cœca

Nous osons répondre à cela, que si la discussion sur cette matière, comme nous l'avons craint d'avance, offre peu d'avantages, elle cache encore moins de dangers. Qu'importe, en effet, que le Libre Arbitre de l'homme ne soit pour lui qu'une apparence continuelle, sans que sa raison puisse espérer de la changer en certitude? qu'importe même que des argumens, auxquels il ne peut répondre, se trouvent en opposition avec des perceptions auxquelles il ne peut se refuser? Abandonnera-t-il, pour cela, le soin qui lui a été imposé par la nature de veiller lui-même à son bonheur? et, devenu étranger à son être, attendra-t-il, en insensé, que ce qui doit lui arriver, arrive; que ce qui doit s'accomplir à son égard, s'accomplisse; sans essayer en rien d'y concourir, et sans s'apercevoir

que par là même il y concourt? Dira-t-il, comme certains musulmans, ivres d'opium: notre destinée est écrite au ciel, et nous ne pouvons ni la lire ni la changer; si nous avons encore un siècle à vivre, il est inutile que nous prenions aucun soin de notre conservation, la destinée s'en charge; si au contraire nous devons mourir sur l'heure, nous aurons beau faire, la destinée sera la plus forte : tenons-nous donc tranquilles, et attendons notre sort? Mais alors, ce serait comme s'il avait écrit de sa main, sur le livre des destinées, qu'il vivrait imbécille et qu'il mourrait misérable; ce serait comme s'il avait abdiqué, je ne dis pas la dignité humaine, mais (qu'on me passe cette expression ridicule) la prérogative animale, pour prendre rang parmi les végétaux; et, dans ce cas, on oserait lui dire que sa végétation ne serait pas longue, ou, du moins, que de toutes les plantes il serait la moins digne d'être cultivée.

Aussi absurde, et plus méprisable cent fois, serait celui qui, de quelques questions utiles ou indifférentes, présentées par la philoso-

phie, au sujet du Libre Arbitre, essayerait de se faire des argumens contre la moralité des actions humaines, et qui s'abandonnant au fatalisme, non pas en hébêté, mais en furieux, se croirait autorisé à ne plus mettre aucun frein à ses desirs; en sorte, selon sa doctrine, que si une fatalité malheureuse avait enflammé sa cupidité pour un héritage trop lent à lui parvenir, cette même fatalité pourrait, à l'instant marqué dans le livre invisible, lui mettre le poignard à la main, et le porter dans le sein d'une mère...! Éloignons de notre pensée et ces démences et ces horreurs. Le premier de ces deux hommes est un imbécille, à qui même une démonstration évidente du dogme de la liberté n'apprendrait rien, parce qu'il n'y a pas plus d'évidence pour les imbécilles que de clarté pour les aveugles. Le second est un pervers, qui nie la liberté comme il cacherait l'arme dont il voudrait abuser, et qui se sert du doute à la manière dont les scélérats profitent des ténèbres. Démontrez à un tel homme, comme heureusement il est aisé de le faire, qu'il

y a une vraie moralité dans les actions humaines; qu'au sein de chaque être pensant est renfermée une conscience qu'on peut surmonter, mais non pas étouffer; qu'il existe une jurisprudence inhérente à notre raison, qui prononce à chacun s'il a bien ou mal fait; enfin, que tout homme éprouve au-dedans de lui un pressentiment de récompense ou de punition, qui commence la consolation de l'honnête homme dans le malheur, et le tourment du coupable fortuné. Dites ces choses à un tel homme; son esprit les comprendra peut-être, mais son cœur les rejettera. A quoi servirait de lui prouver qu'il n'est pas de bonne foi? il le sait bien. Ceux à qui, pour être criminels, il suffit d'un prétexte, n'en avaient pas besoin. L'homme honnête, au contraire, ou seulement l'homme de bon sens (car ces deux mots sont bien près d'être synonimes), enfin l'homme pris dans l'acception la plus étendue du terme, fût-il, s'il était possible, indifférent au bien ou au mal, trouvera, dans la simple apparence de la liberté intérieure, dans le sentiment constant, imperturbable,

incontestable de la faculté de choisir, un motif suffisant pour en faire le meilleur usage que sa raison pourra lui indiquer. Il essayera continuellement ses forces cachées; non contre lui, comme l'insensé; non contre les autres, comme le scélérat; mais pour combattre, même au-dedans de lui, tout ce qui s'oppose à son vrai bonheur, et travailler à l'amélioration de sa condition, par celle de sa propre nature. Il ne sera, si l'on veut, que le simple instrument de ce qu'il fait, ou de ce qu'il croit faire; mais il suffira que cet instrument sache qu'il est organisé; il suffira qu'il reconnaisse en lui un ressort secret qu'il appelle volonté, qu'il y découvre une lumière intérieure qu'il appelle raison, qu'il y apperçoive une puissance qu'il appelle force, pour qu'il tende sans cesse à un meilleur état, qu'il appellera perfection. En un mot, il sent qu'il est, qu'il connaît, qu'il veut, qu'il peut, qu'il fait; que faut-il de plus pour essayer de bien faire? et, fussions-nous toujours dans le doute si nous sommes libres ou non, ce doute sera plutôt un aiguillon qu'une entrave; car, moins il

nous permet de fixer notre opinion sur ce qui se passe en nous, plus il nous excite à y porter notre attention. Et quel est l'homme qui, prenant sérieusement garde, en toute occasion, à la manière dont s'exerce la faculté qu'il appelle son Libre Arbitre, ne devienne pas, jusqu'à un certain point, neutre, ou du moins ne soit pas un moment impartial entre ses passions et sa raison; ne fut-ce que pour mieux juger de l'espèce des poids qui chargent l'un ou l'autre bassin de la balance? N'en doutons point, cette curiosité, toujours excitée, toujours irritée, toujours entretenue, ne fût-elle jamais satisfaite, accoutumerait nécessairement à une observation continuelle de soi-même : cette observation entraînerait une comparaison faite de bonne foi, et à sens rassis, entre les avantages et les inconvéniens dont l'idée motive nos délibérations et nos décisions : enfin, de l'habitude de ces comparaisons philosophiques résulteraient des calculs intérieurs plus soigneusement apurés; et l'on sait que le crime n'est, en dernière analyse, qu'un faux calcul.

On voit que l'obscurité dont cette grande question nous paraissait enveloppée, loin d'être pour nous une cause d'égarement, est plutôt un motif pour de plus sages précautions, et qu'elle ne fait que nous rendre plus attentifs à notre marche. Mais l'utilité de ce doute même, en le regardant comme éternel, ne serait-il pas susceptible d'une plus grande extension; et ce qui, au premier abord, semblerait être à la honte de la métaphysique, ne pourrait-il pas tourner au profit de la morale? Nous avons reconnu que, sur cette matière intéressante, notre sens intime nous parlait assez clairement pour nous obliger d'agir absolument comme si nous étions libres. C'est lui qui nous presse, en toute circonstance, de recourir au conseil de notre raison; et cette raison elle-même, toujours en défiance de sa propre lumière, cherche à la fortifier de plus en plus, pour mieux nous éclairer, non seulement sur le bien et le mal que nous pouvons éprouver, mais aussi sur celui que nous pouvons faire. Elle va plus loin; après s'être offerte pour notre

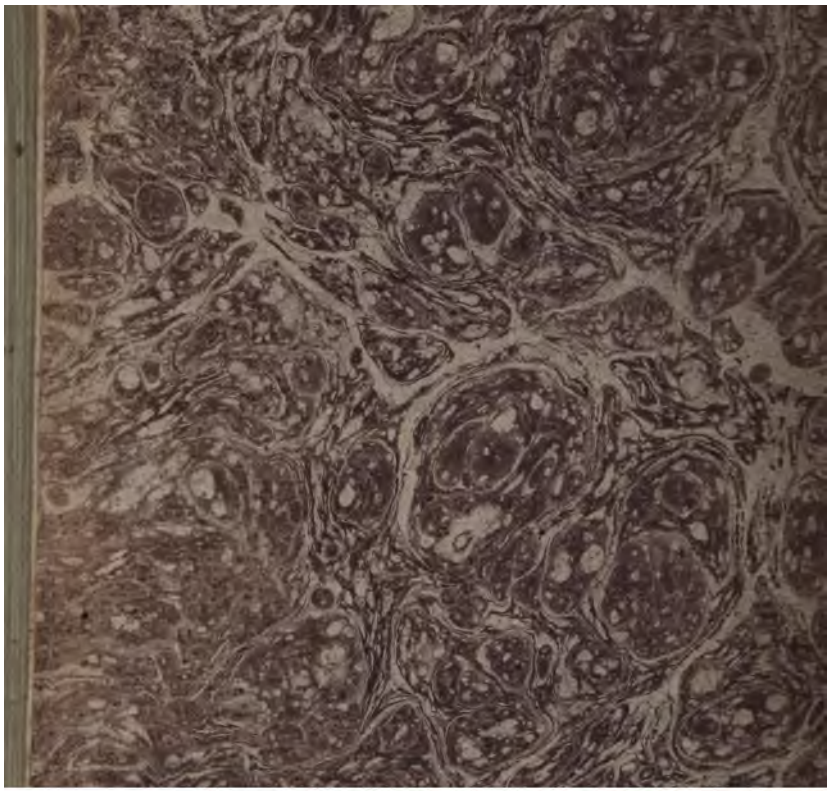
guide, elle s'établit comme notre juge; et son approbation ou son blâme devient, comme nous l'avons dit, notre première récompense ou notre première punition. En voilà, sans doute, assez pour exercer sur nous une surveillance salutaire, et pour ne nous rien permettre de ce que pourrait nous interdire une intelligence éclairée sur nos premiers intérêts, c'est-à-dire sur nos devoirs.

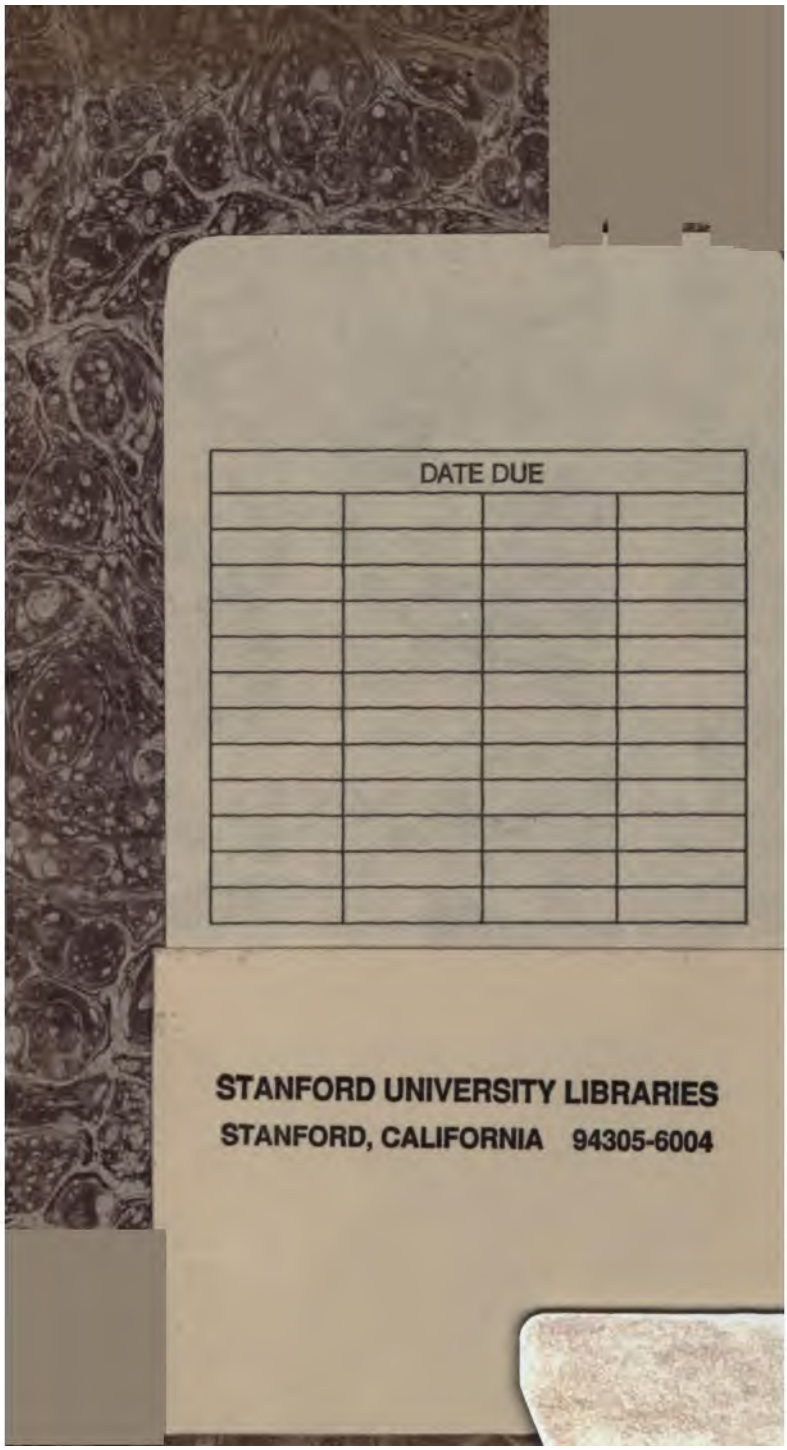
Néanmoins les raisonnemens, ou, si l'on veut, les sophismes contre le Libre Arbitre, ne sont point réfutés. Soit, mais en attendant qu'ils le soient, servons-nous en dans l'occasion, pour être moins exigeans envers les autres hommes, au-dedans de qui nous ne lisons pas, et dont nous ne sentons pas l'indépendance personnelle, comme nous sentons la nôtre. En vain dira-t-on que, d'après une induction bien naturelle, nous sommes fondés à supposer en eux ce que nous éprouvons en nous : l'analogie la plus parfaite ne produit que des présomptions, ou, si l'on veut, des inductions, mais point de convictions. Nos semblables ne sont donc pas réellement ex-

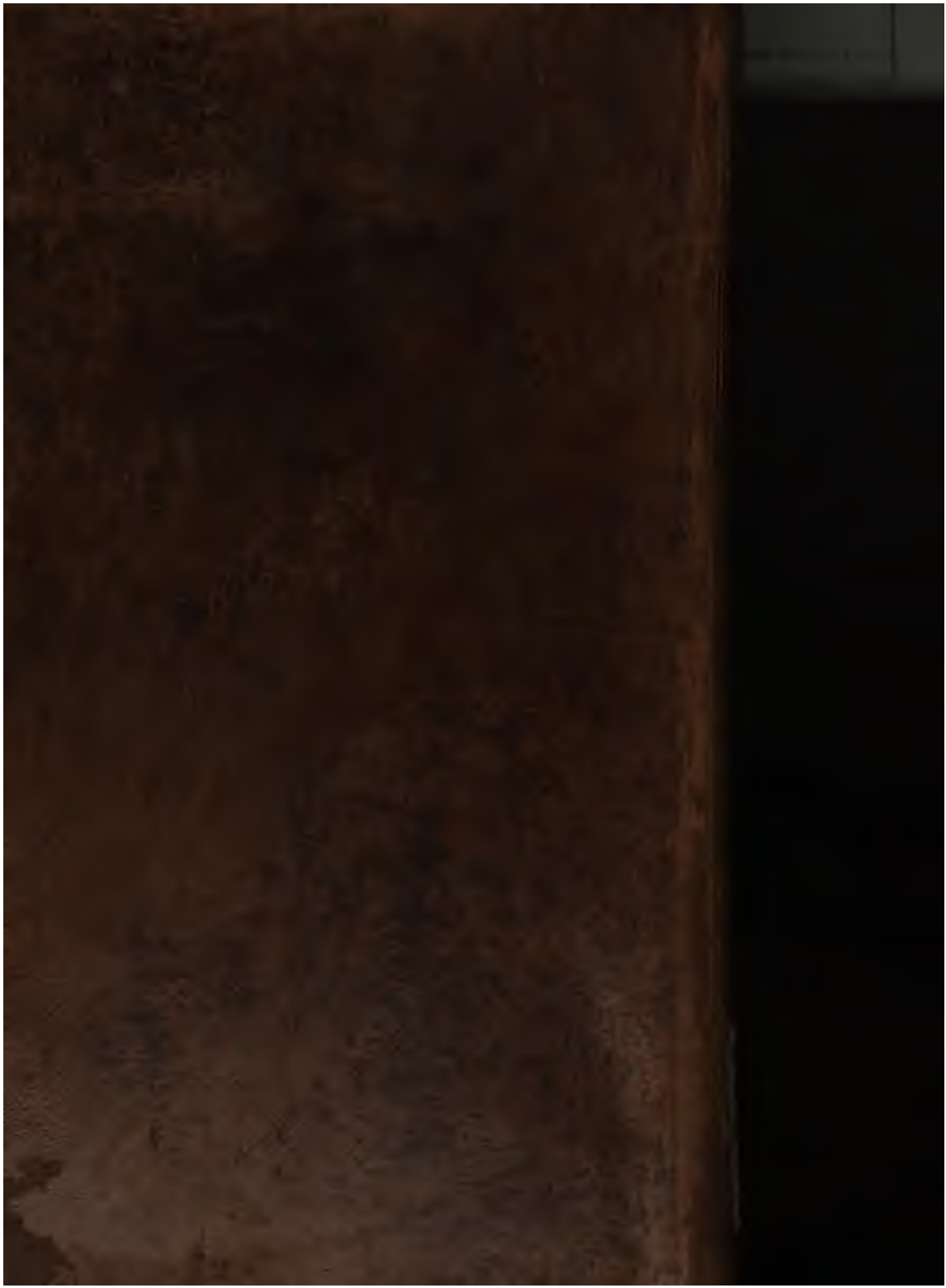
ceptés, dans notre pensée, de la loi générale et invariable à laquelle notre raisonnement nous montre tous les êtres assujétis. Ainsi, dans nos opinions sur leurs actions et sur les nôtres, servons-nous de notre raison pour eux, puisque nous ne pouvons les juger que par elle; et de notre sens intime pour nous, puisque c'est pour nous seuls qu'il nous est donné. Dès-lors, soumis pour ce qui nous concerne aux lois particulières de notre conscience, nous n'oserons jamais rejetter sur aucune cause étrangère ce que nous sentirons être émané de notre propre détermination. Quant aux autres hommes, dont l'intérieur est hors de notre portée, nous les verrons, surtout dans leurs erreurs, entraînés, en agissant, par le cours universel des choses. Nous desirerons, sans doute, que pour eux, ainsi que pour nous, leurs actions soient conformes aux règles que nous nous prescririons à nous-mêmes; mais, s'ils s'en écartaient, nous penserions à la nécessité, et la nécessité serait auprès de nous leur excuse. Sévérité pour nous, indulgence pour les autres, tel pourrait

être, en dernière analyse, le fruit de ce doute auquel notre esprit semble condamné sur la question de notre Libre Arbitre; et c'est ainsi qu'en attendant mieux, le sens intime avec le raisonnement, dans leur lutte jusqu'à présent interminable, pourraient combiner leurs forces opposées, pour élever l'homme au dernier degré de sa perfection morale. N'y a-t-il donc pas là de quoi consoler le philosophe de l'inutilité dont on voudrait accuser ses méditations; et n'est-ce point assez, pour qui cherche la vérité, que d'arriver à la vertu ?

FIN.





DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004